

MANUEL DE DÉVOTION

À

SAINTE ANNE.

SA VIE, SON CULTE ET SES MIRACLES

EN FRANCE ET AU CANADA,

PAR

L'ABBÉ A. LÉON BOULAND,

Curé de N. D. du Sacré-Cœur,

CENTRAL FALLS, R. I.



MONTRÉAL,

J. CHAPLEAU & FILS, IMPRIMEURS ET RELIEURS,

31, RUE COTTÉ, 31.

1877

Bx2169

AE

B68

APPROBATION.

La "Vie de Sté. Anne" par le Rév. LÉON BOULAND, ne peut qu'agrandir la piété des âmes fidèles, et exciter la dévotion envers la Mère de la très-glorieuse Vierge. Nous félicitons l'auteur, et recommandons fortement son livre au clergé et aux laïques.

† THOMAS F. HENDRICKEN,
Evêque de Providence, B.I.

Providence, 18 Août 1877.

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année 1877, par l'Abbé LÉON BOULAND, au Bureau du Ministre de l'Agriculture.

Proposer à
chrétiennes
Sainte Anne,
ce monde; ra
dit exception
innombrables
faire connaît
aime à se ma
et Beaupré à
dans les mên
sance, cette r
Anne n'a jar
est le but de
pasteur can
voulu faire
œuvre pour
Puisse-t-elle
et de vous a
sa glorieuse
glise et de la
15 Août 18

PRÉFACE.

Proposer à l'imitation des fidèles, des mères chrétiennes surtout, la vie et les vertus de Sainte Anne, comme fille, épouse et mère dans ce monde ; raconter sa vie de gloire et de crédit exceptionnels au Ciel, d'après les faveurs innombrables obtenues par son intercession ; faire connaître les sanctuaires bénis où elle aime à se manifester ; révéler Auray au Canada, et Beaupré à la France, afin de réunir au moins dans les mêmes prières et la même reconnaissance, cette mère-patrie et sa colonie que Sainte Anne n'a jamais séparées dans son cœur : tel est le but de ce petit livre. Prêtre français et pasteur canadien, l'auteur, en le publiant, a voulu faire moins une belle qu'une bonne œuvre pour les âmes catholiques et françaises. Puisse-t-elle être bénie de la bonne Ste. Anne, et de vous aussi, ô Notre-Dame de Fourvières, sa glorieuse fille, mère de Dieu, Reine de l'Église et de la France.

15 Août 1877.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Pour nous conformer aux lois de l'Eglise, nous déclarons n'employer dans ce livre les noms de *Saint*, d'*inspiration*, de *miracles*, qu'en soumettant le tout au jugement du Saint-Siège, et dans le sens où il est permis de les employer.

LA VI

LA V

Il y
Joachi
pasteu
simplic
du Me
cueilla
trois p
second
pauvre

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET LE CULTE DE SAINTE ANNE

CHAPITRE I

LA VIE DE SAINTE ANNE D'APRÈS LA TRADITION

Il y avait en Israël un homme appelé Joachim, de la tribu de Juda. Il était pasteur de brebis et servait Dieu dans la simplicité de son cœur et dans l'attente du Messie promis. De tout ce qu'il recueillait, soit laine, soit agneaux, il faisait trois parts : l'une était pour le temple, la seconde pour les veuves, les orphelins, les pauvres et les voyageurs, et la dernière

pour lui, ses serviteurs et l'entretien de sa maison. Aussi la bénédiction du Seigneur était sur lui et son troupeau se multipliait.

A l'âge de vingt ans, Joachim avait épousé Anne, de la tribu de Juda, comme lui, et de la famille de David. D'après l'opinion commune, les parents de Sainte Anne s'appelaient Mathan et Eméran-tienne ; ils jouissaient d'une honnête aisance et habitaient la petite ville de Séphoris, au pied du mont Carmel. Cette montagne à jamais célèbre, qui figurait elle-même la Vierge Marie, était habitée par de pieux solitaires, disciples du prophète Elie. L'un d'eux, vieillard d'une grande sainteté, prédit à Eméran-tienne qu'elle était destinée à devenir la mère de plusieurs enfants, qui seraient eux-mêmes dans les mains de Dieu autant de vases d'élection pour le salut de son peuple. La prédiction s'accomplit : elle eut pour enfants Jacob, qui fut le père de St.

Josep
beth
Salom
tous l
qui si
donné
le just
à don
grâces

Cep
meura
rible e

Un
à ceux
tait co
nomme
et lui
qui sac
n'a poi
donné
devant
temple
point

Joseph, Sobé, qui fut mère de Ste. Elizabeth et aïeule de St. Jean-Baptiste, puis Salomé et Cléophas; mais Anne fut entre tous le fruit de bénédiction. Son nom, qui signifie grâce et miséricorde, lui fut donné par un ange. Elle devait si bien le justifier, ce beau nom, elle prédestinée à donner le jour à la Vierge pleine de grâces, à la mère des miséricordes!

Cependant son union avec Joachim demeurait stérile, et cette épreuve si terrible en amena une autre.

Un jour de fête, Joachim s'était mêlé à ceux qui offraient de l'encens et apportait comme eux des présents. Un prêtre nommé Ruben, l'ayant aperçu, s'approcha et lui dit: "Pourquoi te joins-tu à ceux qui sacrifient au Seigneur, toi dont Dieu n'a point béni le mariage, et qui n'a point donné d'enfants à Juda?" Humilié ainsi devant tout le peuple, Joachim sortit du temple en pleurant, mais ne retourna point dans sa maison: il alla rejoindre

son troupeau, et prenant avec lui ses pasteurs, il s'enfonça au loin dans les montagnes, et Anne son épouse fut pendant cinq mois sans apprendre aucune nouvelle. Cependant elle pleurait et répétait dans ses prières : " Seigneur, Dieu d'Israël, Dieu fort, pourquoi m'avez-vous privée d'enfants ? Pourquoi avez-vous éloigné de moi mon époux ? Voilà que cinq mois sont passés et je ne le vois point revenir ; j'ignore s'il est mort, et si on lui a donné la sépulture."

Un jour qu'elle pleurait ainsi, elle se retira dans l'intérieur de sa maison et tombant à genoux elle répandit avec abondance ses soupirs et ses vœux devant le Seigneur. Son oraison finie, faisant effort pour dissiper sa douleur, elle avait quitté ses vêtements de deuil, orné sa tête et revêtu sa robe nuptiale. Vers la neuvième heure, elle descendit dans son jardin. Là était un laurier sous lequel elle s'assit et fit à Dieu cette prière : " Dieu

de me
comme
vous a
yeux,
et se
compai
qui su
malédi

" A
ciel ? M
paraître

" A c
la terre
sont fé

" A q
la mer ?
pas frap
leurs ea
vos loua

" A q
Mais les
leur tem
mon Die

de mes pères écoutez-moi, et bénissez-moi comme vous avez béni Sara, à laquelle vous avez donné un fils.” Et élevant les yeux, elle aperçut un nid de passereaux et se prit à pleurer. “Hélas! à qui me comparer, disait-elle en elle-même? De qui suis-je donc née pour être ainsi la malédiction d’Israël.

“A qui me comparer? Aux oiseaux du ciel? Mais les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô mon Dieu!

“A qui me comparer? Aux animaux de la terre? Mais les animaux de la terre sont féconds devant vous, Seigneur!

“A qui me comparer? Aux fleuves et à la mer? Mais les fleuves et la mer ne sont pas frappés de stérilité: calmes ou émues, leurs eaux remplies de poissons chantent vos louanges.

“A qui me comparer? Aux plaines? Mais les plaines portent leurs fruits en leur temps, et leur fertilité vous bénit, ô mon Dieu!”

Comme elle exhalait ainsi sa douleur, un ange apparut tout à coup devant elle :

“ Ne crains point, lui dit-il ; il est dans les desseins de Dieu de lever l’opprobre de ta stérilité, et le fruit de tes entrailles fera l’admiration des siècles. ” Ayant ainsi parlé, il disparut. Anne émue et tremblante d’une telle vision, rentra dans sa demeure, où elle passa tout le jour et toute la nuit dans la prière.

A ce moment même, un autre messenger céleste apparaissait à Joachim dans la montagne, et lui donnait, au nom du Ciel, la même assurance : “ De ton sang, lui disait-il, naîtra une fille ; elle habitera dans le temple et le Saint-Esprit descendra en elle et son bonheur sera au-dessus du bonheur de toutes les femmes ; son fruit sera béni, elle-même sera bénie et appelée la mère de l’éternelle bénédiction. C’est pourquoi descends de la montagne, retourne auprès de ton épouse, et ensemble rendez grâces au Seigneur. ” Joachim s’in-

clina
grâce
dans

L’A
point
servit
drai
sentes
sible
des ho
m’asse
locaus
me se

Joac
l’Ange
sa mai
des tr
après,
laquell
nom d
même
foule d
fanta sa

clina devant lui et reprit : “ Si j’ai trouvé grâce devant vous, asseyez-vous un peu dans ma tente et bénissez votre serviteur.”

L’Ange lui répondit : “ Ne te nomme point mon serviteur : nous sommes tous serviteurs du même maître ; je ne prendrai point la nourriture que tu me présentes : ma nourriture, à moi, est invisible et ma boisson ne peut être connue des hommes. Ne me presse donc point de m’asseoir sous ta tente, mais offre en holocauste à Dieu les mets que tu voulais me servir.”

Joachim ayant offert le sacrifice que l’Ange lui avait ordonné, retourna dans sa maison où sa femme l’accueillit avec des transports d’allégresse. Neuf mois après, Anne mettait au monde une fille à laquelle une révélation lui fit donner le nom de Marie et qu’elle nourrit elle-même de son lait. Selon Suarez et une foule de théologiens catholiques, elle enfanta sans douleur celle qu’elle avait con-

que sans lui transmettre la tache originelle. Si, comme on n'en peut douter, elle avait appris par les anges du ciel quelque chose des destinées de Marie, comment exprimer les joies de son cœur maternel quand elle donnait son sein à celle qui devait un jour donner le sien au Fils de Dieu ? A entendre les premiers bégaiements, à recevoir les caresses de cette enfant prédestinée, à balancer doucement son berceau, à guider ses premiers pas, à former son enfance, à remplir envers elle ces devoirs dont les Chérubins et les Séraphins s'estimeraient heureux, quel honneur et quelle inénarrable félicité !

Aussi entendez son cantique de triomphe au jour où, selon les prescriptions de la loi, elle présenta Marie au temple :

“ Je chanterai les louanges du Seigneur mon Dieu, parcequ'il m'a visitée
 “ et qu'il a enlevé de dessus moi l'opprobre dont me couvraient mes ennemis.

“ J
 “ sa
 “ Rul
 “ Eco
 “ que
 à la n
 nait t
 été co
 soin d
 plus i
 l'éduc
 Con
 devait
 gneur
 marbre
 nourri
 grande
 mais p
 tures, e
 sacré e
 là cette
 tant de
 Saint

“ Le Seigneur a mis en moi le fruit de sa justice. Qui annoncera aux fils de Ruben que Anne la stérile allaite ? Ecoutez, écoutez, tribus d’Israël, voici que Anne allaite. ” Marie fut ramenée à la maison paternelle. Sa mère comprenait trop la valeur du dépôt qui lui avait été confié pour laisser à personne autre le soin de donner à sa fille la seconde et la plus importante naissance, celle de l’âme, l’éducation.

Comme Salomon, seule elle pouvait et devait bâtir ce temple magnifique au Seigneur ; ce temple, elle l’éleva avec le marbre et l’or de la parole de Dieu. Pour nourrir cette âme prédestinée à une grande vie, Anne puisait dans son cœur, mais plus encore dans les saintes Ecritures, et Marie dévorait des yeux le Verbe sacré et le gardait dans son cœur. C’est là cette fameuse leçon de lecture, sujet de tant de beaux tableaux.

Sainte Anne avait promis à Dieu de

lui consacrer le fruit de bénédiction qu'il avait donné à sa vieillesse, et dès que Marie eut atteint sa troisième année, elle fut ramenée au temple pour y être définitivement placée sous la tutelle des prêtres, et élevée avec d'autres jeunes filles sous la conduite d'Anne la prophétesse.

On croit que ce fut le prêtre Zacharie qui reçut l'enfant privilégiée dont il était d'ailleurs proche parent par son alliance avec Elizabeth.

Quel sacrifice ce dut être pour une Mère comme Sainte Anne, de se séparer d'une telle fille ! mais ce sacrifice, elle l'avait promis à Dieu, et comme Abraham elle se soumit. Marie, le front ceint d'une couronne de lys, gravit allègrement les nombreuses marches du temple. Arrivée au haut, elle se jeta aux pieds du pontife et ratifia de son plein gré le vœu de sa mère, suppliant qu'on l'acceptât au nombre des vierges consacrées au Seigneur. Ainsi, il y eut deux sacrificateurs comme deux

vict
tatio
auss
trou
vent
leur
imm

De
due a
à l'é
afin
et pa
sie p
quoig
che
mais,
de v
finir s
prêtre
la pre
habitu
modes
gneur

victimes dans ce grand acte de la Présentation de Marie au temple, et les filles aussi bien que les mères chrétiennes y trouvent un exemple de ce qu'elles doivent faire lorsque la volonté de Dieu leur demande des déchirements et des immolations.

Devenue nubile, Marie allait être rendue à sa famille, selon la pratique usitée à l'égard de toutes les filles de son âge, afin qu'elles pussent se choisir un époux et participer à l'espérance de voir le Messie promis sortir de leur postérité. Mais, quoique la venue de l'Emmanuel fut proche et son attente plus vive que jamais, elle répondit qu'ayant fait vœu de virginité, elle ne demandait qu'à finir ses jours dans le temple. Le grand prêtre étonné prit conseil de Ste. Anne, la première fois qu'elle revint, selon son habitude, voir sa fille; celle-ci s'excusa modestement et alors on consulta le Seigneur au milieu des jeûnes, des oraisons

et des sacrifices. Une voix du sanctuaire répondit : " Une tige sortira de la racine de Jessé qui produira une fleur sur laquelle se reposera le Saint-Esprit, ainsi qu'Isaïe l'a prophétisé. "

Alors tous ceux qui prétendaient à la main de Marie eurent l'ordre de venir au temple une verge à la main. Joseph s'y rendit et de la verge qu'il y porta, dit St. Epiphane, sortit une fleur magnifique sur laquelle le Saint Esprit se reposa sous la forme d'une colombe. Rassurée par ce signe et comprenant que sa virginité confiée à celle de Joseph ne courait aucun danger, elle l'accepta pour époux, à la grande joie de Ste. Anne.

D'après la tradition, celle-ci aurait préparé de riches langes et un magnifique berceau pour accueillir l'enfant Jésus à sa naissance; mais lorsque, de Jérusalem où elle s'était rendue, elle revint à Nazareth, la famille sainte était partie pour Bethléem sur l'ordre de César-Auguste.

Q
leur
avar
fille
vers
froid
mins
quelc
ges c
aux h
sola ;
pour
ques a
mages
Appre
tèrent
miraci
ayant
tèrent
Une
N'impe
insigne
adore

Qu'on juge de sa douleur en apprenant leur départ en plein hiver et dans l'état avancé de grossesse où se trouvait sa fille chérie ! La voilà aussitôt en marche vers Bethléem, malgré la neige et le froid. La nuit la surprend dans ces chemins inconnus, elle s'égaré. Suivant quelques auteurs, ce fut la voix des Anges chantant "*Noël, gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté*" qui la consola ; deux d'entre eux se détachèrent pour la conduire à l'étable. D'après quelques auteurs, elle rencontra les trois rois mages qui venaient d'adorer le Sauveur. Apprenant qui elle était, ils lui racontèrent comment ils avaient vu une étoile miraculeuse au fond de l'Orient, puis lui ayant de loin montré l'étable, ils la quittèrent pour continuer leur chemin.

Une étable, une crèche, un peu de paille ! N'importe ! Dans ce palais et sous ces insignes de la misère, elle reconnaît et adore le Dieu fait homme, la gloire du

Très-Haut et le Sauveur des hommes. Comme elle le baise tendrement ! Et Jésus lui rend caresse pour caresse, et lui tend ses petites mains.

Lorsque Marie eut accompli à Jérusalem la cérémonie de la Purification, Ste. Anne prit les devants pour préparer, autant qu'il était encore en son pouvoir, son humble demeure de Nazareth à devenir le tabernacle du Fils de Dieu ; mais ce fut en vain qu'elle attendit Jésus, Marie et Joseph. Un avertissement du Ciel les avait fait fuir en Egypte pour soustraire l'Enfant-Dieu à la fureur d'Hérode. Ste. Anne court à Jérusalem : ils n'y sont plus ; A Bethléem : l'étable est vide ; à Jéricho : personne ne les a vus. A Rama et aux environs, elle ne voit que des enfants égorgés, dans chacun desquels elle craint de reconnaître Jésus ; elle n'entend que les cris des mères qui ont perdu leurs nouveaux-nés et ne veulent pas être consolées. Elle pleure avec elles,

les a
cent
s'éta
jette
et en
visio
Fils
Réde
jusqu
le vo
ses di
prêtre
et de
d'épi
une c
piré s
de dou
Oh,
Jésus,
souffra
d'expi
rance
voilà q

les aide à ensevelir leurs pauvres innocents, puis se retirant dans l'étable où s'était accompli le grand mystère, elle se jette sur la paille où sa fille avait dormi et enfanté le Messie. Là, elle eut une vision, mais quelle vision ! Ce Jésus, ce Fils de Dieu, ce Messie tant attendu, ce Rédempteur d'Israël, elle le voit triste jusqu'à la mort ; au jardin des Olives, elle le voit trahi par Judas et abandonné par ses disciples, calomnié par les Juifs et les prêtres mêmes, traîné de Caïphe à Pilate et de Pilate à Hérode, conspué, couronné d'épines, flagellé, et enfin suspendu à une croix, entre deux scélérats, où il expiré sous les yeux de Marie qu'un glaive de douleur perce de part en part.

Oh, alors ! elle comprend la mission de Jésus, elle comprend le sacrifice et la souffrance, et dans sa soif de pénitence et d'expiation, renonce à tout, même à l'espérance de revoir la Ste. Famille, et la voilà qui s'enfonce dans le désert où elle

se livre à toutes les austérités, à tous les crucifiements volontaires. Une tradition pieuse et respectable veut même qu'à toutes ces épreuves et à toutes ces croix, déjà si lourdes, Dieu ait permis à Satan d'ajouter ses tentations.

Toutes les eaux amères de la tribulation avaient passé sur cette âme d'élite, tous les feux de la fournaise l'avaient épurée. Ste. Anne avait atteint ce degré de sainteté où le corps lui-même est *spiritualisé*, selon l'expression de Tertulien. L'heure des récompenses célestes était arrivée. Jésus jugea qu'il était temps de mettre fin aux angoisses de Marie : il lui révéla, ainsi qu'à Joseph, la retraite de Ste. Anne, et tous aussitôt ils se rendirent auprès d'elle. A leur vue elle entonna le *Nunc dimittis*, heureuse que le terme de son pèlerinage terrestre approchât. Elle se prosterna aux pieds du Sauveur, les baisant avec une joie ineffable, lui disant : Mon Seigneur et mon

Dieu
serez
mère
votre
cés. ”
sein d
ques i
qui se
elle e
bras d
son co
famille
Joachi
même
fermée
Vierge
Assom
Que
toire d
tés obs
de celle
et de ta
nous d

Dieu ! Jésus la relève et lui dit : “ Vous serez à jamais bénie, Anne, mère de ma mère ; tous ceux qui m’invoqueront en votre nom sont sûrs d’être toujours exaucés. ” Alors Anne posant sa tête sur le sein du Sauveur conversa avec lui quelques instants, puis comme le cerf altéré qui soupire après la source d’eaux vives, elle exhala doucement son âme entre les bras de Jésus et de Marie. On croit que son corps fut enseveli dans le tombeau de famille où reposait déjà son époux St. Joachim, mort longtemps avant elle, le même dans lequel fut plus tard enfermée la dépouille mortelle de la Ste. Vierge Marie, en attendant sa glorieuse Assomption.

Que le chrétien ne s’étonne pas si l’histoire de Ste. Anne a quelquefois des côtés obscurs. N’en est-il pas ainsi souvent de celle de Marie elle-même, de Joseph et de tant d’autres moins illustres ? Dieu nous donne ainsi une leçon : il montre

que la sainteté ne consiste pas dans l'éclat des actions, mais dans l'accomplissement des devoirs, l'observation de la loi et surtout dans la pureté des intentions.

La violette n'attire pas les regards, mais pour être modeste, sa beauté n'en est pas moins remarquable et son parfum pas moins embaumé.

C'est ce qui a été compris des Pères de l'Eglise et des Docteurs : ils ont célébré à l'envi les gloires de Ste. Anne et de St. Joachim. St. Epiphane, St. Jean Damascène, St. Grégoire de Nysse, Georges de Nicomédie, D'Orlandus, Louis de Blois, St. François de Sales, Mr. Olier et bien d'autres saints personnages parlent à sa louange. Ste. Gertrude, Ste. Brigitte, Ste. Colette, la Mère Anne de St. Augustin, et des milliers d'autres ont obtenu de grandes faveurs par son intercession ; les annales de son culte sont remplies des miracles les plus éclatants, les

peup.
arts l
Jeton
les âg

peuples se disputent ses reliques et les arts lui ont élevé partout des monuments. Jetons un regard sur son culte à travers les âges et les peuples.



DU CUL

Ma
honor
montr
pect,
n'est
Apôtre
moigne
un cult

A Je
père et
demeur
se célè

CHAPITRE II

DU CULTE DE STE. ANNE EN ORIENT ET EN OCCIDENT

Marie et Jésus furent les premiers à honorer Ste. Anne et St. Joachim, se montrant à leur égard des modèles de respect, d'obéissance et d'affection ; et il n'est pas douteux que les disciples, les Apôtres et les premiers fidèles n'aient témoigné à ces parents de leur divin Maître un culte tout particulier.

A Jérusalem on vénère le tombeau du père et de la mère de Marie, et surtout la demeure de Ste. Anne, devenue une église célèbre dans les fastes de l'Orient, et

qui fut remise à la France l'année même où Pie IX proclamait le dogme de l'Immaculée Conception.

A Constantinople, les Justinien^s élevèrent deux temples magnifiques à Ste. Anne, que les Grecs honorent d'une manière toute spéciale, plusieurs fois dans l'année.

A Rome, notre Sainte a une église renommée et les Papes ont toujours été favorables au culte de celle dont ils ont établi la fête.

Dijon proclame que Ste. Anne l'a sauvée d'une grande peste en 1630.

Elle est la patronne de Madrid.

L'Angleterre voyait dernièrement un temple s'élever en son honneur. L'Allemagne, la Sicile, la Belgique, l'Autriche, plusieurs villes de France lui ont dressé des autels, et revendiquent quelques-unes de ses reliques.

D'après Trithème, St. Longin aurait apporté à l'île Barbe, aux portes de Lyon,

des
Chaque
leme
dans
nom
peupl
plus p
par C
le mi
l'Imn
Marie
les pi
tels, c
un cu
longte
cette
pourra
fréries
Sauve
de Fo
dédiée
hâte c
gnalés
grande

des reliques considérables de Ste. Anne. Chaque année on les sortait processionnellement autour de l'île pour les replacer dans la chapelle qui portait le glorieux nom de notre sainte et vers laquelle les peuples accouraient en foule. Mais il est plus probable qu'elles avaient été données par Charlemagne après ses conquêtes dans le midi. Quoiqu'il en soit, la ville où l'Immaculée Conception et la Nativité de Marie étaient en si grand honneur, où dès les premiers siècles on lui éleva des autels, cette ville devait rendre à Ste. Anne un culte privilégié. Aussi y a-t-il depuis longtemps et dans plusieurs paroisses de cette grande cité de Lyon, qui elle aussi pourrait s'appeler Ville-Marie, des confréries célèbres sous le nom de l'aïeule du Sauveur. La cathédrale et le sanctuaire de Fourvières ont une de leurs chapelles dédiée à Ste. Anne. Mais nous avons hâte d'arriver à des événements plus signalés dans l'histoire du culte de notre grande Sainte.

Il ré
et de S
leur dé
Proven
the, les
Lazare,
gnons,
une gra
ne voul
déricide
de Dieu.
des corps
et de la

CHAPITRE III

LE CULTE DE SAINTE ANNE A APT.

Il résulte de la vie de Ste. Madelaine et de Ste. Marthe, par Raban Maur, qu'à leur départ de la Judée sur la barque de Provence, Ste. Marie Madelaine, Ste. Marthe, les saintes Marie Jacobé et Salomé, Lazare, St. Maximin et leurs compagnons, eurent le soin pieux d'emporter une grande quantité de reliques insignes, ne voulant pas les laisser sur une terre déicide qu'allait frapper la malédiction de Dieu. Ils prirent avec eux beaucoup des corps des Saints Innocents, des pierres et de la terre teintes du sang du Sauveur

avec quelques parcelles de son sépulcre. Mais le trésor le plus précieux dont ils se chargèrent fut le corps de Ste. Anne, mère de cette Vierge Marie qu'ils avaient aimée et servie au point de ne quitter la Judée qu'après sa mort. Débarqués sur les côtes de Provence, ils déposèrent leurs saintes reliques à Marseille, à la Ste. Baume et aux environs. Cependant, par une faveur insigne de Dieu et selon une antique tradition, corroborée par des documents respectables, le corps de Ste. Anne fut remis à l'église d'*Apta-Julia*, aujourd'hui Apt. Mais le temps des persécutions et des invasions approchant, le bienheureux Auspice, premier évêque d'Apt, cacha le trésor dans une sorte d'armoire pratiquée dans le mur de la crypte la plus basse, crypte qui existe encore en deux parties sous le chœur de l'église. Il plaça devant les reliques une lampe allumée, puis il fit murer la crypte. C'est ainsi que les saintes reliques échappèrent aux incursions

des A
vasta
même
maniè
vertes
conter
gnage
rer le
lemagi
tre sui
" Cl
Pontif
" A]
" roy
" nous
" taine
" dans
" cié I
" durar
" nous
" de Na
" les f
" laissé

sépulcre.
ont ils se
e. Anne,
s avaient.
quitter la
rqués sur
rent leurs
Ste. Bau-
, par une
une anti-
les docu-
te. Anne
, aujour-
sécutions
heureux
cacha le
ratiquée
us basse,
parties
a devant
uis il fit
que les
ursions

des Alains, Suives, Vandales et aux dé-
vastations des Sarrasins, ignorées de tous,
même des fidèles. Comment, de quelle
manière miraculeuse elles furent décou-
vertes, en 792, c'est ce que va nous ra-
conter un témoin oculaire dont le témoi-
gnage est assez grand, certes, pour inspi-
rer le respect aux plus incrédules. Char-
lemagne écrivait au Pape Adrien I la let-
tre suivante, si *capitale* et si *peu connue*.

“ Charles, roi des Gaules, au Souverain
Pontife de Rome, Adrien I, Salut :

“ Après avoir entièrement purgé notre
“ royaume des restes du paganisme, nous
“ nous sommes arrêté en venant d'Aqui-
“ taine, avec Gérard duc de Bourgogne,
“ dans la ville d'Arles, où ayant remer-
“ cié Dieu de nos nombreuses victoires
“ durant ces fêtes de Pâques dernières,
“ nous sommes ensuite retourné au pays
“ de Narbonne où nous avons déjà jeté
“ les fondements de quelques églises et
“ laissé des prédicateurs pour instruire le

“ peuple chrétien. De là, nous étant ren-
 “ du à Digne, nous avons ordonné d’y en
 “ élever une en l’honneur de Notre
 “ Dame, puis venant à l’antique cité
 “ d’Apt, le sieur Baron de Caseneuve, qui
 “ s’était saisi en Gascogne de Hunaud,
 “ Comte de Provence, nous a donné sa mai-
 “ son pour logis. Durant le séjour que
 “ nous y avons fait pour reconnaître les dé-
 “ gâts des barbares idolâtres, nous avons
 “ fait reconsacrer l’église par Turpin
 “ notre confesseur et pendant la cérémonie
 “ du service divin, nous aperçûmes le fils
 “ de notre hôte bien-aimé frappant conti-
 “ nuellement avec une baguette une levée
 “ de degrés qui vont au maître-autel et
 “ en donner de si rudes coups que l’office
 “ divin en était troublé, sans qu’il fut au
 “ pouvoir de nos gardes ni des autres offi-
 “ ciers de notre cour de l’en empêcher ;
 “ au contraire, tout aveugle, sourd et
 “ muet qu’il était, il persistait toujours à
 “ frapper, tellement que nous fûmes con-

“ train
 “ les r
 “ une
 “ l’on
 “ chose
 “ ayan
 “ mart
 “ desc
 “ dans
 “ trava
 “ tel se
 “ inscr
 “ des
 “ l’une
 “ tel é
 “ Ce m
 “ cécité
 “ ment
 “ tenir
 “ foulé
 “ Le je

(1) Cet
tombeaux

“ traint de faire enlever à l’heure même
“ les marches de cette montée et aussitôt
“ une porte fermée de grosses pierres que
“ l’on découvrit nous fit présager quelque
“ chose de remarquable. Les ouvriers
“ ayant ouvert cette porte à coups de
“ marteau, nous vîmes une entrée et une
“ descente de degrés qui nous conduisit
“ dans une grotte souterraine artistement
“ travaillée, dans laquelle il y a un au-
“ tel soutenu d’une pierre antique où sont
“ inscrits les noms de ceux qui, du temps
“ des Césars, gouvernaient Apta-Julia,
“ l’une de leurs colonies, et autour de l’au-
“ tel étaient rangés douze sépulcres. (1)
“ Ce muet était si actif que nonobstant sa
“ cécité, il devançait tous les autres, telle-
“ ment que nous fûmes obligé de le faire
“ tenir près de nous pour qu’il ne fut pas
“ foulé aux pieds des courtisans curieux.
“ Le jeune homme, faisant toujours signe

(1) Cet autel existe encore, mais il ne reste plus que 6 tombeaux au lieu de 12.

“ de creuser plus avant, nous descendîmes
 “ enfin dans une fosse longue et étroite
 “ où nous aperçûmes une lumière qui s’é-
 “ teignit aussitôt qu’elle eut pris l’air et
 “ sur le champ, chose admirable, nous en-
 “ tendîmes ce noble sourd et muet s’écrier :
 “ *Ici est le corps de Ste. Anne, mère de la*
 “ *pure et immaculée Vierge Marie.*” A
 “ l’instant nous sentîmes une odeur sem-
 “ blable à celle du baume, et nous vîmes
 “ dans une armoire enfoncée une caisse
 “ de cyprès dans laquelle était le saint
 “ corps. Notre dit confesseur l’ayant
 “ prise, la mit entre nos bras pour nous la
 “ faire baiser en signe de joie et de con-
 “ solation, et après avoir satisfait notre
 “ dévotion nous avons expédié ces lettres
 “ à Votre Sainteté.”

Le Pape répondit en ces termes à la lettre de l’Empereur :

“ Adrien I, par la grâce de Dieu, Pape,
 “ à Charlemagne, Roi Très-Chrétien et
 “ premier fils de la Sainte Eglise.

“ C
 “ le p
 “ avoi
 “ toir
 “ de
 “ l’ins
 “ dans
 “ vous
 “ inve
 “ mère
 “ tém
 “ opér
 “ hom
 “ manc
 “ conse
 “ est d
 “ remp
 “ la di
 “ de vo

Ces
 sein d
 plus vi
 pour le

“ Gloire éternelle soit rendue à Dieu et
“ le plus grand honneur à Vous, Sire, pour
“ avoir remporté une si éclatante vic-
“ toire, et triomphé d'un peuple ennemi
“ de la chrétienté, mais plus encore par
“ l'insigne faveur que Notre Seigneur,
“ dans son infinie bonté, vous a faite en
“ vous rendant présent à la merveilleuse
“ invention de la bienheureuse Ste. Anne,
“ mère de la glorieuse Vierge Marie, et
“ témoin de l'étonnant miracle qui s'est
“ opéré dans la personne de ce gentil-
“ homme de Caseneuve. Nous recom-
“ mandons que ces saintes reliques soient
“ conservées avec la vénération qui leur
“ est due, et à vous-même d'être toujours
“ rempli de zèle, le tout à l'honneur de
“ la divine Majesté et pour l'édification
“ de votre peuple. ”

Ces événements firent naître dans le sein de la population aptésienne les plus vifs sentiments de reconnaissance pour le Ciel et de dévotion pour Ste.

Anne qui s'est toujours montrée depuis le *palladium* de la ville. Charlemagne devint lui-même, depuis cette époque, un des serviteurs de la mère de la Vierge Marie. Il fit ajouter le glorieux nom de Ste. Anne dans les fameuses *Litanies Carolines* composées par le Pape Adrien à l'usage de sa chapelle particulière, et enrichit plusieurs églises de quelques parcelles de reliques de Ste. Anne. Selon Campésius, historien Lyonnais, c'est ce prince qui aurait donné aux religieux du monastère de l'Ile-Barbe, près Lyon, la portion de la tête de Ste. Anne qu'on y vénérât, et qui fut plus tard le sujet d'un vif débat entre Lyon et Lucerne. En 1862 l'ouverture d'une crypte du tombeau de Ste. Anne eut lieu à Apt avec beaucoup de solennité.

Où s
Ste. A
mence
champs
cageux
tance,
ques
d'Anne

La t
de ce r
Anne, c
mais qu

depuis le
tagne de-
oque, un
a Vierge
eux nom

Litanies
Adrien à
e, et en-
ues par-
e. Selon
c'est ce
gieux du
Lyon, la
qu'on y
le sujet
rne. En
du tom-
pt avec

CHAPITRE IV

LE CULTE DE SAINTE ANNE A AURAY.

Où s'élève actuellement la chapelle de Ste. Anne d'Auray, il n'y avait, au commencement du XVII^e siècle, que des champs et des prairies sur le bord marécageux d'une lande. A une petite distance, on apercevait un hameau de quelques feux nommé Keranna, village d'Anne.

La tradition faisait remonter l'origine de ce nom à une chapelle dédiée à Ste. Anne, qui avait existé autrefois en ce lieu, mais qui, demeurée longtemps en ruine,

avait fini par disparaître entièrement. Toutefois, à la chapelle avaient survécu le souvenir, la dévotion et même les miracles. Les habitants montraient à leurs fils un champ, dit le Bocenno, qui faisait partie d'une ferme appartenant au sire de Kerloguen, et ils disaient que là s'élevait la chapelle de Ste. Anne. Les mères y faisaient agenouiller leurs filles et invoquer la douce patronne de Keranna. A un coin bien connu de ce champ, les bœufs étaient pris d'épouvante, la charrue se brisait et pourtant c'était l'endroit qui de mémoire d'homme se couvrait toujours chaque année de la plus riche moisson. Les vieillards se transmettaient d'âge en âge l'assurance qu'un jour viendrait où la chapelle se relèverait de ses ruines.

En 1622, le fermier du sire de Kerloguen était un honnête paysan nommé Ives Nicolasic, irréprochable dans ses mœurs, doux, judicieux, charitable, communiant tous les dimanches, affectionné

au
Ste.
tres
lieu
com
On
frère
leurs
d'une
belle
une
blanc
touré
pieds
tion
se re
solita
bon p
vieille
les m
chapel
nait d
tume,

au service de la Vierge et fort dévot à Ste. Anne qu'il appelait sa bonne maîtresse, et qu'il aimait à invoquer sur le lieu même que la tradition signalait comme lui ayant été consacré.

Or, un soir que Nicolasic et son beau-frère, Jean le Roue, revenant de quérir leurs bœufs dans la prairie, passaient près d'une humble source devenue depuis la belle fontaine de Ste. Anne, ils virent une dame d'un aspect auguste, vêtue de blanc, tenant un flambeau à la main, entourée d'une lumière éclatante et les pieds posés sur un nuage. Cette apparition n'avait duré qu'un instant, mais elle se renouvela tantôt près de la source solitaire, tantôt dans la maison même du bon paysan, ou dans sa grange à côté de vieilles pierres sculptées, encastrées dans les murs et ayant appartenues jadis à la chapelle. Souvent, quand Nicolasic revenait des champs, plus tard que de coutume, un flambeau soutenu par une main

invisible l'accompagnait et éclairait sa route. Souvent encore le Bocenno lui paraissait couvert de points lumineux en forme de petites étoiles, qui projetaient leurs rayons jusqu'au village de Keranna. En même temps il entendait des chants d'une harmonie ineffable qui s'élevaient du même lieu.

Effrayé, Nicolasic priait et consultait. Le 25 juillet 1624, veille de la fête de Ste. Anne, nouvelle apparition, cette fois avec plus d'insistance. Nicolasic passe la nuit en oraison dans sa grange, qui tout à coup s'éclaire, et il entend une voix lui demander s'il ignore qu'il y avait eu une chapelle dans le Bocenno et avant qu'il ait le temps de répondre, la dame mystérieuse se montre de nouveau pleine de majesté et lui dit en bas-breton :
“ Ives Nicolasic, ne craignez point ; je suis
“ Anne, mère de Marie. Dites à votre rec-
“ teur que dans la pièce de terre appelée
“ le Bocenno, il y a eu autrefois, même

“ a

“ p

“ v

“ a

“ a

“ re

“ v

E

Nico

rect

s'ad

Tho

vell

tanc

on l

les j

lund

enco

tour

(1) C

qui su

princes

heureu

finirent

“ avant qu’il existât de village, une cha-
“ pelle célèbre, la première qu’on ait éle-
“ vée en Bretagne en mon honneur. Voilà
“ aujourd’hui 984 ans et six mois qu’elle
“ a été ruinée. (1) Je désire qu’elle soit
“ rebâtie au plus tôt par vos soins. Dieu
“ veut que j’y sois glorifiée encore. ”

Elle dit, et disparut avec la lumière. Nicolasic essaie de se faire écouter de son recteur, Dom Roduez, mais en vain ; il s’adresse alors au premier vicaire Jean Thoménec ; c’est pis encore. Sur de nouvelles apparitions et de nouvelles insis- tances de Ste. Anne, il revient à la charge : on le menace de l’interdire. Cependant les prodiges se multiplient et le premier lundi de mars 1625, Ste. Anne apparaît encore à Nicolasic, lui ordonne de re- tourner auprès de son recteur, de lui an-

(1) C’est-à-dire en 609, au début des guerres sauvages qui suivirent la mort d’Alain le Long, alors que sept princes ou comtes se disputèrent les lambeaux de la mal- heureuse Bretagne. Commencées en 690, ces guerres ne finirent qu’en 786.

noncer, ainsi qu'à tous les gens de bien, qu'une lumière du ciel ferait découvrir son image dans l'endroit du champ qui serait indiqué. Le paysan obéit, mais trouva tous ceux auxquels il voulait s'ouvrir plus que jamais prévenus contre la bonne nouvelle. Le 7 mars au soir, Ste. Anne avertit Nicolasic de prendre des témoins et d'aller au Bocenno. La Sainte disparaît, mais son flambeau demeure et précède Nicolasic du côté de la porte. Celui-ci court chercher son beau-frère et quelques amis, puis tous ensemble, ils marchent derrière le guide qui leur a été laissé. Au-dessus de l'emplacement de la chapelle, le flambeau s'arrête; puis s'élevant et s'abaissant par trois fois, il semble tout à coup s'enfoncer dans la terre. Jean le Roux fouille le sol avec sa *tranche*; elle se heurte à du bois: c'était la sainte image, couverte de terre et à demi rongée de vétusté.

L'aurore du lendemain trouve réunis autour d'elle Nicolasic, ses amis, ses voi-

sins
d'ou
la B
M
Rod
rant
d'un
Les
le dé
vele
avait
clam
Qu
sreii
desce
disit
nent
acun
bé et
de la
flam
t les
trer]

sins qui, les premiers après tant de siècles d'oubli, invoquaient l'auguste patronne de la Bretagne et lui rendaient hommage.

Malgré le récit de tant de témoins, Dom Roduez s'indigna contre Nicolasic, déclarant qu'il était bien abusé de faire état d'un morceau de bois trouvé en terre. Les pères Capucins d'Auray, de leur côté, le détournaient de faire bâtir une nouvelle chapelle, lui remontrant qu'il y en avait déjà trop de délaissées dans les clamps. Survint une autre épreuve.

Quelques temps après, par un temps serein et un ciel sans nuage, le feu du ciel descendit sur la grange de Nicolasic, réduisit le toit en cendres, calcina entièrement les pierres des murs, et cela sans aucunement endommager deux meules de blé et une barge d'ajoncs qui étaient près de la grange, bien que le vent portât les flammes de ce côté. Les esprits prévenus et les indifférents ne manquèrent pas de prendre parti de cet événement contre Nico-

lasic et son œuvre ; mais lui, se souvenant que la grange avait été construite par son père avec des pierres tirées des ruines de l'ancienne chapelle, comprit qu'il y avait dans cette incendie, à la marche si bizarre, l'avertissement de ne point employer à des usages profanes ce qui avait été une fois consacré à Dieu.

Le mardi suivant, lui et son beau-frère virent une vive clarté illuminer les ruines en même temps qu'un bruit confus frappait leurs oreilles. Le lendemain, ce même bruit se rapproche, de plus en plus distinct. Une foule innombrable arrivait de toutes parts, et même de pays si éloignés, que l'on ne pouvait concevoir comment la nouvelle de la découverte avait pu se répandre si tôt. Tous se pressaient autour de l'image sainte pour y faire leurs prières à genoux, et la plupart ne se retiraient pas sans avoir jeté quelques aumônes sur le gazon. Un ami de Nicolasic crut alors à propos d'apporter

un e
place
décent

Av
la par
mettr
celui-c
pied l
contre
les pè
tait, n
sonnes
si elles
Nicolas
lant su
il les n
qu'il le
la chap

Le te
ves tou
Vannes
lustre,
Rosmad

un escabeau proprement couvert, et d'y placer un vase d'étain pour recevoir plus décentement les offrandes des étrangers.

Averti de ce qui se passe, le recteur de la paroisse envoie Dom Jean Thomenec y mettre opposition. Arrivé au Bocenno, celui-ci fait d'abord sauter d'un coup de pied l'escabeau et les offrandes, s'empporte contre Nicolasic, et s'efforce de dissuader les pèlerins de croire ce que l'on racontait, menaçant d'excommunication les personnes de la paroisse qui étaient présentes, si elles ne se retiraient aussitôt. Le bon Nicolasic ne répliqua rien, mais recueillant sur le soir les pièces d'argent éparses, il les mit de côté afin de s'en servir dès qu'il le pourrait, pour la construction de la chapelle.

Le temps des tribulations et des épreuves touchait à sa fin. Sur le siège de Vannes venait de monter un évêque illustre, messire Sébastien du Plessis de Rosmadec. Il fit commencer une infor-

mation juridique qui fut conduite avec la plus minutieuse prudence.

Bientôt les commissaires délégués demeurèrent convaincus que le doigt de Dieu était là.

Le concours des pèlerins augmentait. Pour les mettre à couvert, on construisit une cabane de feuillage. Nicolasic, avec un de ces larges coffres en usage dans les campagnes, y fit un autel qu'il recouvrit d'un linge blanc, et là fut installée la statue miraculeuse.

Deux jours après l'éclat fait au Bocenno, Dom Thomenec avait ressenti une douleur extraordinaire à la jointure du bras avec lequel il avait menacé les pèlerins. Quoiqu'il se repentit de sa faute, le châtimeut ne finit qu'avec sa vie, trois ans après. A son tour, Dom Roduez sentit la justice de Dieu : il fut perclus des deux bras, et n'en recouvra l'usage qu'après les avoir plongés dans l'eau de la fontaine, avoir confessé ses torts, fait

réparat.
s'être p.

Ces n
d'autres

Enfin
au milie
pèlerins
la chape
truisit u
pèrent j
çaise, de
les lanc
étranger
voquer la

réparation d'honneur à Nicolasic, et s'être prosterné devant la sainte image.

Ces miracles furent suivis de beaucoup d'autres.

Enfin, le 25 juillet de cette année 1625, au milieu d'un concours de plus de 30,000 pèlerins, fut posée la première pierre de la chapelle à côté de laquelle on construisit un monastère que les Carmes occupèrent jusqu'à la grande révolution française, desséchant les marais, défrichant les landes, donnant l'hospitalité aux étrangers qui venaient de toutes parts invoquer la sainte Patronne de l'Armorique.

l'usage
l'eau de
orts, fait

LE CU

En se
la France
sa langue
et de gén
laissa le
reliques d
mieux con
qui avait
Vierge In

Si la mè
sainte tut
pupille rec
premier é

CHAPITRE V

LE CULTE DE SAINTE ANNE AU CANADA.

En se séparant forcément du Canada, la France ne le laissa pas orphelin. Outre sa langue, sa foi, ses traditions d'honneur et de générosité chevaleresques, elle lui laissa le patronage, la dévotion et des reliques de Ste. Anne. A qui pouvait-elle mieux confier sa chère colonie qu'à celle qui avait si bien gardé le dépôt de la Vierge Immaculée ?

Si la mère-patrie a été malheureuse, la sainte tutrice s'est montrée fidèle et le pupille reconnaissant. C'est Mgr. de Laval, premier évêque de Québec, qui l'affirme :

“ Nous le confessons, dit-il dans un man-
 “ dement, rien ne nous a aidé plus effica-
 “ cement à soutenir le poids de la charge
 “ pastorale de cette église naissante que
 “ la dévotion spéciale que portent à Ste.
 “ Anne tous les habitants de ce pays, dé-
 “ votion qui, nous l’assurons, les distingue
 “ de tous les autres peuples. ”

La bonne Ste. Anne ! Où donc, en effet,
 le Canadien ne lui a-t-il pas érigé des monu-
 ments de son amour reconnaissant ? A tous
 les villages presque, il donne le nom de sa
 chère patronne. Outre les paroisses de
 Ste. Anne de Beaupré, du Bout-de-l’Ile,
 du Détroit, de Varennes, du Cap Santé,
 c’est Ste. Anne de Ristigouche, Ste. Anne
 de Port-Neuf, Ste. Anne du Saguenay,
 Ste. Anne des Monts, Ste. Anne de la
 Pocatière, Ste. Anne de Yamachiche, Ste.
 Anne de la Pérade, Ste. Anne des Plaines,
 Ste. Anne de Montréal. Et combien de
 pèlerinages sous son vocable ! La cathé-
 drale de Québec, l’église de St. Jean-Bap-

tiste de
 vis, Ste.
 St. Tho
 dres, la
 dans les
 Rivières
 de Rimou
 Anne a
 qu’aux I
 et à tou
 sanctuari
 celui de S
 aussi Ste.
 Cap. On
 qu’il ava
 une prem
 ensuite p
 cée par u
 monumen
 premiers
 bâti par c
 bretons e
 Ste. Anne

tiste de la même ville, St. Joseph de Lévis, Ste. Marie de la Beauce, St. Gervais, St. Thomas de Montmagny, l'Ile aux Coudres, la Baie St. Paul, et tant d'autres dans les diocèses de Montréal, des Trois-Rivières, de St. Hyacinthe, d'Outaouais, de Rimouski. Ce flot de dévotion à Ste. Anne a débordé avec les Canadiens jusqu'aux Etats-Unis. Mais, sans contredit, et à tous égards, le premier de tous les sanctuaires de Ste. Anne au Canada, est celui de Ste. Anne du Nord, qu'on appelle aussi Ste. Anne de Beaupré, ou du Petit Cap. On savait dans le siècle dernier qu'il avait existé à la côte de Beaupré une première église de Ste. Anne envahie ensuite par les eaux du fleuve et remplacée par une autre; on en concluait que le monument primitif devait remonter aux premiers temps de la colonie et avoir été bâti par quelques matelots ou habitants bretons en souvenir du pèlerinage de Ste. Anne d'Auray.

Mais l'auteur de la belle " Histoire de la Colonie Française au Canada " regarde comme plus probable que la première église construite au Petit Cap, est celle dont l'emplacement fut donné par l'honorable Etienne de Lessart, un des habitants, et accepté en 1658 par M. de Queylus, alors curé de l'église paroissiale de Québec. Le 23 mars de la dite année, M. de Queylus désignait M. Vignal pour aller bénir la place de cette église conformément aux vœux du pieux donateur; la première pierre était posée par M. d'Aillebout, Gouverneur-Général de la Nouvelle France, et le petit édifice de bois était dédié à Ste. Anne, sans doute d'après les instructions de M. de Queylus qui avait une grande dévotion à cette Sainte, suivant en cela l'exemple de son vénérable supérieur et modèle, M. Olier, fondateur de la compagnie de St. Sulpice, lequel honorait d'un culte particulier la glorieuse Ste. Anne, l'avait prise pour son avocate, et,

lors d
cié à l
dans c
Ste.
veur à
de tou
tellem
dix an
l'église
curé, c
cles de
prouvé
siasitiq
La v
tion, da
Septem
jet de c
il y a u
y a une
Notre S
en fave
Sainte
Cepen

lors d'un pèlerinage à Auray, s'était associé à la confrérie instituée en son honneur dans ce sanctuaire déjà célèbre.

Ste. Anne ne tarda pas à marquer sa faveur à Beaupré. Les pèlerins y affluèrent de tous côtés et il s'y opéra des prodiges tellement nombreux et frappants que dix ans seulement après la fondation de l'église, M. Thomas Morel, qui en était curé, composait déjà un recueil des miracles de Ste. Anne qui fut examiné et approuvé dans la suite par l'autorité ecclésiastique.

La vénérable Mère Marie de l'Incarnation, dans une lettre écrite à son fils, le 30 Septembre 1665, s'exprime ainsi au sujet de ces prodiges : " A sept lieues d'ici, il y a un bourg appelé le Petit Cap, où il y a une église de Ste. Anne dans laquelle Notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte Mère de la Très-Sainte Vierge. "

Cependant la modeste chapelle de bois

était devenue trop étroite, et comme, dans les grandes marées, les eaux du St. Laurent l'envahissaient quelquefois, en 1666 M. Fillon, alors curé de Beaupré, en fit construire une autre de pierre sur le côté, hors de la portée des inondations. Cette deuxième subsista jusque dans l'année 1787, où on en éleva une nouvelle, celle qui a existé jusqu'aujourd'hui sur le même emplacement et qu'on remplace en ce moment par un magnifique monument qui attestera de plus en plus le pouvoir de Ste. Anne auprès de sa sainte famille au ciel, et sa prédilection constante pour la famille canadienne et son cher Beaupré.

Les sauvages chrétiens, eux aussi, étaient de la famille de la bonne Ste. Anne. Leurs héroïques missionnaires n'avaient pas manqué, afin de gagner leurs âmes à Jésus-Christ, de leur inspirer une grande dévotion envers Marie et sa Mère, et tant que dura la domination française,

on le
Anne
crète
sancti
par d
d'Huc
arriva
sancti
de la
enton
les lo
remer
ou im
cès de
ou qu
Bien
besoin
Ste. A
delle
ceintu
forts
partou
l'assist
patron

on les vit chaque année accourir à Ste. Anne de Beaupré, attirés par la vertu secrète et les bienfaits qui sortaient de ce sanctuaire béni. De la baie de Gaspé, de par delà le Saguenay, des bords de la Baie d'Hudson, des rivages des grands lacs, ils arrivaient en longues files de canots au sanctuaire vénéré, se rendant à genoux de la grève au seuil de la chapelle, et là, entonnant dans leurs diverses langues les louanges de la patronne chérie, ils la remerciaient de quelques grâces signalées, ou imploraient son assistance pour le succès de leur chasse, la cessation d'un fléau ou quelque autre grande faveur.

Bientôt, à mesure que la colonie et ses besoins s'étendaient, le bras et le culte de Ste. Anne s'étendirent aussi, et la citadelle bénie de Beaupré s'entoura d'une ceinture d'autres sanctuaires comme de forts détachés, et de redoutes avancées, partout où un danger semblait réclamer l'assistance plus pressante de la puissante patronne du Canada.

Au bord de l'île de Montréal, en avant des grands rapides de la rivière, les hardis aventuriers canadiens, à l'aller et au retour de leurs expéditions dans les pays d'en haut, sentaient le besoin de la protection de Ste. Anne. Ils descendaient alors sur le rivage, imploraient à genoux son assistance, puis pleins de confiance, ils affrontaient en chantant les dangereuses cascades. Rendus sains et saufs à leur famille, ils sentaient le besoin d'exprimer leur reconnaissance à Ste. Anne du Bout de l'Île, et c'est ce sentiment qui y érigea une chapelle vers la fin du XVII^e siècle. C'est encore à la gratitude qu'est dû le tableau du maître-autel de l'Eglise, où un peintre inconnu a représenté l'auguste patronne au centre de la toile, et au premier plan, un rapide au milieu duquel est emporté violemment un canot chargé de rameurs qui appellent Ste. Anne à leur secours.

Au fort du Déroit, cette sentinelle avancée de la Nouvelle-France et de la Foi,

c'est
dès 17
Sur
débor
cause
et l'é
les ha
vœux.
dière,
ques T
Tasche
évêque
sur leu
de Ste
de la
sur l'é
été, dè
nombre
des fav

A V
y a un
nage de
monte

c'est sous le vocable de Ste. Anne que, dès 1700, s'éleva la première église.

Sur la côte de la Nouvelle Beauce, les débordements de la rivière étaient une cause continuelle d'alarme et d'accidents, et l'éloignement de Beupré empêchait les habitants d'y aller acquitter leurs vœux. En 1778, Madame de la Gorgendière, veuve de l'honorable Thomas Jacques Taschereau, et son fils, Gabriel Elzéar Taschereau, obtinrent de Mgr. Briand, évêque de Québec, l'autorisation d'y bâtir sur leurs terres une chapelle en l'honneur de Ste. Anne. Construite d'abord près de la rivière Chaudière, puis vers 1830 sur l'éminence voisine, cette chapelle a été, dès son origine, fréquentée par de nombreux pèlerins et a reçu maintes fois des faveurs signalées.

A Varennes aussi, près de Montréal, il y a un tableau miraculeux et un pèlerinage de Ste. Anne très-renommé, qui remonte au delà de 1692. En reconnais-

sance des merveilles extraordinaires opérées dans l'endroit par l'intercession de la Mère du Sauveur, une riche et gracieuse chapelle a été construite dans ces derniers temps près de l'église paroissiale et chaque année, à la fête de Ste. Anne, le tableau couronné par la piété des fidèles d'un diadème d'or et de pierreries, est promené en procession solennelle à travers le village.

Mais tous ces pèlerinages ne sont que des rayons. Le foyer, c'est Beaupré, la Ste. Anne du Nord. Les autres sont des affluents, des tributaires; elle, c'est le grand fleuve où coulent à pleins bords les grâces, les miracles, la dévotion et le flot des pèlerins. Elle, la bonne Ste. Anne de Beaupré, elle a ses Annales publiées chaque mois à 60,000 exemplaires, et chaque mois ayant à enregistrer quelques nouveaux traits de bonté, quelques prodiges de la puissante patronne. Là, c'est tous les jours de l'année que la marée

monte
effusion
proster
les Zou
tir vers
IX, et
leur ch
garibal
et les I
quoises
dant l'
donner
cher sa
fidèles
magnifi
nage de
mense
pour la
Mons
dement
il suppl
érigeait
gation

monte en prières ferventes et descend en effusions de reconnaissance. Là, vont se prosterner et faire leur veillée d'armes, les Zouaves canadiens, à la veille de partir verser leur sang pour le droit et Pie IX, et là ils reviendront après avoir fait leur chemin à travers les Peaux-Rouges garibaldiennes, comme jadis les Lemoyne et les Iberville au milieu des bandes iroquoises. Là, au jour de la fête et pendant l'octave, tout le Canada semble se donner rendez-vous dans l'antique et cher sanctuaire que les souscriptions des fidèles vont bientôt transformer en un magnifique édifice, haut comme le patronage de Ste. Anne sur son peuple, immense comme l'amour des Canadiens pour la bonne patronne.

Monseigneur de Laval, dans son mandement du 3 Décembre 1667, par lequel il supprimait un certain nombre de fêtes, érigeait celle de Ste. Anne en fête d'obligation pour toute l'étendue de la Nou-

velle-France, parce que, dit-il, “le Christianisme a, dans ces contrées, un besoin tout particulier de puissants protecteurs au Ciel, et que nous avons reconnu un concours général de tous les fidèles à recourir, en tous leurs besoins, avec une piété et dévotion singulières, à la bienheureuse Ste. Anne, et même qu’il a plu à Dieu, depuis quelques années, faire paraître par beaucoup d’effets et secours miraculeux, et que cette dévotion lui est agréable et qu’il reçoit volontiers les vœux qui lui sont présentés par son moyen.”

C’est pour les mêmes motifs que la supplique suivante était présentée à N. S. P. le Pape, le 7 mai 1876, et agréée par Sa Sainteté le même jour :

“Très-Saint Père,

“L’Archevêque et les Evêques de la Province de Québec, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, demandent humblement que Votre Sainteté daigne accorder

que St
de la
que civ
et octa
plus pr
titre qu
époux
possède
du Can

Quell
le bon
voués
pour av
leur bo
leurs p
et j’ajo
moins, l

Réjou
Provinc
çaise, n
tyrs, co
Désor
Ste. An

que Ste. Anne soit la patronne spéciale de la dite Province, tant ecclésiastique que civile, avec office de première classe et octave et solennité, au dimanche le plus proche, sans préjudice toutefois du titre que, depuis l'année 1624, St. Joseph, époux de la Bienheureuse Vierge Marie, possède comme patron de tout le pays du Canada."

Quelle meilleure récompense pouvait le bon Pie IX accorder à ses chers et dévoués Canadiens, qu'en leur donnant pour avocate en titre auprès du bon Dieu leur bonne Ste. Anne, la vieille amie de leurs pères et la leur? Elle, à coup sûr, et j'ajouterai, eux aussi, leurs pères du moins, l'avaient bien mérité.

Réjouis-toi donc, Bas-Canada, toi la Province éminemment catholique et française, mère héroïque et féconde en martyrs, comme la mère des Machabées!

Désormais, mieux encore qu'autrefois, Ste. Anne, devenue patronne officielle du

Bas-Canada, sera le rempart de Québec, de Montréal et des Trois-Rivières, la citadelle, le refuge des habitations canadiennes.

Son bras s'étendra même sur les autres provinces du Dominion, même sur ceux de ses enfants qui pleurent en exil aux ruines de Babylone, sur les Canadiens de Chicago, de la Nouvelle Angleterre et de New-York.

Hélas ! aujourd'hui plus que jamais, le besoin de son intervention se fait sentir. Si l'Iroquois n'est plus là, en embuscade, prêt à scalper les têtes de son tomahawk, s'il n'y a plus à craindre de Kirk et de Montgomery, il y a l'invasion latente et redoutable des mauvaises doctrines et des mauvais exemples ; il y a l'ivrognerie, ce terrible ennemi des âmes et des corps ; il y a les débordements du luxe ; il y a les rapides de la volupté.

Bonne Sainte Anne, Ste. Anne d'Auray, de Beaupré, contre tous ces assauts et

ces dang
fendez
les anci
ancienn
tiens d'
Vous qu
sublime
un Hom
à eux,
Dieu et
çais, en

ces dangers, protégez votre peuple et défendez votre héritage. Faites renaître les anciens jours en faisant revivre les anciennes vertus. Rendez-nous les chrétiens d'autrefois, les mères d'autrefois. Vous qui inspirâtes à nos ancêtres leur sublime épopée, digne d'être chantée par un Homère chrétien, donnez-nous, comme à eux, d'être encore les chevaliers de Dieu et d'accomplir ses exploits en Français, en vrais et bons Français.



LES

MIRACLES

Grand
été à la
terre, Sa
le Ciel,
Petit Fil
près de s
dant ses
autrefois,
caresses,

DEUXIÈME PARTIE

LES MIRACLES DE SAINTE ANNE

CHAPITRE I

MIRACLES DE SAINTE ANNE DANS LES TEMPS ANCIENS
ET AU MOYEN-AGE.

Grand'mère de Jésus-Christ, après avoir été à la peine et au sacrifice sur la terre, Sainte Anne est à l'honneur dans le Ciel, assise d'autant plus près de son Petit Fils glorifié, qu'elle se tint plus près de son berceau d'humiliations, tendant ses mains vers Lui, non plus comme autrefois, pour lui donner des soins et des caresses, mais pour implorer sa miséri-

corde et recevoir ses mérites infinis en faveur des chrétiens, ses autres petits enfants qui combattent et souffrent encore : car pour eux elle est, elle se sent grand-mère selon la grâce, comme elle l'est de Jésus-Christ par la nature. Elle en a les entrailles, elle en a la bonté. Un grand-père ! Une grand-mère ! Oh ! heureux qui a joui de ces soleils couchants, à la lumière si pure, si diaphane, à la chaleur si douce et si caressante ! Ces rayonnements suprêmes du cœur au soir de la vie, ils sont si beaux et si bons ! Dans la bonté proverbiale des grands parents, il y a tant de sérénité, de miséricorde et de condescendance ! Elle semble venir de si haut ! Aussi quelle touchante confiance, quel abandon elle inspire, et combien il est fort le lien mystérieux qui attache l'un à l'autre, l'aïeul et l'enfant !

Est-il étonnant alors que Sainte Anne jouisse auprès de Jésus-Christ d'un crédit tout particulier ? Est-il étonnant encore

que ce
connue
nadien
familia

Cette
aux pro
11^e sièc
gloires
aïeule
qui nou
phane,
pour cé
haute c
céleste,
à faire
Les, mé
mêmes
trouven
de St. J

Que
combien
tée mira
extraorc

que ceux de ses petits enfants qui l'ont connue le mieux, les Bretons et les Canadiens, ne l'appellent, dans leur filiale familiarité, que "*la Bonne Sainte Anne ?*"

Cette bonté se fit sentir tout d'abord aux premiers chrétiens : en effet, déjà au II^e siècle, avait paru un livre sur les gloires et les bienfaits de la bienheureuse aïeule du Sauveur. St. Grégoire de Nysse, qui nous l'apprend, rivalise avec St. Epiphane, cet autre grand Docteur de l'Eglise, pour célébrer, en paroles magnifiques, la haute dignité de Sainte Anne à la cour céleste, sa bonté à accepter, son influence à faire agréer les requêtes de ses clients. Les mêmes hymnes de confiance, les mêmes accents de reconnaissance se retrouvent sur les lèvres et dans les écrits de St. Jean Damascène.

Que de fois, à travers les siècles, en combien d'endroits sa bonté s'est manifestée miraculeusement ! Combien de grâces extraordinaires elle accorda à Ste. Bri-

is en fa-
etits en-
encore :
grand'-
l'est de
en a les
grand'-
eux qui
t la lu-
aleur si
ements
vie, ils
a bonté
il y a
de con-
de si
nfiance,
bien il
attache

Anne
crédit
encore

gitte, à Ste. Colette entr'autres ! De combien d'apparitions et de révélations elle les favorisa ! Combien de miracles elles opérèrent en son nom ! Il serait long aussi le catalogue des prodiges qu'elle accomplit à la prière de son serviteur, le Vénérable Innocent de Cluses, frère de l'ordre de St. François d'Assise. Par elle il obtint la guérison du Pape Grégoire XV qui, en reconnaissance, ordonna la célébration de la fête de Ste. Anne dans toute l'Eglise et la rendit obligatoire ; par elle encore, il prédit à Urbain VIII son pontificat, et par elle il vit sa prédiction accomplie. A son invocation, il ressuscita des morts, calma des tempêtes, et opéra de nombreux et étonnants miracles, notamment la conversion de la Sicile. Il s'entretenait avec elle dans la plus grande familiarité, l'appelant des noms les plus doux.

Nous devons encore renvoyer le lecteur aux *Bollandistes*, pour les miracles sans nombre dus à l'intercession de Sainte

Anne
Flandre
Bonne
nous pa
d'Apt,
pré qu'
les plus
plus écl
des non
de Ste.
fut le c
jours eu

Anne en Hongrie, en Allemagne, en Flandre et jusque dans l'île de Cuba. La Bonne Sainte demande elle-même que nous parlions de ses sanctuaires préférés, d'Apt, mais surtout d'Auray et de Beaupré qu'elle a distingués par les miracles les plus récents, les plus nombreux et les plus éclatants. De plus, chrétiens, ce sont des noms français, signe de la prédilection de Ste. Anne pour ce peuple qui toujours fut le chevalier de Jésus-Christ, et toujours eut pour Dame, Marie.

La pe
l'épée q
nom (A
de Ste.
si l'exe
apta tri
grand n
opérés
patronne
en mira
pareille
Immacu

CHAPITRE II

MIRACLES DE SAINTE ANNE A APT.

La petite ville d'Apt est moins fière de l'épée que lui laissa Jules César avec son nom (Apta-Julia) que de son sanctuaire de Ste. Anne, le plus ancien de tous; et si l'exergue de son blason "*Felicibus apta triumphis*" est mérité, c'est par le grand nombre de miracles qui s'y sont opérés sous l'invocation de sa sainte patronne. Cette fécondité de Ste. Anne en miracles, ainsi que la fécondité sans pareille par laquelle elle conçut Marie-Immaculée, est là, dans la vénérable cha-

pelle, rappelée et symbolisée par d'innombrables ornements en forme de vigne, de tige d'où jaillit une branche, de racine surmontée d'une belle fleur : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet.*

Quelles vertus s'exhalent de ce sanctuaire, quels prodiges Ste. Anne y opéra dans tous les siècles, le nombre et la qualité des pèlerins qui y furent attirés, le disent assez.

Un jour, c'est Robert de Naples, c'est Louis II et la régente, sa mère ; c'est la reine Jeanne qui y vient, comme Mathilde, mettre aux pieds du Saint Père une partie de ses Etats. Une autre fois ce sera Urbain II qui viendra demander la force de soulever l'Occident et de reconquérir le Sépulcre profané du Christ ; ce seront les Papes exilés des bords du Tibre à qui Dieu inspirera de se rendre sur les bords du Rhône ; parmi eux ce sera surtout Urbain V qui, après avoir acheté

le pala
ment o
inscrit
encore
de la n
se fera
un enc
aux pi
d'autres

le palais d'Avignon, apprendra là comment on mérite, à force de vertus, d'être inscrit au livre d'or des Saints. Ce sera encore le jeune Pierre de Luxembourg, de la maison impériale de Lorraine, qui se fera un bonheur d'y répandre, comme un encens, le parfum de son innocence aux pieds de Ste. Anne. Et combien d'autres depuis !

innom-
gne, de
racine
edietur
ice ejus

sanc-
opéra
a qua-
rés, le

, c'est
est la
e Ma-
Père
e fois
ander
le re-
rist ;
ls du
endre
e sera
cheté

Nicol
1645 et
dans le
Maîtres
leuse.
bonheur
manifes
son hun
à peine
Sainte,
en ce li
renomm

CHAPITRE III

MIRACLES DE SAINTE ANNE A AURAY.

Nicolasic mourut en saint le 13 mai 1645 et fut enseveli, suivant son désir, dans le sanctuaire même de "sa Bonne Maîtresse," au pied de son image miraculeuse. Mais de son vivant, il avait eu le bonheur de voir Sainte Anne se plaire à manifester sa puissance et sa bonté dans son humble chapelle. En 1632, neuf ans à peine après la première apparition de la Sainte, les prodiges de tout genre opérés en ce lieu béni étaient si éclatants, que la renommée s'en était répandue dans toute

la France, et si nombreux, que le Vénérable Hugues, prieur des Carmes chargés de desservir le pèlerinage naissant, pouvait en former un gros volume, offert par lui à la pieuse reine Anne d'Autriche.

Mgr. de Rosmadec avait fait examiner mûrement et avec la prudence consommée qui le caractérisait, les guérisons, grâces et faveurs surnaturelles relatées dans les procès-verbaux, et il en avait reconnu l'authenticité. C'étaient des miracles de toute nature, tous plus admirables les uns que les autres : des guérisons subites de maladies organiques et incurables, des résurrections de morts, de violents incendies arrêtés tout à coup, des naufragés miraculeusement préservés d'une mort certaine, des conversions sans nombre, et surtout, chose très-touchante, devenue pour ainsi dire une spécialité de la Bonne Sainte Anne, une ravissante quantité de miracles opérés en faveur de petits enfants, signe manifeste que Sainte Anne est avant tout mère et grand'mère.

Ce r
mier.
aussi v
chives
sent to
se prés
critique
intrins
leurs p
minuti
clamée
ou atte
Nous
sis surt
1.—I
Sainte
au dioc
dans so
ques vo
à Auray
rant lui
de tom
malheur

Ce recueil de 1632 n'était que le premier. Il y en a eu plusieurs autres, tout aussi volumineux, faits depuis, et les archives du Sanctuaire d'Auray, s'enrichissent tous les jours de nouveaux miracles se présentant à la foi des fidèles et de la critique, non seulement avec l'évidence intrinsèque de leur vérité, mais avec leurs procès-verbaux faits après enquêtes minutieuses, avec leur authenticité proclamée par des actes officiels de l'épiscopat ou attestée par de graves autorités.

Nous allons en citer quelques-uns choisis surtout parmi les récents.

1.—En 1629, le lendemain de la fête de Sainte Anne, dans la paroisse de Gomené, au diocèse de St. Malo, Ives Savason était dans son moulin à s'entretenir avec quelques voisins des prodiges qui s'opéraient à Auray, lorsqu'une femme arrive en courant lui annoncer que sa petite fille vient de tomber dans l'étang. On court; le malheureux père se jette à l'eau, bientôt

suivi d'un ami courageux ; ils regardent, ils sondent partout, mais rien ne flotte à la surface, et ils ne découvrent rien au fond. Une demi heure, une heure entière s'écoulent : toujours rien. Le père alors, du milieu de l'eau, lève les mains au Ciel et invoque l'assistance de Sainte Anne, pendant que sa femme, à genoux sur les bords de l'étang, voue un pèlerinage à Auray, si sa fille lui est rendue. Merveilleux effet de la prière ! Admirable bonté de Sainte Anne ! Cette enfant qu'il avait cherchée pendant plus d'une heure, le père la trouve de suite et là où il avait passé déjà plus de vingt fois, au fond de l'eau, prise dans la vase.

On la retire. Hélas ! ses membres sont rigides, et elle ne donne plus signe de vie. Mais Sainte Anne vit au Ciel, et la foi en elle vit aussi dans le cœur des malheureux parents qui multiplient vœux et prières. Vers le soir, ils croient entendre un soupir et voir remuer les yeux de la

chère
toujour
matin,
tite fill
mir," a
le père
rendre

2.—
cul-de-j
et sur s
rendre
ranna
prodigi
ans qu'
dans le
l'aumô
monde
et le pl
D'He
y a un
vre Fra
son cou
aller de

chère enfant. Cruelle illusion, elle est toujours immobile et glacée. Mais au matin, quel réveil et quelle joie ! La petite fille vient de parler : " je veux dormir," a-t-elle dit à sa mère. A l'instant le père prenait son bâton de voyage pour rendre grâces à la Bonne Sainte Anne.

2.—En 1644, un pauvre paralytique, cul-de-jatte, qui se traînait sur ses mains et sur ses genoux, eut l'inspiration de se rendre à ce nouveau sanctuaire de Keranna où s'opéraient, disait-on, tant de prodigieuses guérisons. Il y avait six ans qu'il se traînait ainsi misérablement dans les rues d'Hennebon, demandant l'aumône à la porte des églises. Tout le monde dans la petite ville le connaissait et le plaignait.

D'Hennebon à Ste. Anne d'Auray, il y a un peu plus de six lieues. Le pauvre François Talhouët prit, comme on dit, son courage à deux mains, et partit pour aller demander à la Bonne Sainte Anne

la guérison de son affreuse infirmité. Y étant arrivé, après six jours d'un pénible voyage, il pria de tout son cœur devant l'image miraculeuse, se confessa et communia. C'était le 26 juillet, fête de Sainte Anne.

Le lendemain, après vêpres, il aperçut tout à coup, autour du tableau qui représente la découverte de la statue de Sainte Anne, comme un grand feu qui se communiqua aussitôt à ses propres membres, froids et perclus. Plein d'une nouvelle confiance, il se traîna jusqu'à la fontaine, et se lava dans la piscine des pèlerins. Alors il ressentit un craquement de tous ses os, et une chaleur extraordinaire dans toutes les parties de son corps paralysé, et en même temps une violente douleur qui l'obligea à pousser des cris et à se jeter à terre, sur le côté.

Dès qu'il put, il se rendit de nouveau devant l'image miraculeuse, redoublant de prières et de confiance en la glorieuse

Mère
eut co
une vi
il fut
tables
passa
était p
debout
alla dr
leste b
s'en re
d'Henn
par dév
Deux
novemb
la cour
la réalit
3.—C
leaux T
gny, di
tellemen
pour la
que voy

Mère de la Vierge Marie. Sainte Anne eut compassion du pauvre homme. Après une violente douleur qui fut la dernière, il fut transporté par des personnes charitables sous le cloître des pèlerins, où il passa la nuit. Le lendemain matin, il était pleinement guéri ! Il se leva, se tint debout sur ses deux jambes redressées, et alla droit à l'Eglise pour remercier sa céleste bienfaitrice, puis sautant de joie, il s'en retourna chez lui. Toute la ville d'Hennebon, enthousiasmée, alla le voir par dévotion.

Deux enquêtes ordonnées, d'abord le 18 novembre, puis le 17 décembre 1644 par la cour royale d'Hennebon, constatèrent la réalité du miracle.

3.—Olive Mérel, femme de Jean Colleaux Tessier, de la paroisse de Chavaigny, diocèse de Redon, était en couches tellement laborieuses qu'on craignait pour la vie de la mère et de l'enfant. Ce que voyant, le mari fit vœu d'aller en

pèlerinage à Auray, si sa femme échappait à la mort, et si l'enfant recevait le baptême. Il eut ce double bonheur; mais ayant négligé d'accomplir sa promesse sacrée, son enfant resta muet, bien que jouissant de l'ouïe et doué d'intelligence, et malgré encore que ses frères et sœurs eussent parlé dès le douzième ou treizième mois.

Le père, après cinq ans, ayant reconnu sa faute, renouvela son vœu, et à peine s'était-il mis en chemin que l'enfant, jusque là muet, dit à sa mère: "Maman donnez-moi à manger, j'ai faim." Qu'on juge de la joie du pèlerin à son retour.

L'examen juridique de ce miracle se fit le 19 juin 1645.

4.—En l'année 1812, par une froide et sèche journée de février, un violent incendie éclate à Auray, dans la rue du Château. Au son du tocsin, au bruit du tambour qui bat le rappel, près de deux mille personnes se précipitent vers le lieu

du sin
les po
vain;
consun
violenc
tincelle
ment
les pon
fléau ré

A
Recteur
surpris
crie-t-il
peut ne
genouil
pètent l

Mais
prêtre,
s'écrie
"Prions
"Oui, j
mille vo
encore p

du sinistre. On commence la chaîne ; les pompes jouent sans relâche, mais en vain ; déjà trois maisons sont entièrement consumées, et les flammes, excitées par la violence du vent, couvrent la ville d'étincelles. La fatigue et le découragement commencent à s'emparer de tous ; les pompes ne jouent plus, faute d'eau ; le fléau règne en maître.

A ce moment apparaît le vénérable Recteur d'Auray, M. Deshayes, revêtu du surplis et de l'étole. "Mes enfants, s'écrie-t-il, prions Sainte Anne ! Elle seule peut nous sauver !" Tout le monde s'agenouille, et mille voix suppliantes répètent le nom de Sainte Anne.

Mais le feu ne s'éteint pas. Le saint prêtre, redoublant de foi et d'énergie, s'écrie de nouveau de toutes ses forces : "Prions encore, mes enfants, prions." "Oui, prions encore," répondirent les mille voix. Et toute la foule s'agenouille encore pour invoquer Sainte Anne.

O prodige ! les flammes tombent tout à coup, bien que le vent ne cesse de souffler avec la même violence. Partout le feu s'arrête, montrant à la foule émerveillée les poutres, les boiseries, les meubles à demi consumés ; et, lorsque les tourbillons de fumée se sont dissipés, tout le monde aperçoit, au milieu des débris de l'incendie, sur un pan de murailles et à quelques pouces au-dessus d'un meuble qui avait été complètement consumé, un grand tableau représentant Sainte Anne parfaitement intact ; au milieu de cette chaleur d'enfer, le cadre n'a pas seulement été noirci, et le cristal est demeuré sans la moindre lésion.

Tout Auray alla processionnellement au sanctuaire de Sainte Anne pour rendre grâces à sa bonne et puissante protectrice.

Le bras de Sainte Anne s'est montré d'une manière aussi miraculeuse dans plusieurs autres incendies ; il suffit de

citer
Briec
Trévié
tobre 1

5.—

Quiberon
Une te
vu dep
toute la
tite vill
désordre
d'où l'on
navire
d'être en
les point

La plu
déchaîné
mens v
bruit hor
du tonne
formidab
nappe de
A ces ho

citer celui de Gogrec, diocèse de Saint Brieuc, le 14 octobre 1869, et celui de Tréviéven, paroisse de Pluneret, le 7 octobre 1870.

5.—Le 20 décembre 1833, la plage de Quiberon présentait un spectacle affreux. Une tempête comme on n'en avait point vu depuis de longues années bouleversait toute la nature. Les habitants de la petite ville, à demi vêtus, les cheveux en désordre, se précipitaient vers la jetée, d'où l'on apercevait, à peu de distance, un navire qui menaçait à chaque instant d'être englouti, ou de venir se briser sur les pointes tranchantes des rochers.

La pluie tombait à torrents ; les vents déchaînés rugissaient avec fureur ; d'immenses vagues frappaient la côte avec un bruit horrible, et le roulement incessant du tonnerre couvrait par instant la voix formidable de l'Océan transformé en une nappe de feu par des éclairs incessants. A ces horreurs venaient se mêler le son

plaintif de toutes les cloches de la ville qui appelaient au secours les hommes, et surtout le Ciel.

A la lueur blafarde des éclairs, on apercevait les malheureux matelots à chaque instant menacés de périr. L'équipage, brisé de fatigue, semblait ne plus entendre la voix du capitaine.

Du rivage, la foule suivait avec terreur chaque mouvement du navire qui portait un père, un mari, un frère, un fils. Impossible, même aux plus intrépides marins, de mettre une barque à la mer.

Tout à coup, un éclair plus éblouissant que tous les autres, déchire le ciel noir, suivi d'un grondement épouvantable ; une longue traînée de feu s'est abattue sur le pont du vaisseau en détresse. L'incendie s'y déclare, et en un instant il ne présente plus aux spectateurs terrifiés qu'un vaste amas de flammes tourbillonnant sous l'action de l'ouragan. Tout est fini. Les pauvres matelots n'attendent plus que la mort.

Mais
fait en
inexpl
femme
pendan
le gros
ment c
des sp
distinct
Anne ?
rire an
vait no

Mais
oui, Sai
Anne !
noux et

Au n
rible se
le navi
dispers
matelot

Le le
mente e

Mais voici que du rivage une voix se fait entendre : " Sainte Anne ! " Chose inexplicable ! C'est la douce voix d'une femme ; elle n'a point parlé fort : et cependant le nom de Ste. Anne a dominé le grondement du tonnerre, le rugissement des vagues, les cris et les sanglots des spectateurs. Il est arrivé, clair et distinct, jusqu'à l'équipage. " Sainte Anne ? s'écrie le capitaine avec un sourire amer ; comme si Sainte Anne pouvait nous sauver. "

Mais les matelots, plus fidèles : " oui, oui, Sainte Anne ! la Bonne Mère Sainte Anne ! " répondent-ils en se jetant à genoux et en levant les bras vers le Ciel.

Au même instant, un craquement horrible se fait entendre : au lieu de sauter, le navire s'ouvre, et sur les épaves que dispersent les vagues, on aperçoit des matelots qui essayent de lutter encore.

Le lendemain matin, lorsque la tourmente eut cessé, on constata que tout l'é-

quipage était sain et sauf ; pas un homme ne manquait à l'appel ; pas un, si ce n'est le malheureux capitaine qui, dans son désespoir, s'était moqué de Sainte Anne.

6.—En juin 1862, le petit Albert Biot, fils d'un aide-commissaire de la marine, à Lorient, fut atteint, à l'âge de treize mois, d'un violent accès de croup. Les médecins appelés en toute hâte, avaient fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès du mal. Au bout de quelques heures ils déclarèrent l'enfant perdu sans ressources. Déjà le pauvre petit était étendu comme mort, quand son père, homme de foi et de cœur, à l'inspiration de le vouer à la Bonne Sainte Anne, promettant, si son enfant lui était rendu, de faire un pèlerinage à Auray.

Aussitôt le petit moribond ouvre les yeux, remue les jambes. Le médecin stupéfait s'approche, l'examine, et le déclare sauvé.

7.—Dans le mois d'avril 1864, arrivait

de Lor
bras de
fant âg
mé L
l'âge d
d'une a
il, du c
Plusieu
ils avai
et après
avaient
ble. L
deux ja
devant,
les épau
N'aya
naturels
Sainte A
tuaire t
leuse, l'
petites
temps, il
les enfar

de Lorient à Ste. Anne d'Auray, dans les bras de ses parents, un pauvre petit enfant âgé de deux ans et trois mois, nommé Léon-Joseph-Alexandre Jean. A l'âge de huit mois, il avait été atteint d'une affreuse maladie; qui venait, paraît-il, du cerveau et de la moëlle épinière. Plusieurs médecins avaient été appelés; ils avaient essayé de tous les remèdes, et après dix-huit mois de traitement, ils avaient déclaré le mal absolument incurable. Le pauvre petit infirme avait les deux jambes roidies, dressées en l'air par devant, si bien que les pieds touchaient les épaules. C'était affreux à voir.

N'ayant plus rien à espérer des moyens naturels, ses parents désolés le vouent à Sainte Anne; ils l'apportent à son sanctuaire béni. Devant la Statue Miraculeuse, l'enfant commence à étendre ses petites jambes, et au bout de peu de temps, il marchait et sautait comme tous les enfants.

8.—Le navire *Fleur-des-Bois* revenait de la Martinique en France, lorsque le 3 octobre 1864, il fut assailli, en plein Océan, par une effroyable tempête qui l'eut bientôt rasé comme un ponton, en brisant tous les mâts l'un après l'autre. Le malheureux vaisseau était presque entièrement sous l'eau, et menaçait à chaque instant de sombrer. Seul, l'arrière surnageait encore. Le capitaine et tous ses hommes s'étaient jetés à la mer sur des épaves. De tout l'équipage il n'était resté que le capitaine en second, dont la jambe droite était fracassée en deux endroits, et un pauvre petit mousse qui ne savait pas nager. Ils s'étaient tous deux amarrés de leur mieux sur les bossoirs de l'arrière et de là ils avaient vu disparaître, noyés les uns après les autres, tous leurs compagnons d'infortune.

Ils flottaient ainsi depuis six jours, au gré de la mer, n'ayant pour aliments que des cocos qu'ils avaient disputés au naufrage.

Alc
franc
du de
bande
le pe
En
comm
franç
et Sa
là, r
naiss
On l
parv
Qu
cer à
“ Eh
pas
“ De
résol
à qu
dans
ANY
vais

Alors, vaincu par les horribles souffrances de la faim, de sa jambe cassée et du désespoir, le malheureux second s'abandonne à la mer et disparaît, laissant le petit mousse tout seul, à moitié mort.

Enfin, le 21, le capitaine Duchène, commandant du paquebot transatlantique français le *Washington*, que la Providence et Sainte Anne avaient conduit près de là, recueillit le pauvre enfant sans connaissance, et perclu de tous ses membres. On le frictionna, on le réchauffa, et on parvint à le ramener à la vie.

Quand le petit mousse put recommencer à parler, l'excellent capitaine lui dit : " Eh bien, est-ce que cet accident ne va pas te dégoûter de la mer, mon garçon ? " " De la mer ? " répondit l'enfant d'un ton résolu, " je l'aime plus que jamais ! " " Et à quoi pensais-tu pendant ton naufrage, dans cette affreuse position ? " " A SAINTE ANNE, " répliqua le petit mousse. " J'avais dix francs dans ma poche ; de temps

en temps je les touchais en me disant : si j'échappe, j'en achèterai un beau cierge pour la Bonne Mère Sainte Anne d'Auray."

Le mousse a été repatrié, et on peut être bien sûr, ajoutait le brave capitaine du *Washington*, que Sainte Anne a eu son "beau cierge."

9.—Mademoiselle Marie de la Grostière, de Saint-Christophe-du-Ligneron (Vendée), était tombée gravement malade, au mois de février 1864, et avait bientôt perdu l'usage de ses jambes. Trois médecins, appelés successivement auprès d'elle, avaient dû reconnaître l'impuissance de leur art, à lui rendre la santé.

N'ayant plus d'espoir du côté de la médecine, la jeune infirme se tourne vers Sainte Anne, se consacre à elle, et fait vœu d'aller, si elle guérit, cinq fois en pèlerinage à son sanctuaire d'Auray.

Escomptant bravement sa guérison, elle

part
au m
tend
qu'on
effet
jeune
elle s
les je
Saint
culeu
prem
sans
comp
Grost
excel
cours
10.
bien
Mont
son s
sanct
peu j
vrogr

part en voiture et arrive le 12 octobre, au matin, à la sainte chapelle. Elle entend la messe et boit un verre d'eau qu'on lui apporte de la fontaine : aucun effet sensible n'apparaît encore. Mais la jeune chrétienne ne se décourage pas ; elle se fait porter à la fontaine et frotter les jambes avec l'eau de cette source que Sainte Anne a sanctifiée jadis par sa miraculeuse présence. Et voici que dès les premières lotions, elle se lève et marche sans peine. Guérison instantanée et complète ! Mademoiselle Marie de la Grostière a joui depuis lors d'une santé excellente, et peut faire de longues courses sans en être incommodée.

10.—Georges V*** remplissait tant bien que mal son petit emploi à la gare Montparnasse, à Paris ; mais empêché par son service d'assister à la messe et de sanctifier ses dimanches, il avait peu à peu perdu la foi, et était tombé dans l'ivrognerie. Sa malheureuse femme avait

tout fait pour obtenir sa guérison : prières, neuvaines à Notre Dame des Victoires et à Notre Dame de Fourvières, supplications, bonnes paroles, bons exemples, tout avait échoué. Son mari était devenu ivrogne de profession, un ivrogne incurable.

Il y avait douze ans que cela durait, lorsqu'en 1864, la pauvre femme entendit parler des miracles incessants de Sainte Anne à Auray. Le courage lui revint au cœur : " J'irai, se dit-elle ; j'irai à pieds, et j'obtiens la conversion de mon mari. " Elle part, sans en rien dire à personne ; elle fait ces cent trente lieues, arrive à Auray brisée de fatigue, les pieds en sang, va droit à l'Eglise, prie, supplie Sainte Anne, et après une longue station devant la statue miraculeuse, elle se rend à la fontaine pour y laver ses pieds meurtris. Elle les retire guéris : plus de douleurs, plus de plaies, plus même de fatigue.

Son courage surnaturalisé, elle retourne

vers
cette
foi e
trist
prièr

El
venu
route
son
été,
et il

" J
tiend
temp
Arriv
mour
terre
longt
Saint
" don
le, et
de ses
Ayez

vers la statue remercier Sainte Anne de cette première grâce. Mais, malgré sa foi et sa reconnaissance, elle se retire attristée, avec le sentiment intime que sa prière n'est point encore exaucée.

Elle retourne à Paris, comme elle était venue, à pieds, priant tout le long de la route. Arrivée à la maison, elle trouve son mari furieux, exaspéré : "Où as-tu été," lui crie-t-il ? Elle ne répond rien, et il l'accable de coups.

"J'y retournerai," se dit-elle, "et j'obtiendrai sa conversion." Et peu de temps après elle repart, encore à pieds. Arrivée au sanctuaire, malade, presque mourante, elle se prosterne la face contre terre devant la sainte image, et y reste longtemps, abîmée dans la prière : "Bonne Sainte Anne," s'écrie-t-elle en sanglotant, "donnez-moi l'âme de mon mari ; sauvez-le, et sauvez nos enfants de la contagion de ses exemples. Convertissez mon mari ! Ayez pitié de mon pauvre mari ! Sainte

Anne, je me traînerai à vos pieds, je reviendrai à votre sanctuaire, je mourrai, s'il le faut, en chemin, tant que vous ne m'aurez pas exaucée." Alors elle entend distinctement au dedans d'elle-même ces paroles consolantes : "Femme, lève-toi, ta prière a été entendue."

Elle repart aussitôt, sans penser à se reposer un moment, mais cette fois elle prend le premier train du chemin de fer.

En arrivant à la gare Montparnasse, elle trouve, au sortir du wagon, son mari qui l'attend, qui la reçoit à bras ouverts, avec une affection à laquelle il l'avait depuis longtemps déshabituée; son visage même est tout changé. Sans demander d'où elle vient, il lui dit avec émotion : "Que s'est-il donc passé, ma pauvre amie ? Depuis que tu es parti, je n'ai pas eu un moment de repos. Je me suis trouvé tout autre. Il a fallu, bon gré, mal gré, que j'aie me confesser. J'ai communié. A présent, je suis décidé à vivre en bon

chré-
propr
aux
avait
mess
bénin

De
role :
père
et se
Pour
dema
ploi :
vaille
aime
de se
femm
Auray
disait
cette
qui n'
drais.
bon n

chrétien. Tu vas être heureuse, je te le promets." L'héroïque femme, les larmes aux yeux, lui raconta alors ce qu'elle avait fait, ses pèlerinages à pieds, ses promesses à Sainte Anne, et tous deux ils bénirent le bon Dieu de ses miséricordes.

Depuis lors, Georges V*** a tenu sa parole : bon chrétien, il est bon époux, bon père et bon employé. Dieu, sa femme, et ses supérieurs sont contents de lui. Pour pouvoir pratiquer sa religion, il a demandé et obtenu un changement d'emploi : au lieu de travailler le jour, il travaille la nuit. C'est plus dur, mais il aime mieux cela ; il est plus libre ainsi de servir Dieu. Chaque année, lui et sa femme vont fidèlement en pèlerinage à Auray. Il y était encore en 1875 et y disait : " On est venu jadis ici pour moi : cette fois j'y viens pour ma pauvre fille, qui n'a pas autant de religion que je voudrais. Je viens demander pour elle un bon mari, bien solide, bien chrétien. "

11.—Le 6 septembre, à onze heures et demi du soir, Mademoiselle Marie-Anne Le Floch, propriétaire à Languidic, et qui s'occupait elle-même fort activement de ses affaires, sortit de son appartement pour aller réveiller son fermier, et lui donner quelques ordres pressés.

Dans la cour qu'elle dut traverser, il y a un puits, profond de trente-six pieds, et dans lequel se trouvait alors cinq pieds d'eau. Au milieu de l'obscurité, elle heurte le rebord du puits; elle veut s'y appuyer, met la main dans le vide, perd l'équilibre, et tombe dans le puits, laissant contre la paroi sa coiffe avec quelques mèches de cheveux.

Dans sa chute, et avant de perdre connaissance au fond de l'eau, Mademoiselle Le Floch invoque Ste. Anne, et prononce son nom béni.

Son domestique, Louis Sénéchal, la voyant tomber, s'écrie: "Sainte Anne, Sainte Anne." Et il court prévenir la

fami
sa n
com
tous
de la
Ann
O
on n
la p
noyé
serv
desc
O
sa m
mais
vie
suspe
dos
tenai
Pier
"Je
ment
Anne

famille. Apprenant le malheur arrivé à sa maîtresse, Gillette, sa servante, la recommande aussitôt à Sainte Anne; et tous de pousser, comme par instinct, le cri de la foi bretonne: "Sainte Anne! Sainte Anne!"

On accourt, on jette une corde. Mais on ne sent rien remuer, on n'entend rien: la pauvre Mademoiselle Le Floch est ou noyée, ou sans connaissance. Son autre serviteur, Pierre Tallé, se décide à descendre dans le puits.

O merveille! Arrivé au fond, il trouve sa maîtresse privée de toute connaissance, mais parfaitement vivante, et comme ravie en esprit. Elle était comme assise, suspendue au-dessus de l'eau, la tête et le dos appuyés à la paroi du puits, et elle tenait machinalement la corde à la main. Pierre Tallé la saisit, et veut la retirer. "Je suis bien ici," lui dit-elle tranquillement, "je suis dans l'église de Sainte Anne." "Mais non, Mademoiselle," répond

Pierre tout surpris, “vous êtes dans le puits.” “Non, non, oh ! qu’il fait beau dans l’église de Ste. Anne ! La chapelle n’est pas encore terminée ; mais il fait beau dans cette église !” Et comme le bon Pierre faisait des efforts pour la soulever : “Laissez-moi dans l’Église de Sainte Anne,” lui dit-elle, “je vois ici Ste. Anne près de moi. Laissez-moi avec Sainte Anne.”

Quand elle fut retirée du puits, elle dit, toujours hors d’elle-même, et dans une sorte d’extase : “Eh bien, me voici arrivée ; je viens de Sainte Anne ; je suis toute mouillée, mais bien contente.” Ses serviteurs la transportèrent dans son appartement. On l’essuya, on la fit sécher, et pendant qu’on lui mettait des vêtements secs, elle revint à elle et dit étonnée : “Comment ! je vois bien que je suis tombée dans le puits.” Ensuite elle mangea et de bon appétit, se mit au lit, à une heure environ après minuit, s’endor-

mit
exce
La
aucu
Bon
leusc
12
femm
bihar
ses
malac
boucl
de lu
Anne
diater
symp
dès le
était
mange
heure
13.-
l’autre
Vince

mit d'un sommeil paisible, et passa une excellente nuit.

Le lendemain matin, santé parfaite; aucune trace du terrible accident où la Bonne Sainte Anne lui avait si miraculeusement sauvé la vie.

12.—Une bonne mère de famille, la femme Marie Joffré, de Plouhinec (Morbihan) voyait, le 5 février 1867, un de ses enfants tomber très-dangereusement malade. Il rendait le sang à pleine bouche, et l'on commençait à désespérer de lui. La pauvre mère le voue à Sainte Anne, avec une grande confiance. Immédiatement amélioration inexplicable; les symptômes alarmants disparaissent, et dès le lendemain l'enfant frais et rose était rendu à une parfaite santé, riait, mangeait, sautait, sous les yeux de son heureuse mère.

13.—Le 7 mars de la même année, l'autre enfant de cette même femme, Jean Vincent, âgé de cinq mois, tombe à terre

auprès d'elle, pendant qu'elle épluchait des légumes avec un couteau fort pointu. Dans sa précipitation à le relever, elle enfonce profondément le couteau dans l'œil du pauvre petit. Troublée et épouvantée, elle resta un moment à ne savoir que faire, sans oser retirer l'arme, de peur de voir couler l'œil avec le sang de son petit garçon.

“O Sainte Anne, s'écrie-t-elle, gardez l'œil à mon enfant!” Et pleine de confiance, elle se penche, saisit hardiment le couteau, et l'arrache. Pas une goutte de sang ne jaillit ; point de trace de blessure. Tout terrible qu'il était, l'accident n'eut point de suite.

14.—Au grand pèlerinage du dimanche 9 juillet 1876, il y avait parmi les nombreux pèlerins du diocèse de Rennes, une pauvre jeune fille de Vitré, âgée de vingt ans, orpheline, simple ouvrière, nommée Augustine Crosnier. Trois mois auparavant, la pauvre fille avait fait une chute

où e
endr
tilen
état
mant

Tr
mées
à la
l'aiss
purul
rée a
tout
trave
aiguil
rien.
enflé
couleu
chairs
par ce
était
heure
départ
confes
tente

où elle s'était fracturé le bras en deux endroits, et deux médecins avaient inutilement essayé de lui remettre. Son état était devenu on ne peut plus alarmant.

Trois plaies profondes s'étaient formées, l'une à la paume de la main, l'autre à la saignée du bras, la troisième sous l'aisselle. Ces plaies étaient devenues purulentes, et la gangrène s'y était déclarée avec une telle intensité, que le bras tout entier semblait déjà mort ; on le traversait de part en part avec de longues aiguilles, sans que la jeune fille sentit rien. De plus, il était devenu tout ridé, enflé et ankylosé ; il avait cette affreuse couleur noirâtre qui est spéciale aux chairs gangrenées. L'infection répandue par cette chair et ces plaies gangrenées était telle, que le confesseur de la malheureuse orpheline fut, la veille de son départ pour Auray, obligé de sortir du confessional, et de finir d'entendre sa pénitente dans un endroit plus aéré.

Le médecin qui avait soigné la malade, leva les épaules quand on lui parla d'un espoir de guérison pour elle, au pèlerinage du lendemain.

Le dimanche matin, la bonne Augustine Crosnier communia de tout son cœur au sanctuaire de Sainte Anne, et après son action de grâces, elle se dirige toujours en priant vers la fontaine où elle plonge son bras avec une grande foi. Tout à coup, après l'y avoir laissé près de deux minutes, elle sent quelque chose d'extraordinaire, comme si la vie y rentrait; et en peu d'instants l'affreux mal disparaissait comme par enchantement, à commencer par les doigts, et en remontant graduellement jusqu'à l'épaule. "Je suis guérie, je suis guérie," s'écrie la jeune ouvrière en sanglotant, et en tombant à demi pâmée d'émotion et de bonheur.

En effet, plus aucune trace de gangrène, plus d'enflure, plus d'ankylose. Et, chose plus singulière encore, pas la moindre

marc
dévo
catric
aucun
au b
Le b
nomb
fraîs,
tit en
trasta
l'autr
au sol

15.
1870-
de bé
chers
Franc
taires,
nes et
par de
vœux
égide
les ha

marque des trois plaies qui tout à l'heure dévoraient ses chairs ; plus même de cicatrices ! A titre de souvenir, mais sans aucune douleur, un tout petit point noir au bout de chaque doigt, sur les ongles. Le bras, disent les témoins oculaires, au nombre de plusieurs milliers, le bras était frais, blanc et rose, comme celui d'un petit enfant. Cette fraîche carnation contrastait même assez singulièrement avec l'autre bras hâlé et bruni par le travail au soleil.

15.—Pendant l'épouvantable guerre de 1870-71, Sainte Anne ne manqua pas de bénir d'une manière toute spéciale ses chers Bretons dans leurs combats pour la France. Aussi Marins, Mobiles, Volontaires, ceux surtout des diocèses de Vannes et de Rennes, après s'être mis, soit par des pèlerinages publics, soit par des vœux particuliers, sous la puissante égide de leur Bonne Mère, renouvelèrent les hauts faits des anciens *preux*. Par-

tout ils se signalèrent; partout, mais principalement sous les murs de Paris et à l'armée de la Loire, les Prussiens et les Communards purent les distinguer à leur chapelet et à leur vaillance. Dieu et la France savent s'ils coururent au danger, et s'ils firent de la-besogne. Eh bien, des mobiles d'Auray, pas un seul ne périt! Quant aux Marins du Morbihan, eux aussi, Benjamins de Ste. Anne, partis au nombre de 708, après des prodiges de valeur qui en signalèrent plusieurs à l'admiration de l'armée, ils revinrent *tous* sans exception: deux seulement avaient été blessés, et très-légèrement. Ce fut ces deux blessés qui portèrent solennellement l'*ex-voto* des Marins du Morbihan à la grande procession d'actions de grâces, qui réunissait à Sainte Anne d'Auray, le 8 Décembre 1872, les représentants de tous les diocèses de Bretagne.

Un jeune soldat breton écrivait:
"Nous étions, l'autre jour, sept ou huit

du p
nous
et n
Sain
somm
Aux
voix
pas,
tous
vain
Bon
de ce
bless
Ce
d'Au
au b
To
fait s
racle
il no
neur
et de
Er

du pays couchés dans la même chambre ; nous avons fait notre prière en commun, et nous nous étions bien recommandés à Sainte Anne. Au milieu de la nuit, nous sommes réveillés en sursaut, on crie : Aux armes ! Nous entendons alors une voix : “ Allez, mes enfants, ne craignez pas, je suis avec vous. ” Nous l’avons tous entendue, et tous nous sommes convaincus que c’était la voix de notre Bonne Mère Ste. Anne. Pas un seul de ces braves enfants ne fut tué, ni même blessé.

Ces quelques extraits des archives d’Auray suffiront à la piété des fidèles et au bien de toute âme de bonne foi.

Toutefois, après avoir montré ce qu’a fait Ste. Anne pour son sanctuaire, les miracles et la gloire dont elle l’a comblé, il nous faut dire un mot aussi des honneurs et privilèges qu’il a reçus de l’Eglise et des hommes.

En l’année 1639, le roi Louis XIII et la

reine Anne d'Autriche firent don à l'église déjà célèbre, d'une relique insigne de Sainte Anne, donnée jadis aux derniers croisés par Simon, Patriarche de Constantinople, et Légat du Saint-Siège. Cette relique fut apportée de Paris à Auray en triomphe, et au milieu non-seulement des chants et feux de joie d'un peuple immense, mais encore parmi d'innombrables prodiges surnaturels.

Cette année-là, aux fêtes de la Pentecôte, on compta jusqu'à 80,000 pèlerins en trois jours; et le 26 juillet, à la fête de Ste. Anne, la foule fut telle qu'il fallut faire appel au zèle de quatre-vingts confesseurs.

A la prière d'Anne d'Autriche, une grande confrérie fut instituée à Auray, et enrichie d'indulgences par le Pape Urbain VIII. La reine s'y fit inscrire la première, et avec elle le jeune dauphin, depuis Louis XIV, ce fils attendu si longtemps et dont elle reconnaissait haute-

men
de S
Ce
sein
et d
siècl
mais
et e
mem
Le
tèren
le sa
Immo
XI, C
XIV
trésor
Pape
plus
de la
digni
en ac
la gr
d'Ass
au m

ment devoir la naissance à l'intercession de Sainte Anne.

Cette confrérie, qui compte dans son sein les noms les plus illustres de l'Eglise et de la France, depuis bientôt deux siècles et demi, existe encore aujourd'hui, mais érigée par Pie IX en archiconfrérie, et elle reçoit chaque jour de nouveaux membres.

Les successeurs d'Urbain VIII imitèrent sa piété et sa munificence envers le sanctuaire de Ste. Anne d'Auray. Innocent X, Alexandre VIII, Innocent XI, Clément XII, Benoit XIV, Clément XIV, enrichirent comme à l'envie son trésor d'indulgences. Mais Pie IX, le Pape de l'Immaculée Conception, a fait plus que tous ses prédécesseurs en faveur de la Mère de Marie : il l'éleva à la dignité de Basilique majeure, et lui en accorda les privilèges ; il la dota de la grande Indulgence de la Portioncule d'Assise, et enfin, le 31 septembre 1868, au milieu d'un concours énorme de pré-

lats, de prêtres et de fidèles, il fit couronner solennellement, en son nom, la statue de Ste. Anne, par la main de son délégué, Mgr. l'évêque de Vannes.

Quatre années auparavant, la vénérable chapelle de Nicolasic qui, après avoir échappé au vandalisme révolutionnaire, menaçait ruine, et était devenue beaucoup trop petite, avait fait place à une magnifique basilique, vrai monument d'art chrétien, de foi bretonne et de générosité française, dont la haute tour, surmontée de la statue de Ste. Anne, s'élève comme un phare de salut. Puissent à jamais les âmes en détresse y tourner leurs regards avec confiance ! A cette tour de David, puisse la France désormais venir pendre ses boucliers et ses épées, comme les soldats bretons, comme les de Sonis, les Cathelineau, les Charette et les MacMahon, afin de revenir, comme eux, après le combat, après la victoire, les y déposer en *ex-voto* de reconnaissance aux pieds de la Bonne Mère Sainte Anne !

MIRAC

Et
festa
la pu
nous
que
tions
temp
" Re
marq
Com
dans
au F

CHAPITRE IV

MIRACLES DE SAINTE ANNE A BEAUPRÉ ET AUTRES
LIEUX DU CANADA.

En ce qui regarde les premières manifestations miraculeuses de la bonté et de la puissance de Sainte Anne à Beaupré, nous ne pouvons mieux et moins faire que de citer en entier, sans autres corrections que celles de l'orthographe du temps, le XIX^e et dernier chapitre de la "*Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France,*" dans les années 1666 et 1667, envoyée au Rév. Père Jacques Bordier, Provin-

cial de la province de France, par le père François Le Mercier. Cette Relation, comme toutes celles qui l'accompagnent, est un document qui commande le respect et la confiance.

RÉCIT DES MERVEILLES ARRIVÉES EN L'ÉGLISE DE
STE. ANNE DU PETIT-CAP, CÔTE DE BEAUPRÉ,
EN LA NOUVELLE-FRANCE.

“ Ce récit porte le nom de merveilles et non de miracles, afin de ne contrevenir en rien aux ordres de la Sainte Eglise, qui défend de qualifier ces choses extraordinaires de ce nom de miracles, jusqu'à ce qu'elle en ait fait le jugement.

Comme Dieu a toujours choisi quelques églises spécialement entre les autres, où, par l'intercession de la Ste. Vierge, des Anges et des Saints, il ouvre largement le sein de ses miséricordes, et fait quantité de miracles qu'il n'opère pas ordinairement ailleurs, il semble aussi qu'il a

vou
Ann
favo
tien
entr
de g
part
dévo
pour
dévo
trao
gran
y re
qu'il
lés e
voye
opér
desso
seule
rable
sonn
fais
témo

voulu choisir en nos jours l'église de Ste. Anne du Petit-Cap, pour en faire un asile favorable et un refuge assuré aux chrétiens de ce nouveau monde, et qu'il a mis entre les mains de cette Sainte un trésor de grâces et de bénédictions qu'elle départ libéralement à ceux qui la réclament dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette même fin qu'il a imprimé une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en la protection de cette grande Sainte, ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoivent des secours très-signalés et très-extraordinaires, comme nous le voyons dans les merveilles qui s'y sont opérées depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les rapporter ici toutes, mais seulement quelques-unes des plus considérables, pour satisfaire la piété des personnes qui l'ont souhaité de moi. Je le fais d'autant plus volontiers qu'ayant été témoin oculaire, ou très-bien informé de

ces choses, je les dirai avec plus de certitude.

1.—En l'année 1662, Marie Esther Ramage, âgée de 45 ans, femme d'Elie Godin, de la paroisse de Ste. Anne du Petit-Cap, étant demeurée depuis dix-huit mois toute courbée, en sorte qu'elle ne pouvait aucunement se redresser, et qu'elle était obligée de se traîner comme elle pouvait avec son bâton, sans espérance de pouvoir jamais recouvrer la santé par les remèdes humains, se souvint de ce que son mari lui avait dit, qu'en sa présence Louis Guymond, de la même paroisse, avait été soudainement guéri d'une grande douleur de reins en mettant, par dévotion, trois pierres aux fondements de l'église de Sainte Anne que l'on commençait de bâtir. Alors elle réclama la Sainte, la priant de faire sur elle un miracle comme elle en avait fait sur cet homme. En même temps, s'oubliant de son bâton qui disparut, elle se trouva sur ses pieds toute

dro
qu'
d'u
à r
fait
elle
racl
la f
vécu
2.
fête
Dro
Dro
côte
duc
péris
bant
trou
com
suiv
et à
et pa
étant

droite, marchant avec autant de facilité qu'elle eut jamais fait et toute étonnée d'un changement si subit, elle commence à rendre grâces à Sainte Anne du bienfait qu'elle venait de recevoir, et depuis elle est restée en parfaite santé. Ce miracle a beaucoup servi à confirmer dans la foi cette famille qui avait longtemps vécu dans la religion prétendue réformée.

2.—En la même année, le 26 juillet, fête de la glorieuse Ste. Anne, Nicolas Drouin, âgé de 14 ans, fils de Robert Drouin, de la paroisse du Château-Richer, côte de Beaupré, étant affligé du mal caduc qui le mettait souvent en danger de périr, ou par le feu, ou par les eaux, tombant comme mort aux lieux où il s'en trouvait surpris, se voua à Ste. Anne et commença une neuvaine en son honneur, suivant le conseil que je lui en donnai et à ses parents qui me le demandaient, et par ce moyen il recouvra sa santé, et étant depuis parfaitement guéri de son

infirmité, il continue tous les ans, avec ses parents, de rendre des actions de grâces à Ste. Anne le jour de sa fête, en son église du Petit-Cap.

3.—L'année 1664, Marguerite Bire, femme de Mathurin Roy, habitant de Québec, s'étant rompu une jambe, et les os divisés en quatre n'ayant pu être remis, elle était demeurée estropiée depuis huit mois, sans pouvoir aucunement marcher et sans espérance de le pouvoir aucunement à l'avenir, car tel était le sentiment des chirurgiens. C'est ce qui l'obligea à retourner à Dieu avec confiance par l'intercession de Ste. Anne. Elle commença pour cet effet une neuvaine, se confessa généralement, et ayant fait vœu de visiter tous les ans une église ou chapelle dédiée en l'honneur de Ste. Anne, elle se fit porter le jour de sa fête en son église du Petit-Cap où, assistant à la messe, elle se sentit fortifiée au temps de l'Élévation et ensuite, quand il fallut

alle
ses
com
dit :
Sain
moi,
je n
temp
tenc
mén
rend
4.
paroi
hydr
ne p
pens
appe
Alors
Vierg
dispo
Saint
nant,
visag

aller à la sainte communion, elle quitta ses potences, marchant vers l'autel, et comme le peuple la voulait soutenir, elle dit : " J'irai bien toute seule, la bonne Sainte m'a fortifiée et fait miracle sur moi, grâces à Dieu ! Il y a huit mois que je n'en avais fait autant. " Depuis ce temps-là elle ne s'est plus servi de potences et a pu librement vaquer à son ménage et elle continue tous les ans de rendre son vœu à Ste. Anne.

4.—Elie Godin, âgé de 50 ans, de la paroisse de Ste. Anne, étant malade d'une hydropisie formée, à laquelle les remèdes ne pouvaient apporter aucun soulagement, pensait à se disposer à la mort et me fit appeler pour lui donner le Saint Viatique. Alors je lui dis qu'il eut recours à la Ste. Vierge et à Sainte Anne et après l'avoir disposé, je m'en allai à l'église dire la Sainte Messe à son intention d'où revenant, pour le communier, il me dit d'un visage serein : " Monsieur, je suis guéri ;

permettez-moi de me lever. Pendant que vous étiez à l'église, comme je disais mon chapelet, je me suis doucement endormi et j'ai vu, pendant mon sommeil, deux vénérables dames qui se sont approchées de moi, et dont l'une tenait en sa main une boîte qu'elle a ouverte où j'ai vu dedans un chemin très-long et fort étroit qui conduisait au ciel ; à cette vue je me suis trouvé tout rempli de consolation et tout soulagé de mon mal."—En effet, après la sainte communion, il rend grâces à Dieu, se lève et s'en va à l'église et, avant que d'avoir achevé sa neuvaine, il fut en état de travailler, comme avant sa maladie.

5.—Jean Adam, âgé de 23 ans, de Brinon-l'Archevêque, petite ville au diocèse de Sens, le 24 mars 1665, se sentit en un instant comme frappé de deux aleines dans les deux yeux, ne voyant plus que fort peu et dans quelques jours devint entièrement aveugle et demeura en cet état

jusq
dire
Sain
du l
à No
quoi
prêti
de S
dive
d'un
tanéc
disce
n'ava
d'une
qui é
vrera
haute
dit, c
pour
Pères
il sen
chef
yeux

jusqu'au mois de juin, où il fit vœu de dire neuf fois son rosaire en l'honneur de Sainte Anne et d'aller visiter son église du Petit-Cap. Il fit encore un pareil vœu à Notre-Dame de Lorette, en Italie, après quoi il fut conduit à Ste. Anne, où le prêtre disant, après la messe, l'Évangile de Sainte Anne sur lui, il vit par trois diverses fois, fort distinctement, mais d'une vue seulement passagère et momentanée, en sorte toutefois qu'il put aisément discerner la couleur des ornements qu'il n'avait jamais vus, et se sentit poussé d'une vive espérance que trois jours après, qui était la fin de sa neuvaine, il recouvrerait entièrement la vue, ce qu'il déclara hautement et qui arriva, comme il l'avait dit, car le troisième jour, lorsqu'on disait pour lui la messe au collège des Rév. Pères de la compagnie de Jésus, à Québec, il sentit comme si on lui eut donné derechef deux coups d'aleine dans les deux yeux qui jetèrent quelques gouttes d'eau,

et ensuite il aperçut, à l'Élévation, la Sainte Hostie entre les mains du prêtre, et depuis il a l'usage de la vue plus parfait qu'il ne l'avait eu avant cet accident.

6.—En l'année 1667, le 29 juin, Jean Pradère, âgé de 22 ans, de la ville de Toulouse, soldat du régiment de Carignan, étant frappé de deux infirmités, dont l'une était mortelle et l'autre incurable, eut pendant une nuit un sentiment extraordinaire et entendit une voix qui lui dit que s'il-plaisait à Dieu de lui donner la santé, ce serait un grand bien pour lui de se donner, pour toute sa vie, au service des malades de l'hôpital où il était pour lors ; il y consent volontiers et demeure dans une ferme espérance qu'il guérirait, nonobstant une apostume qu'il avait dans l'estomac et qui lui causait un hoquet, qui ne présageait qu'une mort prompte et assurée. En effet, on lui donna l'Extrême-Onction, jugeant qu'il allait bientôt mourir. Dieu néanmoins le délivra de ce

premi
pour
avait
qu'il
pouv
sage
six n
coups
qu'il
plus
en ce
fiance
Anne
pour
l'inte
santé
sa n
grand
dant
quien
Apôt
jour
Anne

premier danger en peu de temps; mais pour le second, on lui déclara qu'il n'y avait aucuns remèdes humains à faire, et qu'il fallait avoir recours à Dieu, qui seul pouvait le guérir, car il avait perdu l'usage et le sentiment d'une jambe depuis six mois, en sorte qu'il ne sentait ni les coups dont il la frappait, ni les incisions qu'il y faisait en se pansant lui-même, non plus que si elle eut été morte. Se voyant en cet état, sans rien diminuer de sa confiance, il prend résolution d'aller à Ste. Anne du Petit-Cap, à six lieues de Québec, pour y faire une neuvaine et obtenir, par l'intercession de cette glorieuse Sainte, la santé qu'il espérait. Il commence donc sa neuvaine et ses prières, souffre de grandes tentations et peines d'esprit pendant les premiers jours, jusqu'au cinquième qui était la fête des glorieux Apôtres St. Pierre et St. Paul, auquel jour étant au pied de l'autel de Sainte Anne, il sentit en sa jambe de très-

grandes douleurs, et notamment tous les coups dont il l'avait frappée pendant qu'elle était insensible ; ensuite il se laissa aller comme à un doux sommeil, dont revenant à soi, il se sentit plein d'une extrême consolation, et il aperçut sur sa jambe une sueur dont elle était trempée, et d'où s'exhalait une odeur si suave, qu'il n'avait jamais rien senti de pareil.

Aussitôt après, il voit sa jambe sans aucune humidité et aussi parfaitement rétablie que s'il n'y avait jamais eu de mal. Il rend grâces à Dieu et à Ste. Anne de la faveur qu'il venait de recevoir par son intercession ; il quitte ses potences et marche maintenant avec autant de facilité qu'il ait jamais marché, non sans l'admiration de ceux qui connaissaient son incommodité, et jugeaient qu'il était aussi difficile de le guérir que de ressusciter un mort ; mais l'un et l'autre est facile à Dieu à qui rien n'est impossible.

Outre les merveilles que je viens de

rapp
dont
seule
noml
Ann
les u
s'éta
fait
et ce
trêm
guér
hum
ence
extr
reus
desc
vent
firm
dévc
néan
tout
puiss
cessi

rapporter, il y en a beaucoup d'autres dont j'ai connaissance et que je touche seulement en général, disant que grand nombre de personnes s'étant vouées à Ste. Anne ont été secourues miraculeusement, les unes ayant évité la mort, le canot s'étant renversé sur elle, les autres ayant fait naufrage dans les chaloupes ; ceux-ci et ceux-là se voyant réduits dans un extrême péril de la vie. D'autres ont été guéris de diverses maladies où les remèdes humains étaient impuissants. Les femmes enceintes ont expérimenté des secours extraordinaires dans des couches dangereuses ; les enfants affligés de fâcheuses descentes ont été guéris. Plusieurs trouvent en ce lieu soulagement en leurs infirmités, y réclamant Sainte Anne avec dévotion et confiance. Ce qui me parait néanmoins de plus considérable parmi toutes ces faveurs, ce sont les grâces très-puissantes que Dieu a données par l'intercession de cette Sainte, à plusieurs pécheurs

pour leur conversion et une meilleure vie. Ayant, depuis cinq ou six ans, fait les fonctions curiales en cette église, j'en ai connu plusieurs à qui ce bonheur est arrivé; mais ces faveurs se passant entre Dieu et l'âme dans le secret du cœur, elles ne se connaîtront bien que dans l'éternité. De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de Sainte Anne, comblera en ce saint lieu, de mille bénédictions, tout ce nouveau pays. Plaise à sa bonté que nos péchés n'en arrêtent pas le cours."

Depuis le 10 novembre 1667, que le P. Le Mercier terminait sa Relation d'une manière si prophétique, le cours des bénédictions ne s'est pas plus arrêté de couler à Beupré, que celui du St. Laurent. Aujourd'hui, bien moins encore qu'au XVII^e siècle, le chroniqueur de Beupré ne peut tout citer. Les miracles de Ste. Anne opérés dans ce sanctuaire béni formeraient des volumes aussi énormes que les Rela-

tions
Cana
quel
7.-
des
Fran
pend
1670
vaiss
Sur l
de f
peinc
mira
enfin
étaie
du n
mêm
ex-vo
chape
de Q
de la
ment
cendi

tions volumineuses des héroïques jésuites Canadiens. Contentons-nous d'en offrir quelques-unes à la piété des fidèles.

7.—Le célèbre intendant Talon, l'un des hommes les plus éminents que la France ait envoyé au Canada, fut assailli, pendant qu'il se rendait à Québec, en 1670, par une tempête si violente que son vaisseau fut jeté sur les côtes du Portugal. Sur le point de périr, il eut l'inspiration de faire un vœu à Sainte Anne, et à peine l'avait-il prononcé, qu'il échappa miraculeusement au naufrage. Parvenu enfin à Québec, il fit faire un tableau où étaient représentées les principales scènes du naufrage et où il se fit peindre lui-même au moment de sa délivrance. Cet *ex-voto* fut placé au-dessus de l'autel de la chapelle de Ste. Anne, dans la Cathédrale de Québec. Il y resta jusqu'à l'époque de la conquête où il disparut, probablement dévoré par les flammes dans l'incendie de l'église.

8.—Dans les premières années de ce siècle, une famille Irlandaise Catholique s'embarquait en Angleterre pour l'Amérique. Près de l'entrée du Golfe St. Laurent, une tempête furieuse) abat la mâture du bâtiment qui la portait et le fait sombrer avec presque tous les passagers. De ce nombre fut le chef de la famille qui nous occupe. Mais la mère et la fille, qui portaient toutes deux sur leur poitrine l'image de Ste. Anne, échappèrent à la mort. Cependant chacune d'elle ignorait le salut de l'autre, car, après avoir été séparées par la tempête, et avoir longtemps flotté sur une épave, elles furent recueillies par deux vaisseaux différents qui se rendant tous deux à Québec, y arrivèrent à deux jours d'intervalle. La mère, qui se trouvait à bord du premier, n'avait nul doute que sa fille n'eut péri comme son père, et avec ce double deuil dans son cœur, sa raison s'égara; dans sa folie furieuse, oubliant tout, même ceux

dont
elle

L

ans,

vill

E

pée

de l

un t

devi

phel

mèr

qu'o

sent

Elle

mal

rega

s'en

naut

poin

Qua

elle

Dieu

de t

dont la perte l'avait réduite en cet état, elle cherchait à se donner la mort.

La fille arrive à son tour, seule, à 15 ans, sur une terre étrangère et dans une ville inconnue.

Elle apprend qu'une étrangère, échappée au même naufrage, est à quelques pas de là, dans un asile d'aliénés où l'a jeté un terrible malheur. Aussitôt son cœur devine : elle n'est pas complètement orpheline ; cette femme, cette folle, c'est sa mère. En hâte, elle se rend au lieu qu'on lui assigne et demande à être présentée à l'étrangère ; c'est bien elle !..... Elle veut se jeter dans ses bras. Mais la malheureuse ne la reconnaît pas ; elle la regarde avec effroi ; elle la repousse et s'enfuit en criant. Ce grand et terrible naufrage de la raison de sa mère n'abat point le courage et la foi de la jeune fille. Quand toute espérance semble perdue, elle veut espérer encore, sachant que Dieu lui reste et avec Dieu la délivrance de tous les naufrages.

Un miracle éclatant venait de s'opérer par l'intercession de Ste. Anne ; vite elle fait transporter sa mère à Beaupré et s'y rend elle-même. Pendant que le curé de la paroisse offre le Saint Sacrifice de la Messe pour la pauvre malheureuse qui s'agite comme une furie auprès de l'autel, sa fille est agenouillée dans un profond recueillement ; durant cette messe dite et entendue avec tant de ferveur, on remarque un changement sur la figure et dans l'attitude de la folle. Plus de frayeur ; la sérénité et un grand calme. Les membres cessent de s'agiter, les yeux se mouillent de larmes, puis s'ouvrent vaguement dans un regard sans fixité ; les lèvres murmurent une prière, elle dit : "Sauvez-moi, sauvez-moi." Les mystères sacrés terminés, le prêtre quitte l'autel, s'avance vers la mère et la fille, et dit à celle-ci : "Ayez confiance, votre mère vous sera rendue." Et il approche de ses lèvres une relique de Ste. Anne qu'il

pass
nére
fébri
cœu
dre :
au
Mais
elle
ange
"Vo
voir
presl
vous
La
prêtr
y rec
son a
9.-
d'Oli
Louis
puis
quoti
taque

Elle passe ensuite à la mère et les lui fait vénérer. Elle la saisit avec un transport fébrile, la presse sur sa bouche et sur son cœur, et quand elle est obligée de la rendre : “ Oh ! que je vous remercie, dit-elle au prêtre ; comme je suis heureuse ! Mais, ma fille vit-elle encore ? N'est-ce pas elle qui m'est apparue sous la forme d'un ange ? Oh ! qu'elle était belle alors. ” “ Votre fille vit encore ; vous allez la voir dans quelques instants. Allez au presbytère prendre quelque nourriture et vous l'y trouverez. ”

La jeune fille, sur un signe du bon prêtre, y était déjà allée et bientôt elle y recevait dans ses bras sa mère rendue à son amour et à la raison.

9.— Dame Geneviève Mailloux, épouse d'Olivier Boudrault, de la paroisse Saint Louis de l'Ile-aux-Coudres, éprouvait depuis sept ans des évanouissements presque quotidiens, et, de temps en temps, des attaques d'épilepsie et de violentes convul-

sions qui l'avaient complètement privée de ses jambes. Un témoin raconte l'avoir vue clouée sur son lit, les jambes repliées sous elle, formant, selon son expression, un quart de cercle, et les genoux collés de telle sorte qu'il s'était formé une plaie sur chacun d'eux. En cet état, sans espoir du côté humain, elle se voue à Ste. Anne de Beaupré.

Le 3 Juin 1841, deux marins de l'Ile-aux-Coudres, Elie Dufour et Hyppolite Desgagners, viennent la prendre chez elle et l'emportent dans leur chaloupe. La traverse la fatigua beaucoup, mais enfin on parvint à la déposer dans l'église de Sainte Anne. Là, ayant prié quelque temps devant l'autel, elle se sentit soudainement guérie et, quand elle s'en retourna, elle jouissait de l'usage de tous ses membres et marchait sans aide. Depuis lors, on l'a vue agir en parfaite santé, se rendre à l'église et vaquer à ses occupations, comme avant sa maladie.

10
Collé
la B
"A
le so
j'éta
lorsq
mani
plus
ment
ger d
secou
Celle
Saint
grand
voix
plian
tendi
mes
reste
me r
la se
alors.

10.—M. L'abbé Pinchaud, fondateur du Collège Ste. Anne et ancien missionnaire à la Baie des Chaleurs, raconte ce qui suit :

“Après une journée de grandes fatigues, le soir même de la fête de Sainte Anne, j'étais plongé dans un profond sommeil, lorsque, tout à coup, je fus éveillé d'une manière étrange, et j'entendis une voix, plus étrange encore, qui me dit distinctement : “Trois de tes frères sont en danger de périr si tu ne te hâtes de leur porter secours en intercédant pour eux auprès de Celle qu'on invoque sous le titre de la bonne Sainte Anne, et en laquelle ils ont une grande confiance.” Après ces mots la voix s'éteignit ; mais le son à la fois suppliant et mélodieux que je venais d'entendre, éloigna tellement le sommeil de mes paupières que je ne pus dormir le reste de la nuit, et chaque fois que ce fait me revient à la mémoire, j'éprouve encore la sensation extraordinaire qui m'agita alors.

Après cet avertissement, je fis aussitôt vœu de chanter le lendemain une grande messe en l'honneur de Sainte Anne, pour sauver du péril mes chers paroissiens. Le matin du jour suivant, voici ce que j'appris de la bouche même de ceux qui avaient été miraculeusement sauvés de la mort et qui étaient arrivés pendant la nuit. Trois sauvages, deux hommes et une femme, faisaient en canot d'écorce, le trajet de Tracadie à Ristigouche et n'arrivèrent au milieu de la baie vis-à-vis Caraquet que tard dans la nuit. A cet endroit, une bourrasque de vent s'éleva et fit chavirer leur frêle embarcation. Précipités brusquement dans les eaux, nos malheureux descendirent au fond de l'abîme et quand ils revinrent à la surface, ils se trouvèrent séparés les uns des autres et assez éloignés de leur canot. A la vue du danger qui les menaçait tous, la femme cria à ses compagnons : " Prions la bonne Sainte Anne, et elle nous sauvera." A peine eut-elle proféré ces paroles que

l'emb
vint,
sition
à coup
ment
maniè
naissa
qu'ils
une g
Bienf
Le
à mes
et en
recom
aux d
tées d
neur,
dévoti
pour c
larme
tance
dispos
gner l

l'embarcation tourna sur elle-même et vint, pour ainsi dire, se mettre à la disposition des naufragés qui se trouvèrent tout à coup rapprochés et purent assez facilement y reprendre leur place. Sauvés d'une manière si étrange, ces infortunés, reconnaissant qu'ils devaient leur salut à Celle qu'ils venaient d'invoquer, promirent aussi une grande messe en l'honneur de leur Bienfaitrice.

Le dimanche suivant, en rendant compte à mes chers sauvages de cet événement, et en les invitant à venir témoigner leur reconnaissance à Sainte Anne, en assistant aux deux messes qui devaient être chantées dans la semaine suivante en son honneur, je pus me convaincre de la tendre dévotion que ces enfants des bois avaient pour cette grande Sainte, et l'abondance des larmes qu'ils versèrent dans cette circonstance ne me laissa aucun doute sur leurs dispositions à tout faire pour lui témoigner leur amour.

Ce que je venais de leur raconter ne fit qu'accroître leurs heureuses dispositions, et depuis lors chaque fois que je voulais obtenir d'eux le sacrifice d'une passion, d'une mauvaise habitude, je n'avais qu'à leur dire : " En vous livrant à l'ivrognerie, à la colère, à la vengeance, etc., vous contristez le cœur de la bonne Sainte Anne et vous lui prouvez que vous ne l'aimez pas." Ces paroles suffisaient d'ordinaire pour obtenir les plus éclatantes conversions.

11.— Dans le courant de l'été de 1872, un jeune homme de 19 ans, Alfred Thibodeau, de la paroisse de Portneuf, s'agrégeait avec toute sa pieuse famille à la confrérie de la bonne Ste. Anne, et peu de temps après, muni de son billet d'admission, en guise de relique, il s'embarquait avec son père dans une goëlette à destination de Montréal. Mais, en face de la Pointe-aux-Trembles, ils sont assaillis par une grosse tempête et la chaloupe qui est sur le pont

mena
veut
enlè
heur,
penda
flots à

En
virer
sible
naufra
l'équi
vers
trop g
pour
homm
de Sa
d'affili
d'une
" Sain
moi, c
d'autre
ter un
Il se r

menace d'être emportée. Le jeune homme veut la consolider, quand une lame les enlève tous deux, et, pour comble de malheur, la frêle embarcation se renverse, pendant que lui se trouve entraîné par les flots à une distance de plusieurs arpents.

En vain le père au désespoir essaie de virer par travers : cette position, impossible contre la direction du vent, c'est le naufrage pour le vaisseau et la mort pour l'équipage. Et voilà la goëlette qui file vers Montréal avec une grande vitesse, trop grande, hélas, pour le naufragé et pour son malheureux père. Le jeune homme se rappelle qu'il a sur lui l'image de Sainte Anne gravée sur son billet d'affiliation à la confrérie et alors, plein d'une confiance indomptable, il crie : " Sainte Anne, à mon secours ! Sauvez-moi, comme vous en avez sauvé tant d'autres et je vous fais vœu de faire chanter une grande messe en votre honneur. " Il se recommande aussi à la sainte Vierge,

dont il porte le scapulaire. Aussitôt, en un instant, contre toutes les lois de la nature, entre la chaloupe et lui, la distance disparaît; mais elle est renversée et à se tenir accroché à la quille ses forces s'épuisent; après deux heures d'efforts et d'angoisses terribles, il sent la nécessité d'une pressante et suprême intervention, il adresse à Sainte Anne une prière fervente et la chaloupe tourne sur elle-même, et le voilà dedans, sans savoir comment. Cependant il n'était pas hors de danger: l'embarcation était remplie d'eau, et les vagues la couvraient sans cesse. Forcé de se tenir à genoux, Alfred Thibodeau priait, priait toujours. Enfin il aperçoit un petit bâtiment; il vient, il s'approche, c'est la *Reine des Anges*, c'est le salut... Non pas encore, mais c'est l'espoir, l'aube du salut. Le capitaine du navire, ne pouvant sans grand danger se détourner de sa route, promet d'envoyer un remorqueur pour le recueillir. En effet, un quart d'heure

après
fallut
n'aya
gues
n'étai
le re
sans l
sitôt
au je
échell

Ma
été la
connu
sa mèn
l'oubli

12.-
homm
sidant
rendit
mercie
arrach
arrivé
racont

après, un vapeur était à sa recherche. Il fallut du temps, car le pauvre naufragé n'ayant que la tête hors de l'eau et les vagues le recouvrant à chaque instant, il n'était pas aisé de le découvrir, si bien que le remorqueur se trouva sur la chaloupe sans le savoir et faillit la renverser. Aussitôt on lança une ceinture de sauvetage au jeune homme et on lui tendit une échelle.

Mais la ceinture de sauvetage avait été la protection de Sainte Anne, il le reconnut ; il ne cessait de le répéter devant sa mère et ses parents, promettant de ne l'oublier jamais, jamais.

12.—Vers le milieu de 1873, un jeune homme du nom de Ferdinand Godbout, résidant à Hartford, aux Etats-Unis, se rendit en pèlerinage à Beaupré pour remercier la bonne Sainte Anne de l'avoir arraché à une mort certaine. Aussitôt arrivé en ce lieu privilégié, voici ce qu'il raconta à M. le curé de la paroisse :

“ Vous voyez devant vous un homme qui arrive d'un grand voyage, puisqu'il a été à la porte de l'éternité. Les fièvres typhoïdes ont fait dans mon être un tel ravage qu'elles m'ont réduit en quelques jours à la dernière extrémité. Mon état devint tel que mon médecin et tous ceux qui me voyaient n'attendaient plus que la mort pour moi. Ma bonne mère, qui m'aime tendrement, ne pouvant supporter l'idée d'une séparation, se mit à demander à Dieu, par l'intercession de Sainte Anne, mon rappel à la vie. Elle pria avec tant de ferveur et de confiance, en union avec tous mes autres parents, qu'elle attira les regards de Sainte Anne sur moi, et que celle-ci obtint ce que les moyens humains étaient impuissants à produire : une complète guérison ; l'assistance du Ciel fut si prompte que je n'eus pas de convalescence et que je passai de l'extrême danger à la santé.

13.—Le 28 juillet 1874, une jeune fille de 28 ans, nommée Flore Brulotte, de St.

Josep
nage
guéri
décla
avan
voix

Pe
elle t
si cor
qui e
dèren
rendi
Cepen
des f
tendr
s'app
Dieu
Saint
elle
ensui
dinai
qu'ur
trine

Joseph-de-Lévis, se rendait en pèlerinage à Ste. Anne de Beaupré pour être guérie d'une maladie que les médecins déclaraient incurable, une pulmonie très-avancée, accompagnée d'une extinction de voix à peu près complète.

Pendant la nuit qui suivit son arrivée, elle toussa d'une manière si déchirante et si continue, que les sœurs de charité chez qui elle logeait, désespérant d'elle, regardèrent comme impossible qu'elle put se rendre à l'église le lendemain matin. Cependant, la foi et le courage lui donnant des forces, elle put se lever et aller entendre la Sainte Messe. Elle put aussi s'approcher de la sainte table et recevoir le Dieu de tout secours. Au moment où le Saint des Saints descendit dans son cœur, elle éprouva, ainsi qu'elle le racontait ensuite, une sensation tout à fait extraordinaire ; il lui sembla, selon ses paroles, qu'une boule se dilatait dans sa poitrine ; aussitôt elle respira à pleins pou-

mons, et elle recouvra la voix pour chanter une hymne d'actions de grâces à la bonne Sainte Anne.

Les quelques accès de toux qui lui étaient restés ont cessé; toute trace du mal cruel qui la minait a disparu : sa guérison est parfaite.

14.—La même année, et du même pays, arrivait à la bonne Ste. Anne, une petite fille, âgée de treize ans, qui, depuis vingt et un mois, souffrait de plaies qui lui couvraient tout le corps. Pendant ce temps, elle n'avait jamais reposé que sur des draps enduits d'une épaisse couche de saindoux, et telles étaient ses douleurs et sa faiblesse, qu'à peine pouvait-elle soulever hors du lit sa tête et ses mains. Quand la mère entreprit de mener la pauvre martyre à Beaupré, on lui dit qu'elle perdait la tête, et qu'elle ne ramènerait qu'un cadavre. Mais sa foi résista à toutes ces objurgations et Sainte Anne l'en a récompensée. Le jour même

où la
quat
béné
s'ass
fit b
de r
D
rapi
et fi
son
reço
tion.
1:
à. S
de C
de
mar
une
sur
voit
s'éta
le m
Mal

où la petite malade, portée sur son lit par quatre hommes, arrivait au sanctuaire béni et y communiait, elle demanda à s'asseoir sur une chaise et à ce moment on fit brûler ses draps et son matelas en signe de reconnaissance.

Dès lors sa guérison fit des progrès rapides, et maintenant une chair nouvelle et fraîche recouvre les larges plaies dont son corps était criblé. Aujourd'hui elle reçoit ses compagnes qui, dans l'admiration, viennent la visiter.

15.—A la fin du mois de juillet 1875, à Sainte Anne d'Yamachiche, la femme de George Emmanuel Gélinas, revenant de visiter une de ses amies malade, son mari qui l'accompagnait, ayant affaire à une de ses connaissances qu'il trouvait sur le chemin, descendit un instant de voiture, où elle resta seule. A peine s'était-il éloigné, que le cheval prend le mors aux dents et part comme l'éclair. Malgré tous les efforts de l'héroïne et des

témoins de cette terrible scène, l'animal dévore l'espace et dans sa course effrénée a bientôt parcouru quinze arpents. Au moment où il passe devant l'église, dans laquelle se trouvent des reliques de Sainte Anne, la pieuse chrétienne, emportée ainsi à une mort certaine, a l'inspiration de recourir à la bonne patronne : " O mère puissante, sauvez-moi !" s'écrie-t-elle d'une voix forte, entendue de plusieurs témoins.

Le cheval s'arrête, mais si subitement, que du contre-coup Madame Gélinas va tomber à plusieurs pas sur la route. Tous les assistants la crurent morte, elle et l'enfant qu'elle portait dans son sein. Non, elle se relève, sans ressentir aucun malaise, et un mois et demi après ce terrible accident, elle se réjouissait, grâce encore à Sainte Anne, d'une seconde délivrance aussi heureuse et aussi miraculeuse que la première.

16.—Dans une lettre au rédacteur des

An.
de
en
“
qui
cess
un
plu
pei
ses
et c
loir
pou
gne
end
que
bén
tab
pri
et
dar
fav
l'h

Annales de la Bonne Sainte Anne, un père de famille écrit du comté de Nicolet en 1876 :

“ Je ne puis passer sous silence la faveur qui vient de m'être accordée par l'intercession de la bonne Sainte Anne. J'avais un garçon dans les Etats-Unis dont, depuis plusieurs années, la conduite me faisait peine. Plusieurs fois je lui écrivis ; mais ses réponses étaient bien peu satisfaisantes, et dernièrement il m'annonçait que bien loin de revenir à la maison et, sans doute pour me faire de la peine, il allait s'éloigner davantage et partir pour un endroit très-dangereux. Ne sachant plus que faire pour ce malheureux enfant désobéissant et dont la perte semblait inévitable, je m'adresse à Sainte Anne, la priant humblement de me rendre mon fils et promettant de faire publier la chose dans les *Annales*, si j'obtenais cette faveur ; je commence une neuvaine à l'honneur de la bonne Sainte Anne et

voilà qu'à peine en ai-je terminé les exercices, que mon enfant est de retour et implore son pardon. Vous pouvez juger de ma joie. Depuis lors, mon prodigue est très-obéissant et très-dévoué à ses devoirs. Gloire donc à cette grande Sainte ; que son nom soit dans toutes les bouches, et qu'elle soit honorée dans notre pays pour toutes les faveurs qu'elle ne cesse de nous obtenir."

17.—Une jeune femme fut prise d'un chancre au sein. En peu de temps la maladie fit de tels progrès, que les médecins ordonnèrent l'amputation. L'opération parut avoir détruit le mal pendant quelque temps, mais voilà que la terrible maladie se déclare à l'autre sein.

La malade, plaçant toute sa confiance en la bonne Sainte Anne, promet de faire un pèlerinage à son sanctuaire de Beaupré, si elle guérissait. De ce jour, la maladie diminuait graduellement, lorsque, le 18 juillet 1876, la malade fit le pèlerinage à

Ste
me
N
hist
nou
elle
elle
à l'
repe
bas
lâch
séjo
pay
puis
mai
sang
exh
de
pas
dans
nou
orph
Sacr

Ste. Anne de Beaupré, où elle fut parfaitement guérie.

Nous nous arrêtons à regret. Cette histoire des bienfaits de Sainte Anne, dont nous ne donnons qu'un modeste chapitre, elle est si belle à lire, si douce à écrire ; elle est si touchante au cœur, si fortifiante à l'esprit et à la foi. Il fait si bon reposer ses yeux de la vue de ce monde bas et mesquin, rempli d'égoïsme et de lâcheté, en regardant en haut, au Ciel, séjour du bon Dieu et des Bons, ses amis, pays de l'Infini en charité comme en puissance. Les pages de l'histoire humaine sont écrites avec tant de larmes, de sang, ou de fiel ! Les annales des Saints exhalent au contraire tant de suavité et de mansuétude ! Ainsi donc, Dieu n'est pas relégué comme la déité rationaliste dans sa majesté solitaire. Dieu est avec nous et Jésus-Christ ne nous a pas laissés orphelins. Présent et vivant dans son Sacrement d'amour, il se révèle encore le

même qu'autrefois : il passe et repasse sans cesse dans son Église, comme jadis dans la Judée, en y faisant le bien, multipliant le pain des miracles aux intelligences affamées et aux cœurs défaillants. Aujourd'hui encore les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les pauvres sont évangélisés ; car la bonne nouvelle est prêchée aux humbles et aux petits ainsi qu'il convient de la leur prêcher par de grands faits qui sont des bienfaits, par des actes visibles et saisissants d'une bonté et d'une puissance infinie.

Ainsi donc, quoiqu'en disent les hérétiques et les incrédules qui, du reste, se condamnent eux-mêmes en déclarant non avvenu tout phénomène qui dépasse la petite toise de leur raison ; en dépit de leur scepticisme et contre leurs règles de critique, il est vrai, il est prouvé par des faits éclatants, authentiques, innombrables, ce dogme si sublime et si consolant de la Communion des Saints.

El
ent
heur
des p
ent
la F
tion
tile,
heur
Car
chrét
sont
donn
mais
biens

Le
ment
ou le
naire
des
une f
tion à
St. J

Elle existe, cette échelle que vit Jacob : entre les malheureux d'ici-bas et les bienheureux d'en haut, sans cesse montent des prières et descendent des bénédictions ; entre le Ciel et la terre aussi bien qu'entre la France et le Canada il y a communication électrique, non dans un but mercantile, mais pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'Église militante et souffrante. Car le courant passe par le Purgatoire ; chrétiens soldats et chrétiens triomphants sont reliés à leurs frères captifs ; tous se donnent la main et pratiquent entr'eux, mais dans la charité, le libre échange des biens spirituels.

Le courant ordinaire, ce sont les sacrements. Mais quand les besoins de la terre, ou les ressources du Ciel sont extraordinaires, le fluide surnaturel sait se frayer des issues extraordinaires aussi. Sous une forme ou sous une autre, par la dévotion à Marie, à Ste. Anne, au Sacré-Cœur, à St. Joseph, ou une autre, sur un point ou

sur un autre, dans un temps ou dans un autre, généralement lorsque la fumée sort du puits de l'abîme et que les volcans de l'enfer sont en éruption, ordinairement sur une montagne, sur quelque Thabor, à Lorette, à Fourvières, à Notre Dame des Victoires, à Notre Dame d'Afrique, à la Salette, à Lourdes, à Auray, à Beaupré, il éclate tout à coup avec la splendeur et l'indépendance de la foudre, disant d'une voix tonnante et douce à tous les disciples qui ont gravi la hauteur avec le Christ : Il fait bon ici.

Oh oui ! qu'il fait bon ici, dans vos sanctuaires et qu'ils sont admirables, Dieu des vertus ! qu'il fait bon s'y entretenir avec vous, comme Moïse et Elie sur le mont de la Transfiguration ! qu'il fait bon y recevoir vos messages de bonté et vous y envoyer les nôtres de misère et de reconnaissance par l'intermédiaire béni de Marie ou de sa bonne Mère. Car vous, ô notre Dieu, vous n'êtes pas comme le

Dieu
d'aut
Vous
par
duire
sourc
voeu
vivar
ples
Vous
autre
majes
misér
un V
voix
enfan
mère.

Fra
nada,
combi
que I
misér
mais

Dieu Bel, le Dieu veau d'or et tant d'autres qu'on adore autour de nous. Vous vous révélez, vous, autrement que par votre puissance de manger et de produire du coton. Vous, vous n'êtes pas sourd aux prières de vos prêtres et aux vœux de vos fidèles. Vous, ô Dieu des vivants, vous n'habitez pas dans des temples vides et froids comme des nécropoles. Vous remplissez vos sanctuaires comme autrefois votre arche, votre temple, de la majesté de votre puissance et de votre miséricorde. Vous, vous avez du cœur, un Verbe unique, mais plus d'une grande voix et vous parlez par une mère aux enfants et vous écoutez les enfants par la mère.

Français de la mère-patrie et du Canada, et vous tous qui avez senti, compris combien il fait bon dans les sanctuaires que Dieu a choisis pour ses manifestations miséricordieuses, dressez-y donc vos tentes, mais à côté de Jésus, afin d'y recevoir ces

clartés du Ciel qui transfigurent et d'être mieux préparés ensuite à monter au Calvaire avec le divin Maître.

Après avoir raconté la vie d'humilité et de souffrance de Ste. Anne sur la terre, puis sa vie de gloire et de bonté dans le Ciel, il nous reste à indiquer les moyens de l'invoquer et d'attirer ses faveurs.



PRAT.

1^{er}
fondé
et su
bonhe
à jam
auprè
éprou
leurs

être
Cal-
lité
re,
le
ens

TROISIÈME PARTIE

PRATIQUES DE DEVOTION A SAINTE ANNE

PREMIÈRE MÉDITATION

1^{er} *Point*.—La dévotion aux Saints est fondée sur l'amour que Dieu a pour eux et sur celui qu'ils ont pour Dieu, sur le bonheur qu'ils possèdent d'être ses amis à jamais, sur le crédit dont ils jouissent auprès de Lui, enfin sur la charité qu'ils éprouvent, eux, triomphants, pour nous, leurs frères militants.

Tous les Saints méritent notre vénération, notre amour et notre confiance ; mais, parmi eux, qui les mérite mieux, après la Reine des Saints, que Ste. Anne, aïeule de Jésus-Christ, selon la chair, mère de la Très-Sainte Vierge ? Quelle haute place n'occupe-t-elle pas dans la Jérusalem céleste, et quel crédit n'a-t-elle pas auprès de son petit-fils, le Sauveur, l'agneau sans tâche ? Dix hommes auraient désarmé la colère de Dieu, s'il s'en fut trouvé autant, si même il s'en fut trouvé un dans les cinq plus abominables villes du monde. Combien de fois Dieu a-t-il pardonné au peuple juif, ce peuple à la tête et au cœur durs, mais son peuple, à la prière de Moïse ? Combien de fois son bras vengeur s'est-il désarmé à la seule considération de David ? Et ce Dieu, dont les bontés sont infinies, n'aurait point d'égards pour la grand'mère de son Fils bien-aimé, pour la mère de sa fille bénie et chérie entre toutes les femmes ? Le sang de Ste,

Ann
Jésu
Sain
grâc
tères
reux
chos
qui l
que
pouv
confi
plus
invo
le po
le cie
2^m
puiss
Anne
Cette
pable
tout
cœurs
nuer

Anne a coulé jusque dans les veines de Jésus-Christ. Quel droit cette grande Sainte n'a-t-elle pas à ses mérites et à ses grâces ? Le sort de celui pour qui elle s'intéresse ne saurait manquer d'être heureux. Jésus-Christ refusera-t-il quelque chose à sa mère et la Sainte Vierge à celle qui lui a donné le jour ? On peut donc dire que son crédit est tout puissant et son pouvoir sans bornes. Fut-il jamais une confiance mieux fondée et une dévotion plus juste ? O heureux les fidèles qui invoquent et imitent une Sainte dont le pouvoir et la gloire sont si grands dans le ciel.

2^{me} *Point*.—Un autre motif encore bien puissant d'honorer et d'invoquer Ste. Anne, c'est sa vie intérieure et cachée. Cette vie si commune en apparence est capable d'exciter les plus lâches à travailler tout de bon à leur sanctification. Les cœurs moux, les âmes tièdes sentent diminuer leur confiance en des Saints dont la

vie est pleine de faits extraordinaires et dont la sainteté se fait surtout remarquer par des miracles continuels d'austérités. Une âme négligente craint toujours qu'en s'adressant à ces modèles de mortification, ils ne lui reprochent sa lâcheté, et cette crainte affaiblit sa confiance. Mais qui ne peut imiter la vie commune, la vie intérieure et silencieuse de Ste. Anne ? Qui peut trouver ce modèle de perfection trop élevé, lorsqu'il ne lui présente que les devoirs les plus ordinaires de son état ? Qui peut s'imaginer qu'il est trop difficile de se tenir recueilli et de se taire ? Nul de nous qui ne puisse imiter la vie intérieure de Ste. Anne, son application à ses devoirs journaliers, sa douceur, son humilité. Nul qui n'ait assez d'intelligence et de force pour vivre dans l'obscurité où il est né, nul qui ne soit capable de passer ses jours dans les pratiques des vertus domestiques. Cette facilité à imiter Ste. Anne, donne je ne sais quelle douce confiance

en s
mide
et le
n'ait
des
l'est
ses s
Anin
pas c
état c
sion ?
crédi
ceux
que l
tectri
l'Égli
plus c
les t
causé
Seign
Mo
gloire
haite

en sa protection, et enhardit les plus timides à recourir à elle dans leurs besoins et leurs peines. On ne peut douter qu'elle n'ait une charité particulière en faveur des pécheurs. Rapprochée comme elle l'est du Sauveur, elle participe le plus à ses sentiments et à toutes ses inclinations. Animée du même esprit, peut-elle n'avoir pas de compassion pour leur déplorable état et manquer de zèle pour leur conversion ? Peut-elle ne pas employer tout son crédit auprès de Jésus-Christ en faveur de ceux qui la prient ? Aussi remarque-t-on que la dévotion envers cette puissante protectrice s'est accrue avec les besoins de l'Église et que les fidèles n'ont jamais eu plus de dévotion à Ste. Anne que depuis les temps où l'hérésie et l'infidélité ont causé plus de dégâts dans la vigne du Seigneur.

Mon Dieu ! qui avez tant à cœur la gloire de cette grande Sainte, et qui souhaitez de voir croître son culte, faites que

la dévotion que j'aurai désormais envers elle me donne quelque part à sa puissante protection et aux faveurs que vous aimez à répandre sur ceux qui l'honorent.

ASPIRATIONS DÉVOTES PENDANT LE JOUR

Ste. Anne, vous êtes celle que le Seigneur le Dieu très-haut a bénie, plus que toutes les femmes sur cette terre après Marie votre fille immaculée.

Grande Sainte, je suis un de vos enfants : priez pour moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ

1.—On est inconsolable quand, par oubli, ou par inadvertance, on ne s'est pas servi des secours et qu'on a négligé les moyens qui pouvaient nous rendre heureux. N'avez-vous rien à vous reprocher sur ce point ? Nous avons besoin de protecteurs auprès de Dieu. Ste. Anne est une puissante protectrice. Quelle a été votre dévotion envers elle ? Remédiez dès ce

mon
tant
tecti
2.
très-
seme
devr
anné
toute
neuv
fiant
muni
famil

No
la ve
avec
et rej
sur le
ou da
comm
merce

moment à votre négligence en vous mettant, vous et votre famille, sous sa protection.

2.—Les familles chrétiennes feraient très-bien de consacrer le mardi de chaque semaine au culte de Ste. Anne. Elles ne devraient pas manquer aussi, chaque année, de célébrer sa fête d'une manière toute particulière, s'y préparant par une neuvaine, l'aumône et le jeûne, et sanctifiant le jour même par une fervente communion. Prions-la alors de faire de notre famille une famille sainte.

RÉFLEXIONS

Nous nous formons une fausse idée de la vertu, nous nous la dépeignons toujours avec des couleurs sombres, un air morne et repoussant ; nous nous la représentons sur le sommet d'une montagne inaccessible, ou dans la solitude des plus affreux déserts, comme si elle avait été exilée du commerce de la vie civile, et condamnée à

passer ses jours dans la retraite, le silence et le deuil. D'où vient qu'ayant autant d'intérêt que nous en avons qu'elle soit douce, aisée, facile, et à portée de tous les états et de toutes les conditions, nous prenons plaisir à nous persuader qu'elle est inaccessible, que la vieillesse est sa véritable saison, qu'il y a peu de conditions dans le monde où elle puisse subsister, et qu'on ne peut la cultiver que dans le désert et dans le cloître ? Cette erreur est l'ouvrage de l'amour-propre, c'est l'artifice dont il se sert pour nous donner le dégoût de la vertu, en nous montrant la sainteté comme impossible. Le Saint-Esprit détruit par les vertus de Ste. Anne la fausseté de cette séduisante opinion. Cette femme, dont le mérite passe tout ce qu'on avait vu de plus parfait dans l'ancienne loi, dont la vie est un abrégé de toutes les vertus que nous enseigne l'Évangile, a passé ses jours dans sa petite famille, occupée des simples devoirs de son état,

appliqu
ordre c
que le
tement
ses ouv
vail de
la priè
l'Espri
forte, r
parties
blées ;
des fem
unique
juste ic
t-on, er
est une
bite pa
le tum
modest
que les
de ses c
là des
montab

appliquée à maintenir la paix et le bon ordre dans sa maison, à plaire à l'époux que le Ciel lui avait donné, à payer exactement le salaire de ses domestiques et de ses ouvriers, à employer son loisir au travail des mains et tout le reste du temps à la prière. Ce n'est point par oubli que l'Esprit Saint, dans le portrait de la femme forte, ne parle pas de visites, de jeux, de parties de plaisir, de parures ni d'assemblées ; il ne prétendait pas faire le portrait des femmes mondaines de notre temps : son unique dessein était de nous donner une juste idée de la femme chrétienne. Dirait-on, en voyant ce portrait, que la sainteté est une plante exotique, que la vertu n'habite pas dans le monde ? Il est vrai que le tumulte ne lui convient point, que la modestie et la retraite sont de son goût, et que les devoirs de son état font le sujet de ses occupations sérieuses. Mais sont-ce là des obstacles et des difficultés insurmontables ? Non, sans doute. La vertu

peut se trouver, et se trouve souvent au sein des agitations du siècle : mais le monde ne l'aime pas, et c'est une suite naturelle de son aveuglement et du dérèglement de ses mœurs.

DEUXIÈME MÉDITATION

HOMMAGE A SAINTE ANNE

Quand nous témoignons tant d'amour et de dévouement à la Reine des Cieux, pourrions-nous ne pas vous associer quelquefois aux hommages que nous lui rendons, ô vous qui l'avez donnée à la terre, vous qu'elle aima d'un amour que la nature et la reconnaissance rendit si affectueux et si tendre ? Illustre rejeton de cette tige de Jessé, d'où sortira la fleur

brillan
tions e
penser
auprès
reux, s
femme
doublé.
époux e
Aussi d
délicieu
Sainte
vertus
son amc
d'un éc
avait en
tromper
que la
seule da
pudique
grâce.
ment de
fondeme
tels sont

brillante du Messie, recevez nos félicitations et nos louanges. Permettez-nous de penser un moment au bonheur que goûta auprès de vous le père de Marie. *Heureux*, s'écrie l'Esprit Saint, *le mari d'une femme sage : le nombre de ses jours sera doublé. La femme forte est la joie de son époux et remplit de paix les années de sa vie.* Aussi dans quelle paix, dans quel charme délicieux s'écoulèrent près de vous, ô Sainte Anne, les jours de Joachim ! Que de vertus vous offrîtes à son admiration et à son amour ! Il les vit toutes briller en vous d'un éclat ineffable ; car l'Esprit vous avait enseigné que la grâce extérieure est trompeuse et que la beauté est vaine, mais que la femme qui craint le Seigneur sera seule dans la gloire ; que la femme sage et pudique a une grâce qui surpasse toute grâce. En vous il trouva l'accomplissement de cette parole de l'Écriture : *“ Des fondements éternels sur un rocher immuable : tels sont les commandements de Dieu dans*

le cœur d'une femme sage." Si le seul souvenir de vos chastes traits commande nos louanges, que dire, quand nous contemplons dans vos bras maternels cet ange, cette Reine des Anges, qui doit donner au monde son Sauveur ? Quelles étaient saintes et touchantes, ces leçons que votre tendresse adressait à sa jeune intelligence ! "Écoute, mon enfant, la science de ton père, lui disiez-vous, et n'abandonne pas les lois de ta mère. Elles seront une couronne pour ta tête, un ornement pour ton cou. O mon enfant, crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme." Et Marie, docile à vos leçons, surpassa bientôt toutes les filles d'Adam par les trésors de ses vertus. Ah ! vous aurez avec elle toujours une part à nos louanges et les hommages que nous lui rendrons rejailiront sur vous.

O Sainte Anne, quand au xvii^e siècle vous donnâtes à nos ancêtres vos deux sanctuaires d'Auray et de Beaupré, l'un

en face
mais
était-e
L'héro
traien
maint
et par
Anne,
Beaup
nous a

Soy
de l'H
de ce
nité e
guste

Sain
vase q
du Ciel
d'avoir
divins.

Je
étoilé,
la Rein

en face de l'autre, chacun sur un continent, mais tous deux alors en France, la foi était-elle moins menacée qu'aujourd'hui ? L'hérésie, l'infidélité, le vice se montraient-ils plus envahisseurs ? Avons-nous maintenant moins besoin de secours publics et particuliers ? Bonne et puissante Ste. Anne, que vos Sanctuaires d'Auray et de Beaupré soient pour nous des arsenaux où nous allons prendre nos armes spirituelles.

Soyez à jamais bénis, glorieux agents de l'Homme-Dieu, vous qui êtes la racine de ce divin germe, les temples de la divinité et les bienheureux parents de l'auguste Vierge Marie.

Sainte Anne, vous qui êtes le précieux vase qui avez conçu par miracle cette fille du Ciel, vous êtes bénie dans tous les siècles d'avoir ajouté une humble loi aux oracles divins.

Je vous révère et vous félicite, ciel étoilé, glorieuse Anne, d'être la mère de la Reine des Anges, l'honneur des femmes

mariées; vous êtes richement parée du mérite de vos œuvres, puisque vous êtes la lumière, la splendeur des femmes et la couronne des mères.

Je vous révère et vous félicite, mère de bénédiction, d'avoir été rendue féconde par l'Esprit d'amour, en vue du salut des hommes. C'est de vous que le Très-Haut a formé la Vierge des Vierges, comme il a formé, de cette même vierge, le Seigneur de toutes choses.

O glorieux mariage, enrichi des présents du Ciel! O Bienheureux St. Joachim et Anne, par la voie desquels Jésus-Christ, la manne du Ciel, est venu jusqu'à nous en naissant du précieux sang de Marie!

Tous les oracles publient, ô glorieuse Ste. Anne, que vous avez conçu Marie sans tache originelle; tous les siècles vous bénissent d'avoir donné à cette Vierge heureuse le lait de vos mamelles.

Et vous, ô Père Tout-Puissant qui,

dans l'
Esprit
fection
pur de
a été le
nité su
votre c
elle fu
Fils, pa
elle fut
qu'elle
hensibl
embell
toutes
danger.

O bi
quelles
O bien
cette a
bouche
cette fi
sur leq
reposé!

dans l'abondance des grâces de votre Esprit Saint, avez rempli de vos perfections cette belle âme et ce corps très-pur de la Vierge Marie, en sorte qu'elle a été le temple immaculé de votre divinité suprême, et la demeure auguste de votre cher Fils, par la joie ineffable dont elle fut comblée en concevant ce divin Fils, par les bénédictions immenses dont elle fut remplie, par les honneurs sacrés qu'elle reçut, par ce mystère incompréhensible et la beauté de son fruit qui a embelli toute créature, délivrez-moi de toutes tristesses, garantissez-moi de tout danger.

O bienheureuses entrailles dans lesquelles a été formée cette Vierge mère ! O bienheureuses mamelles qui avez allaité cette aimable fille ! O bienheureuse bouche qui avez reçu les sacrés baisers de cette fille du Ciel ! O bienheureux sein sur lequel le corps très-pur de Marie a reposé !

O très-heureux mariage de St. Joachim et de Ste. Anne, d'être consacré par la naissance d'une telle Vierge qui a reçu d'en haut de si rares privilèges ! O saints époux, tournez sur moi vos regards compatissants, présidez à ma conduite durant ce triste pèlerinage, préservez-moi des écueils de cette vie et conduisez-moi à la jouissance de Jésus et de Marie.

TROISIÈME MÉDITATION

1^{er} *Point*.—Après la Charité, rien n'est plus agréable à Dieu que la Foi. Rien ne perce le Ciel, ne transporte les montagnes, ne sauve les sociétés et ne remue les âmes comme la Foi. Rappelez-vous tout ce qu'en disent les Saintes Écritures et tout ce que l'Histoire nous montre d'œuvres d'héroïsme et de sainteté faites par elle. Or ce fut la vertu éminente de Ste. Anne.

Et
et les
chim
stérilit
croit :
le reje
Aut
l'impie
Sainte
occupé
devenu
cavern
y sont
n'est p
un étra
qui gou
Hérode
Ponce-l
mœurs,
dans le
croit ;
teur.

Telle

Et quel mérite à croire dans le temps et les circonstances où elle vivait ! Joachim et elle sont avancés en âge, et sa stérilité semble certaine. N'importe ! Elle croit : et elle sera mère, et d'elle sortira le rejeton de Jessé, le Messie.

Autour d'elle l'hérésie règne à Samarie ; l'impiété et l'hypocrisie dominant sur la Sainte Sion : le souverain pontificat est occupé par un intrus : le temple est devenu une échoppe de vendeurs et une caverne de voleurs ; bien plus, les Romains y sont entrés et l'ont profané ; le sceptre n'est plus entre les mains de Juda ; c'est un étranger, un païen, un César Romain qui gouverne avec un vice-roi qui s'appelle Hérode et un Proconsul qui s'appellera Ponce-Pilate ; la corruption est dans les mœurs, l'abomination de la désolation dans le sanctuaire. N'importe ! Ste. Anne croit ; et il vient, le Messie, le Rédempteur.

Telle fut la foi des premiers chrétiens.

Et cependant était-il donc si facile de croire sous Néron, Dèce et Dioclétien ? Était-ce si facile, au v^e siècle, alors que les Barbares, avec Attila et Genséric, sortent déjà comme ils l'ont fait tant de fois depuis, des forêts de l'Allemagne, se ruant par millions sur les contrées chrétiennes ; que les hérésies pullulent sur le corps de l'Église orientale, en attendant que Mahomet vienne, à son tour, avec son croissant ou la mort ?

N'importe ! Le flambeau de la foi est tenu d'une main ferme par les fidèles et Dieu suscite d'abord Constantin, puis engendre la France, sa fille aînée, et celle de l'Église ; alors Clovis, Charles-Martel et Charlemagne, de leur francisque, de leur hache d'arme et de leur grande épée trempées dans la foi, sauvent la chrétienté et la civilisation contre les Goths, les Allemands et les Sarrazins.

Et au xvi^e siècle, ce temps de corruption raffinée, faisait-il bon voir et croire ?

Et
diens,
d'hon
de la
bel, à
l'autr
aux I
froid,
des b
avaier
Anne,
des sa
devan
Eh
bées, p
celez-
vrai, l
de lib
d'orgu
princi
de la
vieille
leurs ;

Et dans les deux qui suivirent, Canadiens, alors que vos pères, une poignée d'hommes éloignés et quelquefois oubliés de la mère-patrie, avaient, comme Zorobabel, à tenir d'une main la truelle et de l'autre l'épée, à faire face aux Anglais et aux Iroquois, à lutter contre la faim, le froid, les rapides, la solitude et l'immensité des bois, faisait-il bon croire ? Mais ils avaient foi en Dieu et confiance en Ste. Anne, et avec cela ils furent des héros et des saints, grands devant Dieu et grands devant les hommes.

Eh bien ! aujourd'hui, fils de ces Machabées, pourquoi doutez-vous ? pourquoi chanceliez-vous, hommes de peu de foi ? Il est vrai, le monde est ivre de son vin nouveau de liberté ; la terre et les têtes tournent d'orgueil ; la société titube, allant sans principes d'équilibre, d'un fossé à l'autre de la route ; les institutions les plus vieilles s'affaissent en France comme ailleurs ; gouvernants et gouvernés livrés à

l'esprit de parti et aux ambitions malsaines, paraissent pris de vertige ; la barque même de St. Pierre penche et semble prête à sombrer.

Mais Jésus-Christ n'est-il pas aujourd'hui encore avec son Eglise, comme autrefois avec les Apôtres pendant la tempête, faisant semblant de dormir, pour éprouver notre foi ? Crions-lui comme eux, comme Ste. Anne, comme les premiers chrétiens, comme nos pères : Jésus, ô Messie, ô Rédempteur, venez, sauvez-nous. Et les flots et les vents, obéissant à sa voix puissante, s'apaiseront.

2^{me} Point.—La foi que Dieu demande et qui sauve, c'est la foi vivante, celle qui se traduit en œuvres, celle qui pousse non en fleurs, mais en fruits, et telle fut la foi de Ste. Anne.

Comme cette sève divine sut bien faire passer ses sucs fécondants tout le long de cette sainte vie et dans chaque branche de ses devoirs ! Voyez surtout comme Ste.

Anne
Stéril
un en
dema
de pla
à ado
bras e
veut,
parmi
bénédi
exemp
nulle
prière
Marie
maint
lui a é
elle sa
ces ta
corps
rappor
Maître
leçons
d'une

Anne entendait et pratiqua la maternité. Stérile, à qui s'adresse-t-elle pour avoir un enfant? A Dieu. Dans quel but le demande-t-elle? Dans un but de vanité, de plaisir? Est-ce afin d'avoir une idole à adorer, un bijou de plus à porter sur ses bras et à son cou? Oh non! Ce qu'elle veut, c'est le Messie, Dieu et son règne parmi les hommes, c'est un héritier des bénédictions célestes et de ses propres exemples. Aussi est-elle exaucée comme nulle femme ne l'a été. Dieu féconde ses prières et ses entrailles: elle enfante Marie Immaculée. Autres devoirs sacrés maintenant. Cette arche d'alliance qui lui a été confiée, comme jadis à Obédédon, elle sait qu'elle en répondra. Cette âme, ces talents, ces facultés de sa fille, son corps aussi, elle les cultivera afin qu'ils rapportent cent pour un au Souverain Maître. Persuadée que rien ne vaut les leçons pas plus que le sein ou les caresses d'une mère, cette descendante de David

donne à sa fille le lait de ses mamelles, mais avec bien plus de soin et de joie, celui de son intelligence et de son cœur. A d'autres, à des marâtres de confier l'éducation de leurs enfants à des mercenaires. A ce fruit de ses entrailles, Ste. Anne veut encore donner un enfantement plus laborieux et plus important : celui de l'âme. Toutes autres occupations passeront après celle d'élever Marie, de lui apprendre à prier et à obéir aussi bien qu'à marcher. Avant de monter au temple, Marie aura été à l'école de toutes les vertus, de toutes les élévations ; elle aura surtout appris auprès de son père et de sa mère, cette grande chose presque inconnue aujourd'hui, le *respect*, et cette autre non moins grande et non moins ignorée, l'*obéissance*.

O parents, le mal, celui de la société, le nôtre et celui de vos enfants ne viendrait-il pas du manque d'éducation ? N'est-il pas trop vrai qu'aujourd'hui on élève les

enfant
ne ve
sance
idée d
que da
votre
quelqu
telle f
volont
de l'écl
âme ;
dépend
la dire
votre
dans l'
un cert
semain
vos pl
même,
combie
plus sa
à l'édu
l'éduca

enfants à peu près comme le bétail, qu'on ne veille qu'à la naissance et à la croissance des corps ? Époux, avez-vous une idée de votre responsabilité ? Pensez-vous que dans ce petit corps où vous avez mis votre sang et votre amour, Dieu a mis quelque chose aussi, Lui, une âme immortelle faite à son image, pensée, cœur, et volonté comme Lui ; que vous avez charge de l'éclosion et du développement de cette âme ; que du soin que vous en prendrez dépendent en grande partie le caractère, la direction, le bonheur ou le malheur de votre enfant dans cette vie, d'abord, puis dans l'autre ? Pères, mères, vous donnez un certain nombre d'heures par jour, par semaine, à votre champ, à votre usine, à vos plaisirs, à la toilette, à la prière même, et aux offices de l'Église ; mais combien en consacrez-vous au premier, au plus sacré, au plus sublime de vos devoirs : à l'éducation de vos enfants ? Entendez : l'éducation, non l'instruction ; car l'un est

bien différent de l'autre. Dire à un enfant qu'il y a un Dieu, des commandements, un Paradis, un Christ Rédempteur, une Vierge Marie, une Église, un Pape, un Vrai, un Beau et un Bien, une Patrie, une France, un droit chemin, lui enseigner cela, dis-je, et lui former le cœur à goûter et à aimer cela, ce sont deux choses bien différentes.

Eh bien ! l'amour, le goût, la faim de ces grandes choses, combien de parents songent à les inspirer à leurs enfants, et dès l'âge le plus tendre, avant que leur âme ait reçu d'autres impressions ? Comme l'instruction mène aux richesses et aux honneurs, on tendra leurs intelligences jusqu'à l'excès, jusqu'à l'orgueil et au pédantisme ; mais pour leur cœur, point d'éducation, point de *Sursum Corda*. Étonnez-vous ensuite, père, que vos fils vous manquent de respect, que vous ne soyez pour eux que *le Vieux, le Bonhomme* ! Étonnez-vous, mère, que vos filles ren-

versen
du Déc
de vos
dont e
soumis
passion
gence.
un peu
quoi la
qu'avez
quels
exhorta
vous n
indiqué
d'Infini
vous a
vous se
Alors s
ronces
et à qu
O bi
Sté. Ai
enfants

versent contre vous les tables méprisées du Décalogue et, plus qu'indociles, exigent de vos cheveux blancs sinon le respect, dont elles se soucient peu, au moins la soumission à leurs caprices et à leurs passions ! N'accusez que votre lâche négligence. A ces enfants vous avez donné un peu de chair à leur naissance, puis de quoi la nourrir et la couvrir. Mais à l'âme, qu'avez-vous donné ? De quel pain, de quels conseils, de quelles chaleureuses exhortations, de quels exemples l'avez-vous nourrie ? Lui avez-vous seulement indiqué une source où étancher sa soif d'Infini ? Ce champ magnifique que Dieu vous avait chargé d'ensemencer, y avez-vous seulement semé un grain de senevé ? Alors si, laissé en friche, il se couvre de ronces et d'épines aiguës, à qui la faute, et à qui la responsabilité ?

Ô bienheureux Saint Joachim, bonne St^e. Anne, apprenez-nous à élever nos enfants de manière à ce qu'ils ressemblent

un peu à Marie, votre fille admirable.
Faites-nous semblables à vous, afin qu'ils
soient semblables à elle, qu'ils portent
Jésus-Christ dans leur cœur.



EN

FIDÉL

La Pri
choix li
tion de
fois mu
défaut ;
l'accepte
qui man
points!

le.
ils
ent

NEUVAINÉ

EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE

PREMIER JOUR

FIDÉLITÉ DE SAINTE ANNE A SA VOCATION

La Providence de Dieu désigne par un choix libre et toujours admirable la vocation de chaque mortel. Elle est quelquefois multiple, mais elle ne fait jamais défaut ; c'est à l'homme à la découvrir, à l'accepter et à la suivre. Malheur à celui qui manque, par sa faute, à un de ces trois points ! Sainte Anne eut une vocation

sublime, et nous savons avec quelle fidélité elle la remplit ; jugeons des terribles conséquences qu'auraient eues pour les hommes son infidélité aux desseins de Dieu sur elle, et par un retour sur nous-mêmes, voyons si notre conscience ne nous reproche rien à cet égard.

PRIÈRE

Digne aïeule de mon Dieu, femme bénie par-dessus presque toutes les femmes, le fruit de vos entrailles fut béni, parce que vous avez été fidèle à votre vocation. Sainte Anne, mère de Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, afin que nous devenions fidèles à notre vocation de chrétiens. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR

FOI DE SAINTE ANNE EN JÉSUS-CHRIST

Par un des rayons divins de sa toute science, le Seigneur éclaira, en faveur de

sa serv
il lui
Christ
vit, ell
sublime
service
l'aveni
ceavons
preuves
qu'il n'
de la m
quelque
croire à
sans la
seront j

O fem
en notre
les méri
heureus
désastre

sa servante, les profondeurs de l'avenir ; il lui montra. comme au prophète, le Christ promis aux nations. Ste. Anne le vit, elle l'adora, elle crut en sa mission sublime et se voua toute entière à son service. Quant à nous, ce n'est plus dans l'avenir, mais dans le passé que nous apercevons Jésus-Christ. Il a laissé plus de preuves de son passage et de sa mission qu'il n'y a de grains de sable sur les bords de la mer, et encore même hésitons-nous quelquefois à courber notre front et à croire à sa parole. Retenons bien que sans la foi, ni l'individu, ni la société ne seront jamais sauvés.

PRIÈRE

O femme, votre foi fut grande ! Offrez en notre faveur, nous vous en conjurons, les mérites de cette foi qui vous rendit si heureuse et dont les peuples, en ces jours désastreux, ne comprennent ni la néces-

sité, ni les immenses avantages ; nous attendons de vous cette faveur. Ainsi soit-il.

TROISIÈME JOUR

HUMILITÉ DE SAINTE ANNE

L'humiliation ne fait pas l'humilité, mais elle la met au jour, c'est ce qui arriva à notre Sainte. Dieu l'humilia pour nous rendre témoins de son humilité. Pratiquée à un très-haut degré, cette vertu lui mérita de mettre au monde la plus humble, autant que la plus pure des Vierges. Ste. Anne continuait ainsi la chaîne des âmes privilégiées et humbles, ou plutôt des âmes privilégiées parce qu'elles étaient humbles. Car la Divine Providence, tout en conservant la gratuité à ses dons, en fait très-souvent la récompense de l'humilité.

De
sérable
vous
mère
temps
la suff
vrai t
Ainsi

AMOUR

Dans
la vie
attait
pieux s
pensées
monde,
dans un
tous et

PRIÈRE

De quoi nous enorgueillirions-nous, misérables pécheurs que nous sommes, quand vous vous ignorez vous-même, très-sainte mère de Marie ? Souffrirez-vous plus longtemps en nous cette criante contradiction, la suffisance et la misère ? Sainte Anne, vrai type d'humilité, priez pour nous. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME JOUR**AMOUR DE SAINTE ANNE POUR LA SOLITUDE ET LE SILENCE**

Dans la série des faits qui ont rempli la vie de Sainte Anne, rappelons-nous son attrait pour la solitude, cette mère des pieux sentiments autant que des grandes pensées. La solitude effraye les gens du monde, elle réjouit les enfants de Dieu ; dans une certaine mesure, elle est utile à tous et nécessaire à plusieurs. Heureux

l'homme qui aime la solitude pour être en vis-à-vis plus immédiat avec son Dieu et avec lui-même ! Quel est celui-là ? Et nous le louerons, car il a découvert la clef de la vraie science et du solide bonheur.

PRIÈRE

Quand, accablée par la tristesse, mon âme ne sait où chercher sa consolation, faites qu'à votre exemple, ô Ste. Anne, fidèle amante de la solitude, j'aie la chercher dans le calme de la retraite. Ainsi soit-il. 7

CINQUIÈME JOUR

AMOUR DE SAINTE ANNE POUR JÉSUS ET MARIE

Il est incontestable que dans notre double amour pour Jésus et Marie, on ne saurait nous présenter un modèle plus acceptable et plus parfait que Ste. Anne. Son empressement à les servir nous le dit

autan
Saint
Jésus
avant
eu co
la Pi
l'aima
Chris
menta
qui lu
il être
lui-mé
maniè
ables à

Man
chesse
comme
rieuse
notre f
vir. A

autant que sa qualité de mère de la Très-Sainte Vierge et aïeule de Notre Seigneur Jésus-Christ. S'il est vrai que Ste. Anne, avant ou après la naissance de sa fille, ait eu connaissance de la haute destinée que la Providence ménageait à Marie, elle l'aima beaucoup plus en vue de Jésus-Christ, en sorte que l'amour de Jésus augmenta l'amour de Ste. Anne pour sa fille qui lui était déjà si chère. Ainsi en doit-il être pour nous. Aimons Jésus pour lui-même et Marie pour Jésus; de cette manière nous sommes assurés d'être agréables à Jésus, à Marie et à Ste. Anne.



PRIÈRE

Manifestez-vous à nous, immenses richesses du cœur de Jésus et de Marie, comme vous vous manifestiez à la glorieuse Ste. Anne, afin que nous trouvions notre félicité à vous aimer et à vous servir. Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR

ZÈLE DE SAINTE ANNE

Le zèle chrétien est une vertu qui nous presse de prendre les intérêts de Dieu et d'étendre de plus en plus les limites de son empire sur les âmes. La prudence doit diriger le zèle, mais non l'arrêter. L'amour de Dieu chauffe à l'intérieur, et le zèle, c'est la vapeur qui nous entraîne. D'où il suit qu'en dehors de la charité, le zèle est une illusion, ou une animation fanatique, et qu'une charité qui ne produit pas de zèle est un foyer éteint. Jugeons par là notre amour pour Jésus-Christ. Gémissons de n'avoir pris ni mieux ni plus souvent les intérêts de sa gloire et prions-le, par l'intercession de Ste. Anne, de nous pardonner.

PRIÈRE

Pardonnez-nous, Seigneur, pardonnez-nous de nous être laissé devancer par les

minis
Anin
soyor
le fe
Ains

La
beauc
fourn
mérit
d'hui
forme
résigr
homn
de Di
venai
cité de
par u
bien-a

ministres de Satan à la poursuite des âmes. Animez-nous de tant de charité que nous soyons obligés de communiquer aux autres le feu qui nous consumera pour vous. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME JOUR

SAINTE ANNE, MODÈLE DE RÉSIGNATION

La vie de Ste. Anne a été traversée de beaucoup d'épreuves. Le Seigneur voulait fournir à cette âme forte des occasions de mériter la gloire dont il l'inonde aujourd'hui, en même temps qu'il la destinait à former d'autres âmes par l'exemple de sa résignation. Voyez-la, tantôt rebutée des hommes qui la soupçonnent d'être oubliée de Dieu, tantôt éloignée du Temple où elle venait bénir le Seigneur dans la simplicité de son âme. Voyez-la encore éprouvée par une longue séparation d'avec sa fille bien-aimée, et plus tard remise en posses-

sion de ses soins, jouissant même de la présence de Jésus, pour se voir enlever ce bonheur brusquement et sans motif connu. Quelle épreuve plus cruelle ! Que sont les nôtres en comparaison ? Notre résignation ressemble-t-elle à la sienne ?

PRIÈRE

O parfait modèle des épouses et des mères, obtenez aux familles chrétiennes cette union et cette paix qui sont les fruits de la patience et des sacrifices. Ainsi soit-il.

HUITIÈME JOUR

SAINTE ANNE, MODÈLE DES MÈRES DE FAMILLE

Chaque âge de la vie a son modèle, son patron spécial, qui, placé dans des conditions analogues aux nôtres, comble pour ainsi dire les lacunes que la vie de Notre Seigneur, modèle universel, semblerait avoir laissées. La divine Providence n'a

pas o
distri
Ste. A
mère
peuve
elles
la Trè
dont l
Seign
son d
œuvre
la spéc
part ?
et réfl

Ste.
nous.

DE LA

La

pas oublié les mères de famille dans la distribution de ces types ou modèles, et Ste. Anne doit leur apparaître comme la mère par excellence d'après laquelle elles peuvent se former. Pourquoi n'auraient-elles pas la vigilance de Ste. Anne pour la Très-Sainte Vierge, ces mères de famille dont la mission est d'élever un temple au Seigneur? Pourquoi n'auraient-elles pas son désintéressement, dans cette grande œuvre qui est toute divine, et dans laquelle la spéculation a trop souvent la plus grande part? Mères de familles, relisez ces lignes et réfléchissez à la nature de votre vocation.

PRIÈRE

Ste. Anne, mère admirable, priez pour nous.

NEUVIÈME JOUR

DE LA VÉRITABLE DÉVOTION A SAINTE ANNE ET
A TOUS LES SAINTS EN GÉNÉRAL

La véritable dévotion envers les Saints

ne consiste ni dans la fidélité à leur rendre un culte extérieur par la prière, ni à se faire enrôler dans les confréries érigées en leur honneur, ni à faire des pèlerinages à leurs sanctuaires. Ces choses sont bonnes, sans doute, mais elles ne constituent que le corps d'une dévotion. Ce qui en fait l'âme, c'est l'imitation de leurs vertus; grande maxime souvent répétée, peu comprise, et encore moins pratiquée. Pour honorer Ste. Anne comme elle le désire, il faut pratiquer ses trois principales vertus: sa foi, son amour de notre Seigneur, et sa résignation dans les épreuves.

PRIÈRE

Accordez-nous d'imiter notre illustre et toute bonne patronne, ô mon Dieu, par un dévouement sans bornes à l'extension du règne de votre fils Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

E

Dès
mit s
du de
s'atta
au ch
bras c
tend
tentio
des in

TRIDUUM

EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE

PREMIER JOUR

SAINTE ANNE FILLE MODÈLE

Dès ses jeunes années, Sainte Anne mit sa dévotion dans l'accomplissement du devoir, et fit consister le devoir à s'attacher à ses parents, comme le lierre au chêne, à les tenir embrassés des mille bras du respect, de la soumission, de la tendresse, des soins empressés et des attentions délicates. Les regardant comme des images et des délégués de Dieu pour

elle sur la terre, elle a pour eux une affection surnaturelle, et alors elle les aime sans égoïsme, au delà de leur personne et de leurs qualités ; elle aime leur compagnie, elle aime leur condition, elle aime leur maison, elle aime tout ce qui les touche et tout ce qui vient d'eux ; ils sont ses confidants, les témoins comme le principe de ses joies ; leurs ordres et leurs souhaits, voilà ses bijoux ; leurs caresses et leurs sourires, telles sont ses parures ; leur satisfaction et leur bonheur, ce sont là ses plaisirs. C'est à eux et à Dieu uniquement qu'elle cherche à plaire, mais par la grâce et les ornements de l'âme, par les qualités et les vertus, surtout par l'humilité intérieure et la modestie au dehors, par son assiduité à l'étude, à celle de la loi de Dieu avant tout, par son application au travail, par des habitudes d'ordre et d'économie, par les soins, conseils et bons exemples qu'elle donne à ses frères et sœurs.

Avec
pensée
duite,
ciant
elle n
du bie
filles
harpe
les glo
et les
aux au
les ar
elle ai
de ce
trop e
En
vrage
sait q
ne cr
teint :
étant
visage
miroir

Avec la rectitude et l'élévation des pensées, du cœur, du goût et de la conduite, son éducation est accomplie ; appréciant cette vie au point de vue de l'autre, elle n'a touché qu'aux fruits de la science du bien, et, si mieux que la plupart des filles d'Israël, elle s'accompagne de la harpe et de la cythare, c'est pour chanter les gloires de Dieu, les psaumes de David et les poésies prophétiques d'Isaïe ; mais aux arts d'agrément elle joint et préfère les arts utiles : elle sait coudre et broder ; elle aide à tous les soins du ménage, rien de ce que fait sa mère n'étant trop bas, trop ennuyeux, trop pénible pour elle.

En mettant ainsi les deux mains à l'ouvrage, elle n'a pas peur de s'abaisser : elle sait que le travail élève et ennoblit ; elle ne craint pas davantage de ternir son teint : sa beauté, à elle, ne déteint pas, étant le rayonnement de l'âme sur le visage avec la conscience pour unique miroir. La beauté du corps, cette fleur

sans arôme, aussi vaine et aussi éphémère que l'herbe des champs, elle ne s'en prévaut ni avec ses sœurs, ni avec ses compagnes, pour les humilier, ni avec ses parents pour leur demander des parures coûteuses et de frivoles ornements, encore moins avec elle-même pour courir, dans les veillées et les fêtes mondaines, après les compliments des jeunes gens. D'instinct son innocence devine et fuit le serpent sous les louanges, la poussière sinon la boue dans ces chemins de la galanterie, et ce n'est pas elle qui ira faire butiner à tout papillon la fleur de son cœur et les délicatesses de sa virginité. A la Providence de Dieu, à la prudence de son père, à l'amour de sa mère, elle s'en remet pour le choix d'un époux ; elle attend dans la prière et la retraite, et quand les appelés viendront, présentés par ses parents, celui-là sera son élu qui lui apportera la vie la plus pure, l'attente la plus vive du Messie, la soif la plus ardente du

règne
parmi

Qu
tion
Euro
Nord
venus
lares
chrét
exp
au re
quatr
Les r
mère
fille
même
fant
la pa
après
raine
capri

règne de Dieu et des enfants de Dieu
parmi les hommes.

RÉFLEXIONS

Qui ne constate avec douleur la révolution qui s'accomplit de jour en jour en Europe, mais surtout dans l'Amérique du Nord, au sein de la famille ? Que sont devenus l'autorité et le respect, ces dieux lares de l'âtre antique, ces anges du foyer chrétien d'autrefois ? Selon l'énergique expression d'une mère Canadienne, c'est au rebours qu'il faut lire aujourd'hui le quatrième commandement du Décalogue. Les rôles sont intervertis : au père, à la mère de respecter et d'obéir ; au fils, à la fille de commander, de se faire servir et même adorer. Déjà le berceau d'un enfant est plus qu'un trône de tyran, c'est la pagode d'une idole. Faibles parents, après être venus là déposer votre souveraineté et sacrifier votre raison devant les caprices et les fantaisies d'un enfant, n'es-

pérez plus reprendre votre sceptre : il est à jamais perdu, ainsi que votre prestige. Nulle habitude, si ce n'est celle de la tyrannie, ne se prenant plus vite, et ne se perdant moins aisément que celle de la servitude, vous qui avez plié devant des Louis XIV de deux, de cinq ans, vous plierez, pères, vous cèderez, mères, quand vos fils et vos filles en auront dix, quinze ou dix-huit. Si, au moins, vous gagniez en affection ce que vous perdez en respect ! Si, surtout, vos enfants bénéficieraient de vos pertes ! Si ce déficit en autorité de votre côté résultait pour eux en avantages quelconques ! Mais, quoi ! Vous aiment-ils vraiment ces enfants qui ne tiennent compte ni de vos ordres, ni de vos désirs, ni de vos besoins ; qui n'ont pour vous ni un mot de cœur, ni un égard ; qui s'ennuient en votre compagnie et ne se trouvent nulle part mieux que hors de la maison ? Quelle satisfaction êtes-vous en droit d'attendre d'eux, pères et mères ?

Les ie
cœur
abatti
de s
qu'un
dans
-adora
jeune
têtes
chose
sances
tions
y a-t-
vérita
d'autr
comm
elles
monie
leurs
frapp
core p
bague
parlez

Les idoles, c'est vide et de cervelle et de cœur : lorsqu'au IV^e siècle, les fidèles abattirent celle d'Anubis à Alexandrie, de ses cavités profondes il ne sortit qu'une nuée de rats qui se répandirent dans le temple du dieu, à la vue de ses adorateurs confondus. Eh bien ! dans ce jeune homme, dans cette jeune fille idoles, têtes et cœurs sont-ils hantés d'autre chose que de pensées creuses, de connaissances futiles, de sentiments et d'aspirations romanesques ? Au fond, là dedans, y a-t-il un dieu, tout au moins une âme véritable ! Et cependant, comme celles d'autrefois, nos idoles rendent des oracles ; comme elles encore, frappées du soleil, elles rendent des sons plus ou moins harmonieux, car elles ont la manie du piano ; leurs mains ne semblent faites que pour frapper les touches d'ivoire, ou bien encore pour être ornées à tous les doigts de bagues et d'anneaux. A cette fille, ne parlez ni d'âme à cultiver par l'éducation,

à embellir par les qualités, à sauver par la vertu, ni des charmes de l'innocence, ni de la beauté de la religion, ni des grâces surnaturelles, ni de sacrifices à faire, ni d'une éternité de bonheur infini dans le Ciel auprès de Dieu. Son Dieu, n'est-elle pas elle-même ? Sa loi, n'est-ce pas sa volonté ? A-t-elle d'autre devoir que la satisfaction de ses instincts ? Le présent, la jeunesse, la beauté du visage, n'est-ce pas tout ? Donc, pères, mères, point de livres sérieux, point de conseils, encore moins de reproches. Travaillez plutôt, épuisez-vous, ruinez-vous, pour apporter des toilettes et des bijoux. On vous remerciera peut-être, en vous appelant par derrière le *Pourvoyeur*, le *Bonhomme*, ou la *Vieille*. Puis la jeune fille, se mettant en quête d'adorateurs plus jeunes, moins moroses que vous, ira les chercher partout, dans les veillées, les bals et les réunions, voir même jusque dans l'église, où sa présence n'est quelquefois qu'un sacri-

lège é
des m
après
trévu
rester
lorsqu
sens s
époux
consul

O S
renouv
la fam
la fille
ces su
Esprit
entre
de leu

lège étalage d'elle-même ; enfin, après bien des mois de fréquentation des jeunes gens, après cent rendez-vous dangereux et entrevues secrètes à chacune desquelles restera un lambeau de sa robe virginale, lorsqu'elle se décidera au mariage, ses sens seuls présideront au choix de son époux. Les parents ne seront pas même consultés, et Dieu encore moins.

PRIÈRE

O Sainte Anne, Fille admirable, pour renouveler la face de la terre, renouvelez la famille, en renouvelant la femme dans la fille. Rendez nos filles pleines de grâces surnaturelles et des dons du Saint-Esprit, afin qu'épouses elles soient bénies entre les femmes, et que mères le fruit de leurs entrailles soit béni. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME JOUR

SAINTE ANNE, ÉPOUSE MODÈLE

Qu'il est beau et qu'il est heureux le mariage des Saints ! Qui peut séparer ceux dont Dieu a béni l'union ? Est-ce l'homme, est-ce le temps, est-ce la tribulation, ou la mort même ? Ne sont-ils pas un, non-seulement de corps, mais surtout d'âme, de pensées, de sentiments et de volonté ? Afin de se rapprocher de Dieu et du Ciel, patrie des âmes, séjour de l'amour infini, ne s'efforcent-ils pas d'angéliser leur chair ?

C'est en regardant Joachim avec les yeux de la foi, et en l'aimant en Dieu, que Sainte Anne fut épouse, ce que fille elle avait été, *un modèle*. Ces saints époux avaient, pour s'unir, porté leurs cœurs en haut, comme Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, Jacob et Rachel, et c'est là, sur ces hauteurs, qu'ils resteront pour y puiser

les
à l
Su
la
foi
fin
la
en
cor
l
Sai
fou
ves
Die
me
trib
Que
dis
espè
gen
lui c
c'est
puis

les vertus et les bénédictions du mariage à leurs sources éternellement jaillissantes. Sur ces sommets couronnés des neiges de la pureté, illuminés des splendeurs de la foi, chauffés des rayons de la Charité infinie, ils le savent, ils le sentent, règnent la sérénité et l'harmonie ; à leurs pieds, en bas, ils voient les nuages et les discordes s'arrêter.

Il est bien vrai que les hauteurs et les Saints sont les plus exposés aux coups de foudre. Mais ce sont pour eux des épreuves, et non des châtiments : la main de Dieu qui les frappe se montre généralement bien prompte à les guérir. Quelle tribulation pour Anne d'être stérile ! Quelle blessure à sa vie, quand Joachim disparut ! Mais elle croit, elle prie, elle espère, et bientôt ses gémissements se changent en cantiques d'allégresse : Joachim lui est rendu, et Marie lui est donnée. Ah ! c'est que la voix de l'épouse fidèle est puissante devant Dieu ; or la conscience

d'Anne ne lui reproche rien. Son amour, surnaturalisé en charité, la fait toujours bonne, douce, tendre et patiente. Après s'être appliquée à étudier l'âme de son mari, elle en connaît tous les sentiers et toutes les avenues, le caractère, les goûts, les inclinations, et dans cette connaissance elle trouve des motifs de plus de l'aimer aussi bien que des moyens sûrs de lui plaire. Assidue auprès de lui, elle est sa compagne, son amie, son aide, toujours ingénieuse à deviner ses pensées, à prévenir ses désirs, à courir au-devant de ses besoins. Un tel amour, étant une vertu, n'a pas besoin d'être un art ; il conquiert, il attache, parce qu'il porte en lui une force, un charme et une jeunesse que les années n'enlèvent pas. Pour retenir Joachim à elle (et à la maison, sa coquetterie et ses chaînes, ce sont ses vertus et ses qualités. Elle est au-dessus de ces petits artifices par lesquels les femmes mondaines rehaussent et conservent leur empire avec leur

bea
van
alle
ou
mén
rest
rég
fem
ne s
celle
trou
chos
tem
ses
orph
tout
gneu
la bé
son é

Qu
grand

beauté. Elle n'a point de goût pour les vanités de la parure, point de loisirs pour aller lutter avec ses voisines de toilette ou de babil. Son mari, sa maison, son ménage l'occupent toute entière et elle reste dans son intérieur pour y faire régner l'ordre, la propreté et l'économie ; femme de devoir et femme de cœur, elle ne se repose de la loi du travail que dans celle de l'aumône et de la piété : elle trouve toujours moyen d'épargner quelque chose pour les nécessiteux et pour le temple. La maison de Dieu, et celle de ses amis les pauvres, les veuves et les orphelins, voilà où vont ses visites : toutes ses fêtes et joies sont dans le Seigneur et les œuvres de miséricorde. Aussi la bénédiction de Dieu est sur elle et sur son époux.

RÉFLEXIONS

Qu'est devenu le mariage pour un trop grand nombre de soi-disant catholiques

d'aujourd'hui ? Est-ce encore cette institution de Dieu, le couronnement de son œuvre de six jours ? Est-ce encore cette union si sainte que le Christ la comparait à son union avec son Église ? Hélas ! souvent, bien souvent, ce sacrement des vivants, méconnu, profané, devient un sacrement de mort ! Pourquoi ? Parce qu'on y apporte un peu de chair et de sang, des appétits sensuels, des amours ; mais d'amour vrai et noble, de cœurs élevés et purifiés par la grâce, d'intentions surnaturelles, point. Parce que jeunes filles et jeunes gens y vont, celles-là en vierges folles, sans avoir ni veillé, ni prié, leur lampe éteinte, et leurs cœurs sans huile pour la rallumer, ceux-ci sans robe nuptiale, ou ne traînant que celle de leur jeunesse souillée et en lambeaux ; parce qu'ils entrent dans la vie conjugale par passion et non par devoir, comme dans un temple de voluptés, et non comme dans une Arche sainte. Parce que, si le

resp
san
bête
bén
for
tre
que
épo
à so
tior
mêr
ce
moq
tarc
Q
ble
sans
sans
n'in
l'in
alor
auss
com

respect humain les empêche de s'accoupler sans cérémonie religieuse, à l'instar des bêtes, des païens et des protestants, de la bénédiction nuptiale ils ne veulent que la forme. S'inquiètent-ils vraiment de mettre Dieu dans leurs serments, ne se moquent-ils pas plutôt de Lui, ces jeunes époux trop nombreux qui se présentent à son autel et à son prêtre sans préparation d'âme, sans élévation de cœur, et même sans sérieux ni gravité? Eh bien! ce n'est jamais impunément qu'on se moque ou qu'on se passe de Dieu, et il ne tarde pas à le faire sentir aux époux.

Qui ne connaît cette histoire lamentable? Un jeune homme et une jeune fille, sans se connaître d'âme, et par conséquent sans s'estimer, s'imaginent s'aimer. Ils n'invitent pas Jésus à leurs noces, ou s'ils l'invitent, ce n'est que pour la forme, et alors Jésus s'excuse et Marie sa mère aussi. Donc point d'eau changée en vin, comme à Cana, point d'amour surnatura-

lisé. Qu'arrivera-t-il ? Bientôt cet amour laissé à sa nature s'atiédira, deviendra fade et rare, faute d'esprit vivifiant. Puis, c'en est fait : ils n'ont plus de vie ; l'amour est tari. C'est l'heure du désenchancement, en attendant celle de la lassitude et du dégoût. Il ne reste plus dans le ménage que deux êtres aussi différents de caractère que de sexe, d'humeur et d'idées incompatibles, sans autre trait d'union qu'une lourde chaîne. Au dehors, pendant quelque temps, les deux forçats conservent les apparences de la concorde ; mais au-dedans et entr'eux ce ne sont que paroles aigres-douces, soupçons, reproches et querelles. Si encore tout cela n'était pas justifié ! Mais, hélas ! cet homme las, dégoûté, une fois le feu de son amour éteint, s'en ira hors de la maison chercher la consolation et l'oubli dans la boisson et le jeu, si ce n'est dans les bras de la débauche. Cette femme, légère avant son mariage, est restée lé-

gère
enco
d'un
Il fa
frais
s'en
de p
lent

Pe
cœu
mais
de r
épou
rue
tions
camp
patr
com
sol é
der l
ville
ou S
murs

gère après ; elle était idole, elle veut l'être encore. Elle trouve bientôt que c'est peu d'un idolâtre et que même son culte baisse. Il faut le relever, et ce sont alors de grands frais de toilette et de parures, puis elle s'en va en quête d'adorateurs, de fêtes et de plaisirs qui étourdissent s'ils ne consolent pas.

Pendant que la désunion est dans les cœurs et le désordre dans la conduite, la maison se couvre de déshonneur, le champ de ronces et d'hypothèques. Alors les époux laissent là l'héritage dévoré, la charue trop lourde, les cendres et les traditions oubliées des ancêtres, ils fuient la campagne, le grand soleil, le clocher, la patrie et s'en vont bien loin, bien loin, comme l'enfant prodigue, manger sur un sol étranger le pain de l'exil et y demander la liberté du mal. Là, dans quelque ville qui s'appellera Samarie, Babylone ou Sodome, étouffant entre les quatre murs d'une manufacture, esclaves de deux

maitres, un patron sans entrailles et la force aveugle de la vapeur, ils ruineront ce qui leur reste de santé et de morale, afin d'y faire un peu de cet argent qu'ils n'ont su ni gagner, ni même conserver au pays.

PRIÈRE

O Sainte Anne, ô Bienheureux Joachim, pénétrez les époux de cette vérité que l'amour saint est le seul vrai, le seul durable amour ; inspirez-leur d'inviter Jésus et Marie à leurs noces pour qu'ils changent l'eau de leurs cœurs en vin généreux et inépuisable, et qu'ils donnent à leur union cet esprit de Charité qui n'a pas le goût de la terre, mais qui nourrit et soutient dans ce monde de faiblesse, en élevant le mari et la femme jusqu'aux pures et éternelles ivresses du Ciel. Ainsi soit-il.

C'
dema
daier
temp
Juda
gueil
tions
plus
être
au m
le B
gneu
les p
cut l
lée, r
redo
la su
supp

TROISIÈME JOUR

SAINTE ANNE, MÈRE MODÈLE

C'est à Dieu que Joachim et Anne demandaient un enfant, et ils ne le demandaient ni comme héritier de leurs biens temporels, ou de leurs droits au sceptre de Juda, ni pour tels autres motifs d'orgueil ou d'égoïsme humains. Leurs intentions étaient plus pures, et montaient plus haut. Ils désiraient, ils espéraient être les instruments de Dieu en mettant au monde le Messie promis, l'Emmanuel, le Rédempteur des hommes. Le Seigneur regarda la foi élevée et entendit les prières de ces deux justes : Anne conçut la *pleine de grâces*, la Vierge Immaculée, mère du Christ. Oh ! alors, avec quel redoublement de prières elle se prépara à la sublime mission de Mère ! Comme elle supplia Dieu de bénir, de sanctifier le

fruit de ses entrailles afin qu'il fut un vase d'élection, une arche d'alliance ! C'est le Ciel qu'elle interroge pour savoir le nom de son enfant, et lorsque le Ciel lui a répondu " Marie, " son âme tressaille de joie à ce nom symbolique. Avertie déjà des destinées glorieuses de sa fille, de quel respect, de quelle tendresse elle entoure ce petit corps, sanctuaire immaculé de virginité, qui un jour abritera et enfantera le Fils de Dieu ! Avec quel bonheur elle lui prodigue son lait, ses soins et ses caresses ! N'ayez point peur qu'elle confie à d'autres mains la moindre fonction, même la plus basse de son ministère maternel. Mais c'est avec mille fois plus de sollicitude que son attention se porte à étudier le réveil de cette âme d'élite, chef-d'œuvre accompli du Père, temple du Saint-Esprit, *Saint des Saints* du Fils de Dieu, pour en écarter tout ce qui fausse l'esprit, souille le cœur et incline la volonté au mal. Comme elle tâche, au contraire, de diriger en haut les

pren
et l
Élev
gran
ce c
ont
enfa
et qu
form
sur l
de p
temp
tendi
toire
naiss
Marie
granc
son in
docile
ment
contin
comm
Cep

premiers regards, les premières pensées et les premiers sentiments de Marie. Élever ! Anne connaît l'obligation et la grandeur de cette mission ; elle sait que ce devoir incombe aux parents, qu'ils ont charge d'enfanter l'âme de leurs enfants à la vie intellectuelle et morale, et qu'enfin la vraie éducation, celle qui forme et qui reste, c'est celle qui se donne sur les genoux de la mère. Aussi avant de présenter définitivement sa fille au temple et de la consacrer à Dieu, elle attendra, et son sacrifice en sera plus méritoire, de lui avoir donné cette seconde naissance, plus laborieuse que la première. Marie nourrie d'un double lait, aura grandi en sagesse autant qu'en âge ; son intelligence sera ouverte et son cœur docile lorsqu'on l'offrira aux enseignements des prêtres, et ceux-ci n'auront qu'à continuer une œuvre déjà admirablement commencée.

Cependant, pour que tout à la fois la

parole de Dieu et le salut d'Israël s'accomplissent, c'est de la tige de Jessé que doit sortir le rejeton promis. Joachim et Anne, qui tous deux appartiennent à cette tige bénie, se disent que peut-être c'est à leur fille que Dieu réserve l'honneur d'être la Mère de son Messie. Le Tout-Puissant n'a-t-il pas révélé sur elle des desseins merveilleux de miséricorde, non-seulement en la faisant naître par miracle, mais surtout en l'ornant des vertus les plus sublimes, en faisant d'elle par son humilité, son obéissance et sa pureté angélique, la gloire et l'espérance de son peuple ? Dès lors n'est-ce pas pour eux un devoir de lui chercher un époux digne d'elle et selon le cœur de Dieu ?

Il y a longtemps que ces pensées agitent leur esprit et qu'ils étudient les jeunes gens de leur voisinage ; il y a bien longtemps surtout qu'ils prient, attendant du Ciel la lumière et le conseil. Ce qu'ils demandent, ces bons et sages parents,

pou
ni
jeu
pur
cha
par
Joa
ner

M
prat
Am
vier
Lui
renc
dom
les
nais
com
de-s
la p
œuv

pour l'époux de Marie, ce n'est ni le rang, ni la fortune, ni la beauté, ni même la jeunesse. C'est un esprit droit, un cœur pur et des mains laborieuses. Joseph, un charpentier, mais un Juste, aura l'incomparable honneur d'être leur élu, et alors Joachim tranquille pour sa fille, entonnera son *Nunc dimittis*.

RÉFLEXIONS

Mères chrétiennes, comprenez-vous et pratiquez-vous vos devoirs comme Sainte Anne ? Savez-vous que c'est de Dieu que vient tout don parfait, et que c'est à Lui qu'il faut demander, diriger et rendre les enfants ? Quand il vous en donne, en quelque nombre que ce soit, les recevez-vous avec foi et reconnaissance ? Regardez-vous la maternité comme une délégation sacrée, une sorte de sacerdoce, et vous y préparez-vous par la prière, le recueillement et les bonnes œuvres ? Combien, faute de considérer

dans le fruit de leurs entrailles un enfant de Dieu, un frère et un cohéritier de Jésus-Christ, n'y voient qu'un joug gênant et un fardeau qu'elles portent avec négligence, si toutefois elles ne s'en débarrassent pas par un crime ? Honte, exécration à ce forfait inouï, inconnu des Barbares même les plus abrutis ! Mais sont-elles moins dénaturées celles qui, pour le plaisir, le lucre ou leurs aises, oublient qu'elles ont un enfant dans le sein ou au berceau ? Sont-elles moins coupables encore, celles qui, sans raison grave, diffèrent de le faire régénérer dans la grâce ? Le Baptême, ce sacrement, le premier et le plus nécessaire de tous, est-il dans vos familles l'objet d'un profond respect et d'un pieux souvenir, loin d'être, comme il arrive trop souvent, une occasion seulement de divertissements indignes ? Vos parrains et marraines, les choisissez-vous parmi les plus dévots à Dieu pour qu'ils soient plus dévoués à leurs filleuls ? Enfin, outre ces patrons de la

ter
Cie
tie
leu
ton
pré
et :
pell
ling
trou
pau
sonc
Anr
O
pour
deve
avec
vous
les p
ne g
encor
préfé
enfa

terre, assurez-vous à vos enfants ceux du Ciel, en leur imposant pour nom de chrétiens ceux de quelques saints qui soient leurs protecteurs et leurs modèles ? Ne tombez-vous pas au contraire dans la prétention aussi ridicule qu'anticatholique et antifrançaise de ces parents qui appelleront leurs enfants Nelson, Wellington, Victoria, Amanda, que sais-je, trouvant sans doute le martyrologe trop pauvre, les Saints trop petits, ou trop peu sonores les noms de Pierre, Jean, Marie, Anne et Madelaine ?

O mères, si vous aviez un peu de foi pour voir Dieu penché sur votre enfant devenu le sien et le regardant presque avec autant de délices que ses Anges ; si vous l'entendiez déclarer que ses louanges les plus parfaites sortent de ces lèvres qui ne goûtent que le lait et n'ont point encore parlé ; si vous pensiez aux tendres préférences de Jésus pour les petits enfants, les seuls qu'il combla de caresses

et de bénédictions ; si vous vous rappeliez que ce divin Maître, par ses exemples et ses paroles, a toujours enseigné à être ou à se faire petit, qu'il a déclaré que personne, à moins de leur ressembler, n'entrerait dans le royaume des cieux, et qu'enfin ses plus terribles anathèmes ont été pour ceux qui les scandalisent, oh ! alors, comme vous feriez plus de cas de ces belles âmes d'enfants ! Ainsi qu'autrefois le père d'Origène, avec quel respect vous baiseriez ces poitrines, fleurs d'innocence, temples du Saint-Esprit ! De votre maternité, comme vous feriez un sacerdoce ! Quel Offertoire, quelle Élévation vous auriez avec ces hosties immaculées !

Mais quels parents regardent leurs enfants avec les yeux de la foi ? En est-il beaucoup qui songent à les offrir à Dieu, à les élever à Lui avant que leurs ailes aient été souillées et appesanties par la boue ? Combien peu se doutent que l'innocence n'est pas seulement l'atmosphère

des colombes, mais l'air le plus favorable à l'essor des aigles ? Combien même ignorent que l'éducation est une élévation continuelle, que cette marche ascendante de l'âme doit commencer au berceau, et que la place du *Sursum corda* est à la Préface de la vie ?

Ni un cheval, ni une maison, ni un arbre à fruit ne s'élèvent tout seuls ; cela, chacun le sait et se conduit en conséquence ; et cependant à l'âme de leur enfant, que de parents ne donneront pas même les soins d'un éleveur, d'un maçon ou d'un jardinier !

L'âme d'un enfant, cette jeune et tendre vigne, lorsqu'elle n'a personne pour lui fournir le sol, la chaleur, l'exposition convenables, personne pour émonder ses défauts et tailler ses qualités, personne pour la soutenir par une autorité tutélaire, douce et forte, personne pour la défendre par le soufre et les acides contre le phylloxera et ses autres ennemis, est-il éton-

nant qu'ensuite elle ne pousse qu'en bois et en feuilles, qu'elle ne produise qu'un raisin sauvage ? L'âme d'un enfant, ce coursier pur sang, si une main ferme ne le dompte d'abord en le forçant au respect de l'autorité ; si on ne redresse ses caprices ; si même on ne dresse ses ardeurs ; si de bonne heure on ne le rend sensible au frein de la conscience, à la voix de la vertu, à l'éperon de l'honneur ; si on ne l'habitue tout jeune à porter le harnais du devoir et à obéir au cavalier, c'est-à-dire à la partie élevée ; s'il n'est exercé à suivre, tête haute et pied ferme, le droit chemin, qu'elles qu'en soient les difficultés ; si encore on ne l'accoutume aux appels de la vérité, aux enthousiasmes du beau et aux enivrements du bien, si, disons-nous, on ne l'élève ainsi, comment cette âme sera-t-elle prête pour les sanglantes batailles, ou même pour les luttes pacifiques de la vie ?

L'âme d'un enfant, c'est encore un ter-

rain à bâtir ; ses facultés, ce sont les matériaux ; c'est aux parents que Dieu délègue la construction de l'édifice. L'œuvre d'un père et d'une mère doit donc être une œuvre d'édification, c'est-à-dire qu'ils ont à élever leur enfant non-seulement par le moyen des conseils, des exhortations et des réprimandes, mais surtout par leurs bons exemples. Ce n'est pas assez : sous peine de ne construire que des maures, ils doivent appeler à leur aide le divin Architecte des âmes ; lui-même a dit : *“ Si le Seigneur n'élève la maison, ceux qui tentent de la bâtir travaillent en vain.”* Ceci signifie qu'il faut mettre Dieu et la Religion partout dans l'édifice, dans les fondations et au faîte, dans les idées et les sentiments, dans les caractères, les goûts et la volonté. Cela signifie qu'il ne peut y avoir d'éducation sans la religion, la fréquentation des Sacrements et la prière. C'est ce que disait naguère un illustre membre de l'Académie Fran-

çaise à une distribution de prix dans une école fort peu cléricale.

“Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi, je ne crains pas de le dire, si j'étais forcé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : qu'il sache prier, car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté.”

Et cependant il y a des parents assez dénaturés pour livrer leurs enfants au Minotaure des manufactures avant qu'ils sachent lire et prier, lorsque ni leur corps, ni leur âme n'est formée ! D'autres moins malheureux, mais plus misérables, regardant comme perdu le temps consacré à l'étude du Catéchisme et à la fréquentation des Sacrements, envoient leurs fils et leurs filles à ces écoles sans Dieu ni cœur, où au lieu d'hommes et de chrétiennes, on ne produit que des bacheliers et des pianistes, où on n'enseigne qu'à faire de l'argent, des dupes et de la galanterie.

de
pe
Qu
l'i
fru
et

au
éle
les
bic
son
pas
Fa
pai
cor
le
car
coe
c'e

Ah ! quand donc comprendra-t-on enfin dans les familles et dans les sociétés l'importance vitale de l'éducation religieuse ? Quand donc remarquera-t-on que sans elle l'instruction ne peut produire que des fruits malsains, des pédants, des déclassés et des communards ?

PRIÈRE

Sainte Anne, mère de Marie, enseignez aux parents comment aimer et comment élever leurs enfants. Apprenez-leur à les aimer d'âme, en Dieu, et pour leur bien, leur montrant qu'au Ciel seulement sont les sources de l'autorité qui n'irrite pas et de la tendresse qui ne gâte pas. Faites-leur sentir qu'ils ont à donner le pain quotidien à l'âme encore plus qu'au corps de leurs fils et de leurs filles ; que le pain qui fait les esprits vigoureux, les caractères fermes, les volontés bonnes, les cœurs sains, les vies heureuses et utiles, c'est l'éducation plus que l'instruction ;

Litanyes de Sainte Anne

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Dieu, Père céleste, ayez pitié de nous.
Dieu, Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Dieu, Esprit saint, ayez pitié de nous.
Sainte Trinité, un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Anne, priez pour nous.
Sainte Anne, mère de la Vierge Marie, priez pour nous.
Sainte Anne, épouse de Joachim,
Sainte Anne, belle-mère de Joseph,
Sainte Anne, arche de Noé,
Sainte Anne, arche d'alliance du Seigneur,
Sainte Anne, mont d'Horeb,
Sainte Anne, racine de Jessé,
Sainte Anne, arbre qui portez le bon fruit,
Sainte Anne, vigne féconde,
Sainte Anne, issue des rois,
Sainte Anne, joie des anges,
Sainte Anne, fille des patriarches,
Sainte Anne, oracle des prophètes,
Sainte Anne, gloire des saints et des saintes,
Sainte Anne, gloire des prêtres et des lévites,
Sainte Anne, nuée qui répandez la rosée du ciel,

} Priez pour nous.

Sainte Anne, nuée d'éclatante blancheur,
 Sainte Anne, nuée resplendissante de lumière,
 Sainte Anne, vase rempli de grâces,
 Sainte Anne, miroir d'obéissance,
 Sainte Anne, miroir de patience,
 Sainte Anne, miroir de dévotion,
 Sainte Anne, rempart de l'Église,
 Sainte Anne, refuge des pécheurs,
 Sainte Anne, secours des chrétiens,
 Sainte Anne, délivrance des captifs,
 Sainte Anne, consolation des époux,
 Sainte Anne, mère des veuves,
 Sainte Anne, gouvernante des vierges,
 Sainte Anne, port de salut des navigateurs,
 Sainte Anne, chemin des voyageurs,
 Sainte Anne, remède des infirmes,
 Sainte Anne, santé des malades,
 Sainte Anne, lumière des aveugles,
 Sainte Anne, langue des muets,
 Sainte Anne, oreille des sourds,
 Sainte Anne, consolatrice des affligés.
 Sainte Anne, secourable pour tous ceux qui crient vers
 vous, intercédez pour nous.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, par-
 donnez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exau-
 cez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez
 pitié de nous, Seigneur.
 Jésus-Christ, écoutez-nous.
 Jésus-Christ, exaucez-nous.
 v. Le Seigneur a chéri Sainte Anne,
 R. Et il s'est épris de la beauté de son âme.

Priez pour nous.

D
bien
uniq
mér
des

Ne
bénic
bonh
culéc
la joi
naiss
étern
nous
Jésus
tectri
nous
d'ave
Anne

Glo
qui v
qui s

PRIONS

Dieu tout puissant et éternel, qui avez daigné choisir la bienheureuse Anne pour mère de la Mère de votre Fils unique, accordez avec bonté que nous, qui honorons sa mémoire par une dévotion fidèle, obtenions par ses mérites des suffrages de vie éternelle, ô Dieu qui vivez et réglez.

PRIÈRE A SAINTE ANNE

Nous vous saluons, très-glorieuse Sainte Anne ; soyez bénie entre toutes les femmes de ce que vous avez eu le bonheur de porter dans votre sein la très-sainte et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu. Nous prenons part à la joie que vous ressentites au moment de cette heureuse naissance et au généreux sacrifice que vous fites au Père éternel lorsque vous la présentâtes au temple. Présentez-nous vous-même, grande sainte, à votre chère Fille et à Jésus-Christ son Fils, et soyez notre avocate et notre protectrice auprès de Jésus et de Marie ; car que ne devons-nous pas espérer de votre crédit, si nous avons le bonheur d'avoir trouvé grâce auprès de vous, ô glorieuse Sainte Anne. Ainsi soit-il. —

PRIÈRE A SAINTE ANNE

POUR LUI RECOMMANDER QUELQUE AFFAIRE

Glorieuse Sainte Anne, pleine de bontés pour tous ceux qui vous invoquent, pleine de compassion pour tous ceux qui souffrent, me trouvant accablé d'inquiétudes et de

peines, je me jette à vos pieds, vous suppliant humblement de prendre sous votre conduite l'affaire qui m'occupe. Je vous la recommande instamment, et vous prie de la représenter à votre Fille et notre Mère, la très-sainte Vierge, et à la majesté divine de Jésus-Christ, pour m'obtenir une issue favorable. Ne cessez pas d'intercéder, je vous en conjure, que ma demande me soit accordée par la divine miséricorde. Obtenez-moi par-dessus tout, glorieuse sainte, de voir un jour mon Dieu face à face pour le louer, le bénir et l'aimer avec vous, avec Marie et avec tous les élus. Ainsi soit-il.

COURTES PRIÈRES A SAINTE ANNE

Je vous salue, mère de la Mère de Dieu, par qui le salut vient aux coupables ; je vous salue, Anne, mère miraculeuse d'une Fille que Dieu s'était réservée. Pour tout le peuple fidèle, exercez votre zèle auprès du Christ.

Sainte Anne, ô mère, je vous en conjure, venez à mon secours avec votre Fille Marie et son Fils Jésus.

Fils du Dieu vivant, Jésus-Christ, ayez pitié de nous, par les mérites d'Anne et de Joachim, vos glorieux parents.

SALUTATION A SAINTE ANNE

Je vous salue, ô Anne, pleine de grâce, Jésus et Marie sont avec vous, vous êtes bénie entre les femmes, et béni soit le fruit de vos entrailles, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et conçue sans péché.

S
tenc
prie
nan
trép
B
Mar
nou

S
grâc
cun
votr
aban
à vo
Mèr
suis
sez
Mari
mais
inter
rieu

Sainte Anne, épouse de Joachim, belle-mère de Joseph, tendre mère de Marie et aïeule du Christ selon la chair, priez pour nous, pauvres pécheurs, vos protégés, maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi que pour les fidèles trépassés. Ainsi soit-il.

Bienheureuses les entrailles qui portèrent la Vierge Marie, Mère de Dieu, et bienheureux le sein qui l'a nourrie.

SOUVENEZ-VOUS A SAINTE ANNE

Souvenez-vous, ô Sainte Anne, vous dont le nom signifie grâce et miséricorde, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance ni réclamé votre intercession, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, j'ai recours à vous, sainte épouse de Joachim, notre bonne et tendre Mère ; je me réfugie à vos pieds, et, tout pécheur que je suis, j'ose paraître devant vous en gémissant. Ne méprisez pas mes prières, ô sainte Mère de l'immaculée Vierge Marie, et glorieuse aïeule de Jésus-Christ Notre Seigneur ; mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer en intercédant pour nous auprès de Jésus et Marie, vos glorieux enfants.

Consecration a Sainte Anne

Très-sainte Mère de la Vierge Marie, Mère de Dieu, Anne glorieuse et vénérable aïeule de Notre Seigneur Jésus-Christ selon la chair, je vous choisis aujourd'hui pour ma mère et mon aimable protectrice. Je confie et je recommande à votre garde maternelle tout mon être, mon corps, mon âme, ma vie, ma mort, mes douleurs, mes jours, mes espérances, je les jette avec confiance dans le sein de votre miséricorde, ainsi que ma famille et tout ce qui m'intéresse. A mon tour, je promets de vous servir, de vous aimer, de vous vénérer, par amour de votre Fille ; je me propose de défendre et de répandre votre honneur et votre gloire, selon mon pouvoir. Ainsi donc, ô bonne et douce mère, mon aimable et puissante protectrice, au nom de votre Fille bien-aimée, daignez me recevoir pour votre petit serviteur, m'adopter pour votre enfant, me prendre pour votre ami très-pur et très-dévoué. Obtenez-moi d'imiter ces belles vertus par lesquelles vous avez ravi le cœur de Dieu, afin que je sois toujours pleinement agréable à votre petit-fils Jésus, à Marie votre Fille, et à vous-même. Obtenez-moi une heureuse mort ; venez, à mes derniers moments, me secourir et me consoler ; faites qu'en cette vie, par les douleurs, les mérites et les miséricordes de Jésus, je mérite d'expié tous mes péchés, d'être délivré des peines qu'ils ont mérités, afin que, libre dans la mort, je passe de ce corps mortel au repos éternel, près de vous, de Jésus et de Marie. Amen.

Nous nous réfugions sous votre protection, sainte Mère de la Vierge Marie ; ne méprisez pas nos prières dans les nécessités de notre vie ; mais délivrez-nous de tout péril et de tout danger, bonne Sainte Anne, ô Mère glorieuse et bénie. Ainsi soit-il,

Dieu,
seigneur
d'aujourd'hui
le et je
e, mon
s, mes
ans le
out ce
servir,
Fille;
eur et
bonne
e, au
pour
t, me
tenez-
avez
ment
et à
ez, à
faites
misé-
chés,
libre
rnel,

Mère
les
péril
euse

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET LE CULTE DE SAINTE ANNE

CHAPITRE I.—La vie de Ste. Anne d'après la tradition - - - - -	1
“ II.—Du culte de Ste. Anne en Orient et en Occident - - - - -	21
“ III.—Le culte de Ste. Anne à Apt -	25
“ IV.—Le culte de Ste. Anne à Auray	33
“ V.—Le culte de Ste. Anne au Ca- nada - - - - -	45

DEUXIÈME PARTIE

LES MIRACLES DE SAINTE ANNE

CHAPITRE I.—Miracles de Ste. Anne dans les temps anciens et au moyen âge - - - - -	61
“ II.—Miracles de Ste. Anne à Apt -	67
“ III.—Miracles de Ste. Anne à Auray	71
“ IV.—Miracles de Ste. Anne à Beau- pré et autres lieux du Ca- nada - - - - -	107

TROISIÈME PARTIE

PRATIQUES DE DÉVOTION A SAINTE ANNE

Première méditation - - - - -	147
Deuxième méditation - - - - -	156
Troisième méditation - - - - -	162
Neuvaine en l'honneur de Ste. Anne - - -	173
Triduum en l'honneur de Ste. Anne - - -	185
Litanies de Ste. Anne - - - - -	217
Consécration à Ste. Anne - - - - -	222